

# *Crisol*

**N° 13 – 2010**

***Nouvelle Série***

**Publication du Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-Américaines  
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense**

**(Directeur : Thomas Gomez)**

**200, avenue de la République  
92000 Nanterre Cedex**

**Ce numéro a été coordonné  
par Mme Françoise Aubès**

***Directeur de la publication :*  
Thomas Gomez**

***Comité de rédaction :*  
Jean Canavaggio – Marie-Claude Chaput  
Bernard Darbord – Michèle Escamilla  
Joseph Farré – Bernard Sicot  
Françoise Aubès – Jacques Maurice  
Juan Paredes – Emmanuelle Sinardet  
Bernard Sesé**

**Administration :  
Université Paris Ouest Nanterre La Défense  
Bât. des Langues (V), 1<sup>er</sup> étage, bureau 137  
Tel : 01.40.97.56.68  
E.Mail:gomez@u-paris10.fr**

© Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-Américaines, 2011  
ISSN : 0764-7611  
ISBN : 978-2-85901-039-3

**Couverture :**

**Auteur :** Edward Walhouse Mark  
*Puente colgante sobre el río Mínero (Colombie).*

# Sommaire

<b>Françoise Aubès</b>	
<i>Introduction</i> .....	5
<b>1 - Des acteurs inattendus</b>	
<i>Présentation d'Alvar de La Llosa. Héros inattendus. Femmes et jeunes</i> .....	9
<b>Zunilda Carvajal</b>	
<i>Le rôle des femmes dans l'Indépendance du Chili</i> .....	13
<b>Jesús Martínez Mogrovejo</b>	
<i>Mariano Melgar (1790-1815) o cómo fabular la Independencia</i> .....	27
<b>Alvar De La Llosa</b>	
<i>Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829)</i> <i>entre création littéraire et dissidence politique</i> .....	35
<b>2 - Écrire l'Indépendance</b>	
<i>Présentation de Françoise Aubès. D'histoires en Histoire</i> .....	63
<b>Harry Belevan-McBride</b>	
<i>Ideólogos de la Independencia del Perú</i> .....	67
<b>Marie-Madeleine Gladieu</b>	
<i>Le Pérou indépendant.</i> <i>Visions intérieures et extérieures de la nouvelle nation</i> .....	75
<b>Françoise Aubès</b>	
<i>Étude du roman de l'Espagnol Ramón Soler.</i> <i>Adela y Matilde o los cinco últimos años</i> <i>de la dominación española (1843)</i> .....	81
<b>Béatrice Ménard</b>	
<i>Sur les chemins de traverse de l'Histoire.</i> <i>La démythification de la figure de Simón Bolívar</i> <i>dans El general en su laberinto (1989)</i> .....	91

### **3 - L'Indépendance cent ans après. Discours politique, discours identitaire**

*Présentation d'Emmanuelle Sinardet. Commémorer les indépendances..... 111*

#### **Emmanuelle Sinardet**

*Quito au cœur des indépendances.*

*Commémoration et mémoire dans Quito y la independencia de América  
de Jacinto Jijón y Caamaño (1922)..... 115*

#### **Stéphanie Decante**

*Cent ans après le syndrome du bovarysme national ..... 129*

**Les auteurs ..... 141**

*Nos petites indépendances.  
Imaginaires et discours décalés sur  
l'Indépendance hispano-américaine*

**Introduction**

L'OUVRAGE QUE NOUS PRÉSENTONS est la publication des communications de la journée organisée dans le cadre de la série de manifestations consacrées au bicentenaire de l'Indépendance hispano-américaine à l'université de Paris Ouest Nanterre - La Défense entre le 26 mai et le 18 juin 2010. Cette journée intitulée « Nos petites indépendances : imaginaires et discours décalés sur l'indépendance hispano-américaine », complémentaire du colloque international sur « l'Indépendance de l'Amérique andine et l'Europe (1767-1840) », se propose de mettre l'accent sur l'aspect littéraire et culturel de l'Indépendance, mais dans une perspective différente, d'où le titre quelque peu atypique voire ludique. En effet, plutôt que suivre les sentiers battus et rebattus d'une certaine approche officielle d'un événement historique d'une ampleur continentale et d'une résonance idéologique tout aussi impressionnante, nous avons préféré les chemins de traverse ; il nous a semblé important de mettre l'accent sur les aspects moins connus ou détonants de cet immense événement historique, de porter un regard décentré, excentrique, sur le discours historiographique mais aussi imaginaire et culturel. Nous nous sommes donc intéressés aux héros de l'Indépendance, mais à ceux qui d'une certaine façon restent dans l'ombre des *Libertadores*, les jeunes martyrs, les femmes. Le regard de l'autre, de l'étranger, du voyageur, est également à prendre en compte comme un témoignage décentré, tout comme la fiction historique immédiate, celle des romans écrits au XIX<sup>e</sup> siècle ou plus critique et même carrément iconoclaste des grands romans du XX<sup>e</sup> siècle

*Françoise Aubès*

qui n'ont de cesse de faire descendre de leur piédestal ces héros de marbre et de bronze considérés comme les pères de la nation. Enfin les communications consacrées aux discours politiques cent ans après, quand commence le temps des commémorations, montrent combien l'événement est porteur d'interrogations majeures. Contrairement à la réflexion désabusée d'un Bolívar aux portes de la mort, « j'ai labouré la mer en vain », cette grande geste continentale et acte de naissance des jeunes pays d'Amérique latine a ensemencé un vaste champ d'investigation à l'entrecroisement de nombreuses disciplines, suscitant d'inépuisables et enrichissantes questions auxquelles nous espérons que cet ouvrage apportera sa contribution.

***Françoise AUBÈS (coordinatrice)  
Université Paris Ouest Nanterre-La Défense***

**Les textes ont été relus par Françoise Aubès, Alvar de La Llosa et  
Emmanuelle Sinardet**

## *1 – Des acteurs inattendus*





## *Présentation d'Alvar de La Llosa. Héros inattendus. Femmes et jeunes*

TOUTES LES RÉVOLUTIONS, toutes les transformations sociales radicales, tous les effondrements violents de régimes ont produit leurs héros. La Révolution cubaine eut ses jeunes martyrs, le Blanc Manuel Ascunce Domenech et le Noir Conrado Benítez, deux jeunes alphabétiseurs morts sous les tortures que leur infligèrent les bandes contre-révolutionnaires en 1961. Tous les nouveaux régimes ont retrouvé, fait, fabriqué, à partir de leur réalité et de leurs combats encore fumants, des héros qui, en projetant leurs actes dans l'avenir, devaient assurer la permanence de l'esprit pour lequel ils avaient donné la vie. Certains illustrèrent les pages des manuels scolaires pendant des décennies, servant d'exemple à des générations de jeunes écoliers. Car ces exemples, ces comportements relus et dépurés, sont propres à exciter le patriotisme et le civisme si appréciés de la III<sup>e</sup> République française qui se devait de former sa jeunesse si elle voulait perdurer et se maintenir sans poser le problème social. La littérature hugolienne créa Gavroche ; Zola, d'autres jeunes prolétaires de papier, plus industriels, mais qui peuplent encore l'imaginaire de nombreux Français.

Le premier jeune héros de l'époque moderne, presque contemporain des indépendances de l'Amérique espagnole, fut Joseph Bara (1779-1793), un gamin de 14 ans assassiné, sabré par les Vendéens puisque, plutôt que d'exclamer des vivats au roi, il préféra les réserver pour la République, expirant en serrant une cocarde tricolore sur son cœur. Il y eut aussi le petit tambour de Wattignies qui avait 15 ans en 1793 quand, cerné, il tomba sous les balles des Hongrois de l'Armée autrichienne. Et Joseph Agricola Viala, mort lui aussi en 93 à 13 ans, en défendant le pont de Bonpas sous la mitraille monarchiste.

Cela fera dire à Robespierre « Les Français seuls ont des héros de 13 ans, c'est la liberté qui produit des hommes d'un si grand caractère » ; l'Amérique méridionale eut aussi ses jeunes héros nés de la lutte pour la Liberté, dans des circonstances historiques troubles, violentes et chargées d'avenir. Les transformations sociales nées de collisions violentes, en détruisant l'édifice des temps anciens, intègrent soudainement tous les sans voix qui font désormais l'Histoire, non seulement les Noirs, les Indiens, les mulâtres – *Servus nullam historiam habet* – et les créoles sans droits politiques, mais aussi les femmes et les jeunes. La Nation entière se révèle soudainement. Les nouvelles classes dominantes, surgies de ces séismes, se chargèrent, en asseyant leur domination, de rendre invisibles beaucoup d'acteurs qui avaient participé à la naissance de la nouvelle société en abolissant l'oppression antérieure. L'histoire fut écrite, les **héros inattendus** oubliés, rendus au silence (l'Histoire avec un H est, au contraire, celle de tous, celle qui fut vécue).

Ces martyrs, figures de l'héroïsme populaire juvénile et républicain, créations de la propagande révolutionnaire, peuvent certes, aujourd'hui, de notre point de vue moderne, apparaître comme des manipulations. Mais ces figures correspondent aussi à une demande collective d'héroïsme et de reconnaissance des actes extraordinaires. Elles rassurent au point qu'elles débouchent souvent sur la naissance de légendes populaires qui se construisent en même temps que se mettent en route un nouveau concept de l'Etat et un nouveau projet de société. Elles intègrent et complètent la nouvelle culture populaire qui correspond à l'époque nouvelle.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle américain, d'autres enfants-héros apparaîtront, en accord avec la problématique anti-impérialiste de leur temps. Les plus célèbres seront sans doute *Los Niños Héroes de México*, six cadets qui s'immolèrent en défendant le palais présidentiel de Chapultepec en 1847 afin d'empêcher que ce dernier vestige de la souveraineté nationale ne tombe entre les mains de l'envahisseur yanqui. Cette conception du héros patriote on la retrouvera encore sous la plume du dernier grand patriote indépendantiste, héros intellectuel de la dernière guerre contre l'Espagne en Amérique, José Martí : « Héroe se puede ser todos los días; pero el verdadero héroe es el que sacrifica su heroísmo al bien de su patria ».

Parmi les jeunes sacrifiés à un idéal nouveau, les points communs entre Melgar et Vargas Tejada sont nombreux, sans doute parce qu'ils correspondent à l'éducation reçue et qu'ils sont le produit de la culture de l'époque juste antérieure à l'indépendance. Tous deux appartenaient à ces classes moyennes pauvres qui, du fait des transformations que subissait la

société – et qui allaient déboucher sur ce que l'on sait – avaient peut-être un peu plus accès à la culture. Nos deux poètes furent aussi des enfants précoces, hantés par les problèmes civiques au fur et à mesure que se forgeait leur conscience patriotique.

Répondant au besoin de mêler l'esprit français et le génie grec plus qu'à la nécessité d'échapper à la censure, ces hommes de lettres, émules de Samaniego et d'Ésope, privilégient les odes et les fables comme moyen idoine pour critiquer leur société et pousser la satire. Mais toute la force de la fable réside dans l'occultation du message critique sous les apparences d'une fiction amène. Curieusement, tous deux furent aussi, en écrivant leurs *Gatos*, des émules de la *Gatomaquia* de Lope de Vega, et rendirent un hommage aux lointains Zapaquilda et Mizifuf à travers leurs très combatifs chats américains qui livrèrent de nombreux pugilats et engagements. Ainsi, on retrouvera chez ces deux auteurs indépendantistes la même inquiétude concernant l'avenir de la Liberté une fois vaincues les armées royalistes, les possibles ambitions et parfois la crainte de ce que la fragmentation du groupe vainqueur ne provoque le morcellement géopolitique. En même temps, de façon différente, ils firent preuve d'intérêt pour ce monde indigène qui est partie prenante de leurs patries andines.

Finalement, tous deux connurent une fin tragique. Ils moururent jeunes, Melgar à 25 ans, fusillé par les royalistes, Vargas Tejada à 27 ans, happé par la Nature qu'il s'était tant plu à exalter après s'y être caché pendant un an pour échapper aux poursuites qu'avait entraînées sa participation à cette tentative d'assassinat de Bolívar qui coûta la vie à plusieurs jeunes gens.

Dans l'une de ses pièces de théâtre, Vargas Tejada aborda la condition de la femme sous l'angle stéréotypé des amours contrariés d'une jeune fille. Car les femmes prenaient de la voix dans cette période trouble que fut la fin de l'époque coloniale. Et les femmes chiliennes payèrent un lourd tribut à la cause qu'elles embrassèrent. Le cas du Chili est là pour nous rappeler les héroïnes oubliées dont on retrouve difficilement quelques traces dans les archives judiciaires et dans la presse. Elles servirent les vaincus comme les vainqueurs, s'appliquant tout particulièrement à propager les idées, à renseigner et à favoriser une aide matérielle aux combattants ou à partager le sort des condamnés. Elles subirent des condamnations identiques, quelque fût le camp qui les condamnait. M<sup>a</sup> Luisa Esterripa, Javiera Carrera, Agueda Monasterio, Juana Latapiat, Luisa Recabarren, M<sup>a</sup> Cornelia Olivares, Paula Jara Quemada et Josefa Garrido attendent encore la reconnaissance historique de leur implication et leur rôle parfois décisif, ces femmes américaines perdues dans l'ombre du temps et dont seuls les noms de María

*Alvar de La Llosa*

Andrea Parao, Juana Azunduy, Manuela Canizares, Manuela Sáenz, Mercedes Abrego et Policarpa Salavarrieta sont parvenus jusqu'à nous de façon claire et audible. Elles furent aussi nombreuses, des deux côtés, à prendre part à la Guerre du Pacifique. La Bolivie eut aussi ses héros de 13 ans. Au masculin avec Juancito José Pinto, un gamin qui abandonna son tambour pour s'emparer d'un fusil et défendre le droit à un débouché national sur la mer, et au féminin, en la personne de Genoveva Ríos, une jeune héroïne qui, en cachant, pour qu'il ne tombe entre les mains de l'ennemi chilien, le dernier drapeau national qui flottait sur Antofagasta en février 1879, fit siennes les vertus juvéniles républicaines de 1793. Et si les *rabonas* boliviennes furent oubliées, 30 ans plus tard les *soldaderas* de la Révolution mexicaine, peut-être aussi grâce à l'invention de la photographie, sortirent de l'ombre et révélèrent leur rôle de femmes et leur existence, en latence pendant tant de temps. Les nombreuses femmes qui participèrent à la Révolution sandiniste de 1979 sont aussi là pour rappeler, plus près de nous, que les femmes américaines surent toujours être en première ligne de feu pour la conquête des droits de toutes et de tous.

Mais qu'ils soient jeunes ou femmes, l'Histoire montre aussi que pour occultées ou minimisées que soient leurs existences en temps de paix, ces deux groupes, souvent majoritaires dans la plupart des sociétés américaines, payent un lourd tribut à la répression conservatrice, sans que l'on fasse désormais cas de la « faiblesse de leur sexe » ou qu'on ne prenne en compte l'impétuosité et l'exaltation propre à « leur jeune âge ».

## *Le rôle des femmes dans l'Indépendance du Chili*

LA RÉACTION DE LA POPULATION chilienne après l'invasion française de l'Espagne par Napoléon Bonaparte fut dans un premier temps l'absolue loyauté au Monarque Fernand VII capturé.

Cependant, le « Conseil de Régence » (« *Consejo de Regencia* »)<sup>1</sup>, qui avait remplacé la Junte centrale de Séville et qui avait parmi ses fonctions celle de gouverner les colonies américaines, rencontra très vite un problème de légitimité au Chili.

D'un côté, les royalistes reconnaissaient la souveraineté des institutions espagnoles remplaçant temporairement le roi et condamnaient tout essai de formation de gouvernement autonome. D'un autre côté, les patriotes, tout en étant fidèles au Roi, pensaient que la souveraineté royale revenait légitimement au peuple pendant la captivité du monarque et voyaient donc la nécessité de former une junte chilienne de gouvernement. Cette tension entre patriotes et royalistes atteint son point culminant lors de la diffusion d'un opuscule portant le nom de « catecismo político-cristiano »<sup>2</sup> qui appelait les *criollos* à assumer le contrôle de leur futur pendant l'absence du Roi, dénonçait les méfaits de la colonie pour le Chili et échauffait ainsi un peu plus les esprits de l'aristocratie locale.

---

<sup>1</sup> Voir *Acta de Consejo de constitución del Consejo de Regencia*, 31 janvier 1810, in FERNANDEZ MARTIN Manuel, *Derecho parala mentario español*, Tomo I, Madrid, imp. De los Hijos de J.A. García, 1885, p. 627-628.

<sup>2</sup> *Catecismo político cristiano dispuesto para la instrucción de los Pueblos de América meridional*, 1810, auteur anonyme utilisant le pseudonyme « José Amor de la Patria ». Introduction de Claudio Orrego Vicuña, Santiago, Edición del Pacífico, Instituto de Estudios Políticos, 1975, 69 p.

Le gouverneur temporaire Mateo de Toro y Zambrano<sup>3</sup> accepta la convocation d'une assemblée ouverte, le *cabildo abierto*, où assistèrent près de 400 citoyens. Les interventions de cette journée furent marquées par la loyauté des participants envers le Roi Fernand VII, comme le montre par exemple le discours de José Miguel Infante<sup>4</sup>.

C'est en cette journée du 18 septembre 1810 qu'est formée la Première Junte Nationale de Gouvernement. Mateo de Toro en est le premier président<sup>5</sup>. Peu de temps après, on convoque les membres du Premier Congrès National<sup>6</sup>. C'est ainsi que le mouvement des modérés obtient plus d'autonomie. Sans aller jusqu'à la séparation complète de l'empire espagnol, le Chili obtient une certaine autonomie. Les exaltés, prônant l'indépendance absolue et immédiate, restent une minorité.

Cette date du 18 septembre est la date retenue comme fête nationale chilienne. Elle n'est pourtant que le début de la première étape vers l'Indépendance, étape couramment appelée *Patria Vieja* (vieille Patrie).

Au début, le gouvernement transitoire se maintient sans intentions indépendantistes. Mais le cap change avec l'arrivée au pouvoir de José Miguel Carrera<sup>7</sup> qui fait voter les premiers textes constitutionnels et les premières lois nationales<sup>8</sup>. Pour mater ces insubordinations, le vice-roi du Pérou envoie des troupes qui mettent en déroute les patriotes à Rancagua le 2 octobre 1814. C'est le début de la reconquête espagnole<sup>9</sup>. Les institutions coloniales sont

---

<sup>3</sup> (Santiago du Chili, 1727-*Ibidem*, 1811). Voir Eyzaguirre Jaime, *El Conde de la Conquista*, Santiago, Andrés Bello, Universidad Católica, 1966, 227 p.

<sup>4</sup> Discurso pronunciado por Don José Miguel Infante en la asamblea del 18 de septiembre de 1810, *Colección de historiadores i de documentos relativos a la independencia de Chile*. Santiago: Impr. Cervantes, 1900-1966, volume 18, p. 220-224.

<sup>5</sup> MATEO DE TORO Y ZAMBRANO Mateo, *Motivos que ocasionaron la instalación de la junta de gobierno en Chile, y el acta misma*, Cádiz, Imprenta de la Junta Superior de Gobierno, 1811.

<sup>6</sup> Le 4 juillet 1811, pour approfondir, voir LEAL PENAILILLO José, *Devenir histórico de la Patria Vieja*, Santiago, D'Arte, 2005, 268 p.

<sup>7</sup> José Miguel CARRERA VERDUGO (Santiago du Chili, 1786-Mendoza, Argentine, 1821). Voir par exemple REYNO GUTIERREZ Manuel, José Miguel Carrera, Santiago de Chile, Andujar, 2003, 238 p.

<sup>8</sup> Par exemple, le «Reglamento Constitucional provisorio del pueblo de Chile suscrito por el de la capital presentado para su subscripción a las provincias, sancionado y jurado por las autoridades constituidas», imprenta del gobierno, Santiago de Chile, 1812.

<sup>9</sup> Il semblerait que les excès commis durant cette époque par les dirigeants royalistes eurent comme résultat la radicalisation des révolutionnaires et la politisation de la population n'ayant pas encore choisi un camp. Voir dans ce sens : AMUNATEGUI ALDUNATE Miguel Luis, *La reconquista española*, Santiago de Chile, Encuadernación Barcelona, 1912.

rétablies avec les gouvernements de Mariano Osorio<sup>10</sup> et Casimiro Marco del Pont<sup>11</sup>.

Après la défaite de Rancagua, la plupart des leaders patriotes doivent fuir à Mendoza. C'est là qu'est formée l'Armée des Andes dirigée par José San Martín<sup>12</sup>, à laquelle participe Bernardo O'Higgins<sup>13</sup>. L'armée traverse la cordillère des Andes et met en déroute les troupes royalistes lors de la bataille de Chacabuco, le 12 février 1817.

Commence alors la période de la *Patria Nueva*. O'Higgins est nommé directeur suprême. Le 12 février 1818, premier anniversaire de la bataille de Chacabuco, il déclare officiellement l'indépendance du Chili. Mais l'indépendance n'est pas encore confirmée ; dans le sud des royalistes s'organisent, ce qui aboutira à une ultime bataille importante avec la victoire de l'armée patriote lors de la bataille de Maipú, le 5 avril 1818.

On raconte que le dernier coup de canon lors de cette bataille fut tiré par une femme<sup>14</sup>. On ne connaît cependant ni son nom ni le camp qu'elle défendait. Certains auteurs pensent qu'il s'agit d'un mythe<sup>15</sup>. Mais cette anecdote ne peut susciter que la curiosité sur la participation des femmes dans le processus d'indépendance au Chili.

Marie Jeanne de Lamartinière en Haïti<sup>16</sup>, Polonia Salvatierra y Ríos<sup>17</sup> en Colombie, Eulalia Buroz<sup>18</sup> au Venezuela, Manuelita Saez<sup>19</sup> en Equateur,

---

<sup>10</sup> Mariano Osorio (Seville, Espagne, 1777 - La Havane, Cuba, 1819).

<sup>11</sup> Francisco Casimiro Marcó del Pont Ángel Díaz y Méndez (Vigo, Espagne, 1770 - Luján, Argentine, 1819).

<sup>12</sup> José Francisco de San Martín y Matorras (1778 Yapeyú, Virreinato de la Plata-1850, Boulogne sur Mer, France).

<sup>13</sup> Bernardo O'Higgins Riquelme (1778 Chillán Viejo, Chile, Lima, Pérou, 1842).

<sup>14</sup> PEÑA GONZALES Patricia. «Y las mujeres ¿Dónde estuvieron?: Mujeres en el proceso independentista chileno.» *Anuario de Postgrado* Octubre 1997, p. 235-252.

<sup>15</sup> BUNSTER Enrique, *Bala en boca*, edición del Pacífico, Santiago de Chile, 1979, p. 5.

<sup>16</sup> DORSAINVILLE Jean-Claude, *Histoire d'Haïti, Cours Supérieur*, édition Henri Deschamps, Port au Prince, 1934.

<sup>17</sup> (Socorro, Colombie, 1795 - Bogota, 1817). MONSALVE José, *Mujeres de la independencia*, Imprenta Nacional, Bogota, 1926, p. 190-196.

<sup>18</sup> Eulalia Ramos Sánchez de Chamberlain (Tacarigua de Mamporal, Venezuela, 1796, Barcelona, Espagne, 1817) PAIVA PALACIOS, Carmelo, *Biografía de Eulalia Buroz*. Caracas, Artegrafía, 1975.

<sup>19</sup> Manuela Sáenz Aispuru Quita (Quito, Equateur 1797 - Paita, Pérou 1856). NERUDA Pablo, VALERO MARTÍNEZ Arturo, CALDERÓN CHICO Carlos (1988), *En defensa de Manuela Sáenz: La libertadora del Libertador*, Editorial Pacífico, 1988.

Cesárea de la Corte de Romero Gonzales<sup>20</sup> en Argentine sont connues pour leur participation dans le processus d'indépendance de leur pays respectif. En revanche, on parle peu du rôle de la femme chilienne dans l'indépendance chilienne. Ne se serait-elle pas elle aussi impliquée dans cette période tourmentée mais décisive de la vie politique de son pays ?

C'est le plus souvent la réalisation d'actes faisant ressortir un tempérament guerrier, voire viril, allant jusqu'à leur présence sur les champs de bataille, qui a rendu célèbres les femmes latino-américaines qui ont participé au processus d'indépendance de leur pays. Il semble alors plausible que le manque de visibilité du rôle de la femme chilienne à cette même période soit liée, non pas à son absence d'implication, mais à l'emploi de moyens de lutte plus discrets que le maniement des armes.

Par quels moyens s'est impliquée la femme chilienne pendant l'indépendance ? Quel rôle a-t-elle joué ? De quel côté se battait-elle ? Et qui était-elle ? Habitante de province ou de la capitale ? Aristocrate ou paysanne ? Quelles furent les conséquences de son engagement ?

En 1878 Vicente GREZ publie un ouvrage de 95 pages sur « las mujeres de la independencia »<sup>21</sup> dans lequel il répertorie les femmes qui ont eu un rôle important pendant l'indépendance. Certaines descriptions, de par l'absence de citation de sources et l'emploi d'un vocabulaire excessivement élogieux à l'endroit des patriotes, paraissent romancées. Cependant, il demeure un document incontournable pour toute étude sur le rôle de la femme dans l'indépendance chilienne. Plus récemment, des articles, études et mémoires<sup>22</sup> ont été réalisés. Mais si ces écrits présentent l'intérêt d'apporter des analyses pointues du contexte historique et socio-culturel, les faits sur lesquels ils se basent ne font que reprendre les récits de Vicente GREZ.

C'est pourquoi, tout en reconnaissant la valeur du travail déjà réalisé sur la question, nous avons souhaité, afin de ne pas nous baser uniquement sur les anecdotes reprises à l'unisson, réaliser cette recherche à partir de sources brutes. Pour les sources manuscrites, nous avons utilisé notamment les archives judiciaires de la justice militaire de 1813 à 1850, les correspondances épistolaires avec les autorités ainsi que des coupures de presses d'époque, numérisées par la Bibliothèque nationale chilienne. Concernant les sources imprimées, nous nous sommes replongée dans les

---

<sup>20</sup> (Jujuy, Argentine, 1796 - Salta, Argentine, 1865), MONSALVE José, *op. cit.*, p. 157-160.

<sup>21</sup> GREZ Vicente, *Las mujeres de la independencia*, Imprenta Gutemberg, Santiago 1878.

<sup>22</sup> MELLA LIZANA, Tania, *Las mujeres en la independencia de Chile: Acciones y contribuciones*, Mémoire de "licenciatura d'histoire", Universidad de Chile, 2004.



Archives de Bernardo O'Higgins (A.B.O.)<sup>23</sup> ainsi que dans la célèbre « Colección de historiadores y de Documentos Relativos a la Independencia chilena » (CHDRich)<sup>24</sup>.

Le recours à ces sources dites « brutes » permet non seulement d'élargir le champ de données servant de base à l'analyse du rôle de la femme dans l'indépendance chilienne, mais aussi de confronter les informations entre elles, et finalement de valider l'impression générale que dégagait la lecture des anecdotes historiques : la femme chilienne a activement participé à l'indépendance chilienne et son implication n'a pas été sans conséquences.

## **I - Les moyens de l'implication**

Il ressort des sources étudiées que l'intervention des femmes pendant cette période se manifeste de trois façons : la propagation des idées et de l'information, l'aide matérielle et la démonstration de solidarité avec leurs proches.

### ***La propagation des idées et de l'information***

Les femmes ont contribué à la propagation des idées en tant qu'hôtesse de réceptions, mais aussi plus concrètement en réalisant des actes s'apparentant à de l'espionnage et plus rarement en exhortant leurs compatriotes à prendre les armes.

### ***Les salons***

Doña María Luisa Esterripa<sup>25</sup>, une Espagnole arrivée en 1802 au Chili aux côtés de son mari le gouverneur Muñoz de Guzman, fut choquée par le manque de vie sociale de la gent féminine ; elle s'empressa alors d'ouvrir son salon à des réunions mondaines selon les usages parisiens et madrilènes. Devenue veuve, Madame Esterripa retourna en Espagne après avoir, sans le vouloir, donné les clefs aux Chiliennes pour appuyer la cause indépendantiste.

---

<sup>23</sup> *Archivo Nacional*, A. B.O, Santiago, Nascimento, 1946, facsimilé.

<sup>24</sup> Il s'agit d'une compilation de documents historiques ayant rapport avec l'indépendance chilienne. Elle comprend une quarantaine de tomes qui furent édités entre 1861 et 1964 et dont certains peuvent être consultés en ligne sur [www.memoricachilena.cl](http://www.memoricachilena.cl) et sur le site de la Bibliothèque Nationale chilienne.

<sup>25</sup> DE LEÓN Gabriel, «Mujeres de la independencia.» *En viaje/Empresa de ferrocarriles del Estado*, Août 1960, p. 25-26.

Ces réunions qui paraissent inoffensives sont en réalité le lieu de diffusion d'idées. Il s'agit bien souvent de ce que l'on appelle des *tertulias*, ces réunions thématiques informelles et périodiques. Le thème débattu alors était évidemment l'avenir du pays.

Dans ces réunions, les femmes ne se contentent pas uniquement de se conduire en amphitryonnes modèles ; elles s'impliquent aussi en participant activement aux débats.

Ce fut le cas pour Doña Javiera Carrera<sup>26</sup>, la Chilienne la plus connue de la période de l'indépendance. Sœur des trois frères Carrera, militaires gradés et fervents patriotes, c'est elle qui les conseillait politiquement et stratégiquement. L'influence qu'elle exerçait sur l'un de ses frères, José Miguel, expliquerait le tournant radicalement indépendantiste qu'aurait pris la junte lorsque celui-ci la dirigeait<sup>27</sup>. Ce serait d'ailleurs elle qui aurait confectionné le drapeau utilisé pendant la période de la *patria vieja* pour remplacer les couleurs espagnoles. Drapeau qu'elle aurait exhibé avec fierté lors de l'une des réceptions organisées par ses soins<sup>28</sup>.

Les femmes pouvaient également accomplir un rôle de diffusion de l'information sous une forme tout à fait différente mais non moins efficace : mettant à profit les caractères de discrétion et de retrait par rapport à la scène publique qui leur étaient socialement imposés, certaines se convertirent en véritables agents secrets.

### **Espionnage**

Au vu du nombre d'accusations et de condamnations contenues dans les archives de l'époque, on devine que les femmes se livrant à des actes d'espionnage pendant cette période furent nombreuses. Deux noms devinrent particulièrement célèbres : Agueda Monasterio et Luisa Recabarren.

Agueda Monasterio<sup>29</sup>, aidée de sa fille adolescente, entretenait vers 1816 une correspondance épistolaire secrète avec les patriotes émigrés à

---

<sup>26</sup> Javiera Carrera Verdugo (Santiago du Chili, 1781 ; *ibidem* 1862). Voir VICUÑA MACKENNA, Benjamín, «Doña Javiera de Carrera: rasgo biográfico: leído en el Círculo de Amigos de las Letras», Santiago, Guillermo E. Miranda, 1904.

<sup>27</sup> Voir les compilations des correspondances épistolaires entre Javiera Carrera et son frère José Miguel Carrera, son époux Pedro Díaz de Valdéz, et sa belle sœur Ana María Cotapos ; MATTA VIAL, Enrique, «Papeles de Doña Javiera Carrera», *Revista chilena de historia y geografía*, 1913, p. 423-435.

<sup>28</sup> GREZ Vicente, *op. cit.*, p. 21.

<sup>29</sup> GREZ Vicente, *op. cit.*, p. 37.

Mendoza ainsi qu'avec le Général San Martín. Elle envoyait régulièrement des informations sur les événements se déroulant au Chili<sup>30</sup>.

Luisa Recabarren<sup>31</sup>, quant à elle, était la femme du secrétaire de la première junte, Gaspar Marín. Après la défaite de Rancagua, son mari émigre à Mendoza. Luisa est alors l'intermédiaire épistolaire entre son mari et certains patriotes restés au Chili.

Seules les femmes appartenant à l'aristocratie savaient écrire à l'époque<sup>32</sup>, mais celles provenant de classes moins aisées participaient également à cette activité par la transmission orale d'informations. Obtenant des droits de passage en territoires contrôlés par la bande adverse, beaucoup en profitaient, sous couvert de rendre visite ou d'apporter des vivres à de la famille, pour informer sur la situation dans l'autre partie du territoire<sup>33</sup>.

Certaines femmes eurent un engagement moins discret, en exhortant publiquement les Chiliens à rejoindre la cause patriote.

### ***L'exhortation à la lutte***

C'est María Cornelia Olivares qui a laissé des traces dans les écrits. Elle prédisait publiquement la victoire des patriotes sur la place de Chillán et exhortait hommes et femmes à prendre les armes contre la tyrannie monarchiste. Certains auteurs parlent d'une illuminée, d'une prophétesse de l'indépendance ou encore la comparent à Jeanne d'Arc<sup>34</sup>.

Ce type d'exhortation reste un fait rare. Les femmes ont par contre été très nombreuses à offrir une aide matérielle à la cause qu'elles défendaient.

### ***Aide matérielle***

Certaines femmes n'ont pas hésité à fournir une aide matérielle aux combattants du bord qu'elles soutenaient. Beaucoup participent aux collectes organisées pour la cause patriote. Les dons se comptent en argent, en bijoux,

---

30 GREZ Vicente, *op. cit.*, p. 39.

31 GREZ Vicente, *op. cit.*, p. 30.

32 Voir l'analyse du contexte socio-économique des femmes de l'époque ; dans MELLA LIZANA, Tania, *op. cit.*, p. 7 et suiv.

33 Voir par exemple le cas d'Agustina Alarcón, arrêtée le 3 août 1817 et accusée d'être un agent des royalistes. Le Général O'Higgins demanda sa condamnation immédiate. *Academia Chilena de Historia, A.B.O.*, Editorial Universidad Católica, Santiago, 1970, t. XXVII p. 66.

34 GREZ, Vicente, *op. cit.*, p. 70.

Zunilda Carvajal

en argenterie, en vivres et en animaux<sup>35</sup>. Certaines allèrent jusqu'à faire dons d'esclaves pour qu'ils servent dans l'armée patriote.

Du côté royaliste, on remarque également des dons, provenant notamment de religieuses<sup>36</sup>.

Certaines femmes n'attendent pas les collectes pour offrir une aide matérielle ; de nombreuses lettres envoyées aux autorités attestent de leur proposition spontanée de dons ou d'accompagnement des troupes pour soigner les blessés<sup>37</sup>.

Un nom est resté célèbre pour ce type d'aide spontanée, c'est celui de Paula Jara Quemada<sup>38</sup>. Lorsque San Martín essuie un échec face aux troupes royalistes dans la vallée de Maipú, Paula l'intercepte sur son chemin vers Santiago, lui offre l'aide des employés de son *hacienda* et met à sa disposition des vivres et des montures. Son *hacienda* devint alors le nouveau quartier général des patriotes. Elle y cacha des patriotes dont un enfant de 6 ans qui s'avérait s'appeler Manuel Montt<sup>39</sup>.

Enfin l'engagement politique des femmes se traduisaient dans certains cas par leur solidarité avec un être cher.

### **La solidarité entre les proches**

Les Archives gardent trace d'une adolescente, Rosario Rosales, qui aurait, par solidarité, volontairement accompagné son père condamné à l'exil sur l'archipel Juan Fernández. Elle y resta 2 ans<sup>40</sup>.

Ce cas fut cependant exceptionnel, la solidarité des femmes envers leurs proches se manifestant surtout à travers les réclamations et suppliques envoyées aux autorités, royalistes ou patriotes suivant les cas.

---

35 Voir par exemple la collecte réalisée à Coquimbo, en septembre 1817, CHDRI ch, Taller de Imprenta, Santiago, 1930, t. XXVII, p. 192, ou encore Biblioteca Nacional de Chile, *Despedidas de las chilenas al Ejército Libertado del Perú*, en : Impresos Fondo José Toribio Medina, non daté.

36 Voir par exemple la lettre de la Mère Supérieure de Concepción, adressée à l'Evêque du diocèse le 27 avril 1813, afin d'obtenir l'autorisation de don en faveur des royalistes. CHDRich, Imprenta Universitaria, Santiago, 1913, t. XXVII, p. 203.

37 Voir par exemple la lettre de Mercedes Rosales del Solar, adressée en décembre 1817, et le remerciement public des autorités diffusé dans *La Gaceta*, Archivo Nacional, A.B.O., t. X, p. 312.

38 GREZ Vicente, *op. cit.*, p. 58.

39 Manuel Francisco Antonio Julián Montt Torres (Valparaíso, Chili, 1809 - Santiago du Chili, 1880) fut Président du Chili entre 1851 et 1856.

40 GREZ Vicente, *op. cit.*, p. 46.

Dans ces lettres, les femmes font preuve de beaucoup d'audace et de finesse dans la construction de leur argumentation, notamment juridique.

Leurs stratégies argumentatives s'adaptent aux circonstances. Ainsi, elles allèguent l'erreur judiciaire lorsque les preuves sont inexistantes, et exigent alors la remise en liberté de l'être cher. Lorsque des preuves existent, elles invoquent bon nombre de circonstances atténuantes qui vont de la fragilité de l'esprit aux mauvaises fréquentations. Certaines n'hésitent pas à citer avec précision les lois en vigueur afin d'exiger un procès équitable avant toute condamnation<sup>41</sup>.

L'une d'entre elles, Teresa Larraín<sup>42</sup>, n'hésita pas à écrire au Roi afin de demander à ce que son mari, Agustín Eyzaguirre, ne soit pas emprisonné sans jugement préalable. Cette lettre est pleine d'audace, non seulement parce qu'elle ose s'adresser au Roi en personne, mais aussi parce que, vu les preuves accablantes existant contre son mari qui faisait partie de la première junta de gouvernement, Teresa Larraín ne cherche pas à le disculper mais à justifier son engagement auprès des patriotes. Pour ce faire, elle demande au Roi de comprendre que la vie dans les colonies est bien différente de celle de la métropole et tente de décrire la réalité chilienne de l'époque.

D'une manière générale, l'audace de ces femmes ne fut pas infructueuse ; les archives gardent trace de nombreuses réponses favorables à leur demande.

Contrairement à ce que l'anecdote de la bataille de Maipú laissait supposer, ce n'est pas en prenant les armes que les Chiliennes ont participé à l'indépendance de leur pays. La plupart des moyens d'implication se situent dans le prolongement des qualités qui leur étaient demandées à l'époque : hospitalité, discrétion, abnégation, sacrifice, soutien inconditionnel à leur époux. Ces implications ne furent pas sans conséquences.

## **II - Les conséquences de l'implication**

Au fil des alternances de victoire entre patriotes et royalistes, la participation des femmes fut tantôt sanctionnée, tantôt récompensée par les autorités.

### ***Punition***

C'est le plus souvent grâce aux archives judiciaires que l'on a pu retrouver le nom de celles qui avaient activement soutenu la cause

---

<sup>41</sup> Voir *Archivo de la Capitanía general de Chile*, volume 144, p. 327, 372, 373, 388.

<sup>42</sup> Biblioteca Nacional de Chile, *Manuscritos Fondo José Toribio Medina*, t. 227, pièce 5889.

patriotique. Presque toutes les femmes mentionnées précédemment furent accusées et condamnées.

### **Condamnations pénales**

Agueda Monasterio<sup>43</sup>, qui informait par correspondance les patriotes, se fit surprendre avec une lettre adressée au Général San Martín. Elle fut emprisonnée et condamnée à mort et on coupa la main de sa fille adolescente pour avoir écrit certaines lettres dictées par sa mère<sup>44</sup>.

Quant à María Cornelia (la « Jeanne d'Arc » chilienne), ses exhortations publiques furent dans un premier temps ignorées par les autorités. La prédiction de la victoire de l'Armée des Andes excita cependant le courroux des autorités royalistes qui redoutaient que cette prophétie s'accomplisse. On lui rasa les cheveux et les sourcils avant de l'exhiber sur la place publique quatre heures d'affilée, puis elle fut jetée en prison<sup>45</sup>.

Du côté patriote, à la répression sévère des femmes ayant aidé le camp espagnol s'ajoute la volonté de donner des châtiments exemplaires afin que la cause patriotique devienne une qualité intrinsèque à la femme du XIX<sup>e</sup> siècle.

Josefa Garrido, originaire de Concepción, fut découverte en train de traverser le fleuve Bio Bio, et accusée d'espionnage en faveur des Espagnols. Elle fut condamnée à mort et ? selon ce qui était préconisé par l'acte d'accusation ? son exécution fut l'objet d'une mise en scène publique<sup>46</sup>.

Dans d'autres procès, alors que l'accusation préconise une peine de réclusion, il arrive que le Ministre de guerre exige la condamnation à mort dans le but de servir d'exemple<sup>47</sup>. Certains procès eurent également lieu avec pour seule accusation le fait de ne pas avoir dénoncé un proche.

Lorsqu'elles ne furent pas condamnées à mort, les femmes furent envoyées dans des monastères.

### **Réclusion dans un monastère**

Il semble que certaines femmes échappèrent à la potence grâce à leur statut social. Elles étaient alors envoyées dans un monastère. Ce fut le cas

---

43 Voir *supra*.

44 GREZ Vincente, *op. cit.*, p. 41. Pour une raison inconnue Agueda Monasterio ne fut pas exécutée, mais elle mourut avant le triomphe de Chacabuco.

45 GREZ Vincente, *op. cit.*, p. 71.

46 *Archivo Nacional, Administración General 1821*, volume 123, p. 4-5.

47 *Archivo Nacional, Administración General 1820*, volume 109.

pour Luisa Recabarren<sup>48</sup> qui refusa de donner les noms des personnes participant aux *tertulias*.

Certaines femmes furent envoyées dans un monastère, non pas parce que la prison semblait inappropriée à leur classe sociale, mais parce que leur comportement ne justifiait pas une condamnation pénale.

Les femmes se retrouvant veuves ou seules pour assumer la survie de leur famille se voyaient parfois obligées à se livrer à la mendicité, chose qualifiée de « comportement scandaleux » tant par les patriotes que les royalistes.

La mère de Diego Portales, María Palazuelos, se vit obligée après la déportation de son mari à demander l'aumône de porte à porte pour nourrir ses 23 enfants. Cette conduite, jugée scandaleuse, motiva sa réclusion dans un monastère<sup>49</sup>.

De même les patriotes se servirent de cette excuse pour reclure María Josefa Ovalle, épouse d'un prisonnier royaliste<sup>50</sup>.

Une autre conséquence de leur implication est la stigmatisation des femmes, notamment dans la presse.

### **Stigmatisation**

Un champ lexical réservé aux femmes royalistes se met en place et est largement relayé par la presse révolutionnaire. On les traite de « sarracenas » (sarazines), « godas obstinadas » (*godos* étant l'appellation péjorative des Espagnols), « beatas », leur reprochant d'assimiler fidélité au Roi et soumission à Dieu.

Bernardo O'Higgins publie en 1817 une lettre dans *La gaceta*, adressée aux femmes. Selon cette lettre, la femme royaliste est forcément laide, vieille, ignorante, n'a aucune pureté d'âme et ne mérite pas de connaître les joies de l'amour<sup>51</sup>. Par contre, toutes les femmes réunissant les qualités de jeunesse et de beauté extérieure adoptent logiquement la cause patriote. Le militaire conseille aux femmes qui n'ont pas encore pris parti de rejoindre la cause patriote au plus vite et prévient les femmes royalistes que lorsque sera venu le temps de régler les comptes, leur condition de femmes ne leur fera

---

48 Voir *supra*.

49 *Academia chilena de la Historia, A. B. O.*, Editorial de la Universidad Católica, Santiago, 1959, t. XIX, p. 87.

50 *Academia chilena de la Historia, A.B.O.*, Instituto Geográfico Militar, Santiago, 1956, t. XVI, p. 267.

51 CHDRI ch. (Colección de Historiadores y de Documentos Relativos a la Independencia Chilena), Taller de Imprenta, Santiago, 1930, t. XXVII, p. 192.

bénéficier d'aucune indulgence. Comme on a pu le voir précédemment, ses menaces furent mises à exécution.

Les patriotes ne furent pas les seuls à s'adresser aux femmes par le biais de la presse. Quelques années auparavant, en 1814, les royalistes en avaient fait de même, appelant les Chiliennes à ne pas organiser de *tertulias* et à ne pas y prendre part. Cela démontre que le rôle des femmes dans l'indépendance était déjà reconnu à l'époque, et que l'on craignait notamment leur influence sur leur entourage.

Enfin les femmes furent parfois punies non pas pour leur propre engagement politique mais pour celui de leurs proches.

### ***Une responsabilité pénale solidaire***

Des femmes furent déportées sur l'archipel Juan Fernández non pas de leur propre fait ou volonté mais à la suite d'une sorte de condamnation collective.

Ainsi en est-il par exemple du personnel de maison déporté avec son maître ; les archives consultées donnent les noms de Clara de Rosales, María del Carmen de Blanco, Antonia de Benavente, Juana de Salas<sup>52</sup>.

Beaucoup de femmes de soldats déportés furent également déportées sans que ne leur soit reproché individuellement un quelconque engagement contre le pouvoir en place. Les autorités royalistes arrivent à distendre le lien entre implication politique et répression au point de déporter également les épouses des employés de maison des patriotes. Apparaissent ainsi les noms de Juana Muñoz, Narcisa Flores, María Vasquez, Agustina Zambrano, Rosario Loaysa, Nicolasa, Josefa Villalobos, Carmen Cárdenas, Tránsito Vargas, María Vargas et Gertrudis Alegría<sup>53</sup>.

Ces femmes, par leur situation de dépendance, familiale ou sociale, subissent le même châtement que celui dont elles dépendent. Elles paient ainsi les conséquences de l'implication de leur mari, de leur maître ou des maîtres de leur époux.

Mais après la répression vinrent les récompenses pour celles qui avaient soutenu la cause patriote.

### ***Récompenses***

Ces récompenses prennent la forme de pension ou d'honneurs. Ainsi María Cornelia Olivares est-elle nommée le 2 décembre 1818 citoyenne

---

<sup>52</sup> *Archivo Nacional, A. B. O. , Imprenta Universitaria, Santiago, 1951, t. IX, p. 233-235.*

<sup>53</sup> *Idem.*



d'honneur de la Patrie<sup>54</sup>. Juana Latapiat, fille d'Agueda Monasterio, à qui on avait coupé la main, obtient une pension de mérite en juillet 1817.

D'autres sont récompensées par les patriotes par l'octroi de terres confisquées aux royalistes<sup>55</sup>.

Beaucoup de femmes n'hésitèrent pas à écrire aux autorités républicaines et à conter leurs efforts et leurs exploits pendant la guerre afin d'obtenir une pension. Les archives gardent trace de nombreuses réponses positives à ce type de requête<sup>56</sup>. Les réponses des autorités montrent d'ailleurs que le patriotisme est devenu une qualité exigée de la femme du début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>.

La femme chilienne a donc activement participé à l'indépendance de son pays. Qu'elle soit aristocrate ou paysanne, qu'elle habite la capitale ou la province, qu'elle soutienne la cause patriote ou royaliste, la femme chilienne n'a pas hésité à choisir un camp. Son implication n'a sans doute pas eu autant de visibilité que dans d'autres pays d'Amérique latine parce que ses agissements ne sortaient pas du rôle qui leur était culturellement attribué. Le fait que leurs actes aient des conséquences, qu'elles soient positives ou négatives, prouve que l'implication des femmes ne fut pas vaine. Ainsi, les réprimer atteste de leur dangerosité, les récompenser de leur utilité. Mais même lorsqu'elles sont réprimées, ce qui est puni n'est pas leur immixtion dans la politique mais le fait d'avoir choisi le mauvais camp. Durant cette période de crise, les femmes ont ainsi modelé leur rôle dans la société en occupant le domaine politique, normalement réservé à la gent masculine. C'est pourquoi cette étude appellerait en réalité un champ de vision plus large qui mettrait en relief la réciprocité des apports : la femme a participé à l'indépendance tout comme l'indépendance lui a ouvert une première porte vers l'activisme politique.

**Zunilda CARVAJAL,**  
**Université Paris Ouest Nanterre-La Défense**

---

54 GREZ Vincente, *op. cit.*, p. 39.

55 Ainsi en est-il de Carmen Ureta en septembre 1817, *Archivo Nacional, Archivo Bernardo O'Higgins*, Imprenta Universitaria, 1951, t. X, p. 113.

56 Voir par exemple le cas de María Mercedes Matorras, *Academia Chilena de la Historia, Archivo Bernardo O'Higgins*, Editorial Universidad Católica, Santiago 1960, t. XXI, p. 390.

57 *Idem*.



## *Mariano Melgar, o cómo fabular la Independencia*

ENTRE LOS DIFERENTES MITOS que rodean al poeta arequipeño y precursor de la Independencia peruana, Mariano Melgar, está el de su voracidad intelectual. En uno de sus poemas podemos leer: *Desde que mi razón tuvo ejercicio / Procuraba adquirir sabiduría / más que el avaro busca los tesoros / más que el conquistador busca provincias: / poseer si es dable todas las ciencias / fue toda mi ambición y mi codicia.*<sup>1</sup>

En Melgar, mito y leyenda se confunden, inevitablemente, con la realidad. Nacido en 1790 en Arequipa, creció en un ambiente eglógico en el seno de una familia modesta y numerosa pero que sin embargo pudo invertir en su educación pues el niño Mariano era brillante. Justamente, mucho se especula sobre la inteligencia precoz del arequipeño: algunos afirman que a los 3 años ya sabía leer y escribir y que a los 8 manejaba el latín a su antojo. Esto último puede corroborarse gracias a sus tempranas y finas traducciones entre las que destaca un fragmento de *Las Geórgicas* de Virgilio y el *Remedia Amoris* de Ovidio que Melgar tradujo audazmente como «Arte de olvidar».

El periodo de la infancia y la adolescencia de Melgar coinciden con el de la explosión educativa en Hispanoamérica y particularmente en el virreinato del Perú; aquello que Díaz Plaja ha dado en calificar como una revolución de un enorme afán pedagógico<sup>2</sup>. Había decaído el ideal barroco de la erudición peregrina y de adornada argumentación, frente a la aspiración abarcadora del Enciclopedismo. La radical reforma del régimen de estudios y de la concepción intelectual del seminario de San Jerónimo de Arequipa, en donde estudió y

---

<sup>1</sup> Melgar, Mariano, *Poesías Completas*, Academia Peruana de la Lengua – Clásicos Peruanos 1, Lima, 1971.

<sup>2</sup> Díaz-Plaja, Fernando, *La guerra de la Independencia*, Planeta, Barcelona, 1994.

posteriormente enseñó Melgar, no sólo determinó la radical transformación de ese centro de estudios en uno de los más prestigiosos y más abiertos a las nuevas corrientes sino que también atrajo a sus aulas al grupo más selecto de estudiantes del sur del Perú que deseaban ser prelados o juristas. Este experimento educativo singular introdujo materias novedosas en la formación de los jóvenes criollos. Tal fue el caso del controvertido «Derecho natural y de gentes», una especie de filosofía social que incluía textos de Vattel, de Montesquieu o Diderot. Esta enseñanza fue suprimida en 1807, pero era ya muy tarde pues los hechos no tardarían en dar razón de esas precauciones. El historiador chileno Vicuña Mackenna afirmó a propósito del Seminario de San Jerónimo lo siguiente: «El derecho, la filosofía, las ciencias se abrieron paso entre los estantes cubiertos de polillas y nece(s)idades [...] En pocos años vióse el fruto de este cambio que engendró el primer albor de la generosa simiente de la revolución que ya asomaba...»<sup>3</sup>. Después, muchos compañeros y profesores de Mariano Melgar descollarían en la política y las letras en la promisoriosa época de transición del virreinato a la república.

En esta intensa fase intelectual de su vida, el vate conoce a la que sería la musa de su obra: Silvia. Para muchos peruanistas, Melgar y Silvia forman una pareja proverbial a lo Dante y Beatriz. De hecho, la Silvia que aparece en tantos poemas de amor que el arequipeño ha dejado, lleva su nombre forjado según los convencionalismos de la poesía neoclásica; la adolescente se convirtió a tan sólo 13 años en la amada ideal del tierno y estudioso profesor del seminario. Fueron amores tormentosos y al final no correspondidos que terminaron por alejar a Melgar de los hábitos. Pero ni el sacerdocio frustrado, ni el derecho, ni la brillante carrera docente en el seminario, ni la encendida pasión amorosa se constituyeron en el principal aliciente del ánimo del poeta en ese momento. Conforme el poeta alcanzaba la madurez, crecía cada vez más intenso su interés por los problemas cívicos y se iba perfilando su conciencia de patria. La leyenda creada sobre la base de su amor a Silvia y robustecida en el siglo XIX por los arrebatos sentimentales del romanticismo ha hecho creer algunas veces que su vocación política, sino secundaria, fue tardía y que en gran parte su decisión de incorporarse a la lucha armada por la independencia se debió al abatimiento que le produjo su amor contrariado. Fue lo opuesto, el amor a Silvia estuvo a punto de apartarlo de la lucha y la muerte, lejos de arrastrarlo a ellas.

Una leyenda que confirma su intenso compromiso patriótico es aquella que cuenta que en la casa de Melgar había, en un lugar preferente, un retrato

---

<sup>3</sup> Vicuña Mackenna, B, *Obras completas*, Universidad de Chile, Santiago de Chile, 1940.

de Fernando VII, y que un buen día el poeta ya no pudo tolerar que se le guardase tanto respeto a la encarnación de la tiranía, arrebató el retrato y lo rompió en pedazos. Pero sin necesidad de buscar tales anécdotas, es evidente que desde los primeros años del siglo XIX la invasión napoleónica en España y sus consecuencias tuvieron definida resonancia en América. Los acontecimientos que se producían paralelamente en Buenos Aires y en el Alto Perú, geográficamente próximos a Arequipa, movilizaron decisivamente a muchos criollos que, años antes, habían estado muy renuentes cuando la violenta rebelión de Túpac Amaru.

No se sabe con precisión cuál fue la actitud de Mariano Melgar en esos días pero parece haber sido la de los liberales, partidarios de la unión y la concordia entre hispanos y americanos<sup>4</sup>. En julio de 1812, aparecen los primeros versos de Melgar en letra de imprenta; se trata de una oda cívica en la cual Melgar aún no ataca a España pero se siente ya la semilla de un sentimiento de nacionalidad cuando habla del «eterno suelo peruano»<sup>5</sup>. Poco después llega la noticia del establecimiento de las Cortes de Cádiz, cuyo espíritu amplio e idealista es deseado en América. Mariano Melgar, con la ilusión puesta en disposiciones de las Cortes, tales como la libertad de imprenta, la abolición de la mita y de los repartimientos, escribe una Oda titulada expresivamente *A la libertad*<sup>6</sup>. Melgar lleva su pensamiento mucho más adelante de lo que hasta entonces había manifestado. Poniendo un acento político evidente en el afecto y el interés generoso por los indios, los describe como: *Esclavos oprimidos / del cielo y de la tierra sin consuelo / cautivos habréis sido en vuestro suelo*. Como contraposición a ese cuadro dramático, las Cortes de Cádiz abren un nuevo cauce a la reforma feliz y al optimismo y canta el poeta con cierta emoción premonitoria: *la india llorosa / el sabio despreciado, el orbe entero / saben que expiró el mal, y que hemos dado / el primer paso al bien tan suspirado*. Los acontecimientos se sucedían con una rapidez antes no sospechada; las circunstancias externas y el desarrollo íntimo de las nuevas ideas tuvieron que determinar el paso a la afirmación de una conciencia nacional y a una franca actitud separatista. Melgar es así un símbolo, en el Perú, del avance intenso e ineludible de alguien que va, en sólo dos años, del constitucionalismo fidelista a la revolución libertadora. Sin embargo, las odas cívicas que encauzaban su patriotismo, no podían librarse del tono convencional y la retórica laudatoria, pues si bien es cierto que la poesía de la emancipación

---

4 Miró Quesada Sosa, A., *Historia y leyenda de Mariano Melgar*, Ed. Cultura hispánica, Madrid, 1978.

5 Melgar, Mariano, *Poesías Completas*, Academia Peruana de la Lengua – Clásicos Peruanos, 1, Lima, 1971.

6 *Idem*.

tiene un nuevo repertorio temático, es igualmente presa de formas tradicionales aún no superadas.

Para expresar su pensamiento en forma más directa, Mariano Melgar encontró otro camino en el que, junto con la observación psicológica precisa, podía también imprimir un sentido irónico a sus ideas: las fábulas. Diestro conocedor de los poetas de fines del siglo XVIII, Melgar había leído sin duda las fábulas de Iriarte y Samaniego, y las de otros poetas menores españoles como Pablo de Jérica, Dionisio Solís o Francisco Gregorio de Salas entre otros. Este tipo de composiciones que gustaban no sólo por la amenidad sino por la sátira, tuvo entonces también mucha difusión en América donde surgió, sin embargo, una tímida promoción de fabulistas. Las fábulas de Samaniego, en la línea tradicional de Esopo y Fedro tuvieron, particularmente, larga acogida. En el conjunto general de la obra conocida del escritor peruano, estas representan apenas una mínima parte (10 textos sobre un total de 175). Estas breves narraciones fueron escritas sin duda entre 1812 y 1815, durante los últimos años de su vida, cuando sus ideas y preocupaciones, como hemos visto, se hallan fuertemente marcadas por su adhesión a la causa libertaria.

A diferencia de la mayoría de textos de este género que contienen un sentido filosófico, didáctico y ecuménico, ensalzando la virtud y el bien, combatiendo el vicio y el mal y dando lecciones éticas en la moraleja final, las fábulas de Melgar, sin perder su carácter literario, tienen un sentido localista marcado. Justamente, para el crítico español Rafael Bosch, es falsa la afirmación de que la fábula encierra siempre lecciones de «una moralidad puramente general y abstracta» sino que más bien «las fábulas, a pesar de su apariencia voluntariamente engañosa, no son enseñanzas de tipo general, sino reflexiones sobre casos individuales, que por otra parte son típicos ante todo y sobretodo de situaciones generales de una sociedad tal en una época cual»<sup>7</sup>. La fábula, según esta valoración, pierde su autoridad como medio de instrucción general y abstracta, y revela, en cambio, su verdadera naturaleza como instrumento de crítica social, política y a veces personal. Añade Bosch que la fábula es «el tipo de mito consciente de sus propias convenciones fantásticas, las cuales usa como instrumento para pintar la realidad del modo más crítico»<sup>8</sup>. Queda así expuesto el mecanismo fabulístico que consistiría pues, en una convención de la que participan activamente el escritor y el lector. Esto en la medida en que el primero emplea una ficción por medio de la cual alude críticamente a una realidad que no se expresa en el texto, y el

---

<sup>7</sup> Bosch, R. y Cere, R., *Los fabulistas y su sentido histórico*, Colección Iberia, New York, 1969.

<sup>8</sup> *Idem*.

segundo sabe y acepta que el despliegue de fantasía que se le ofrece no reclama ser creído de manera literal sino, por el contrario, como una invitación y un reto a descubrir el verdadero mensaje oculto en la ficción aparente. Por su propia naturaleza pues, la fábula resulta ser una manera de ejercer crítica especialmente utilizable en aquellas épocas o circunstancias en que sea conveniente o necesario que la censura no se exprese sino por esta vía indirecta, casi alegórica.

De las diez fábulas conocidas de Melgar, ocho tienen una crítica política clara pues se refieren a la coyuntura del momento y a vicios de esa situación histórica, transparentando lo que era la labor secreta de emancipación y la inconformidad con el régimen español imperante. Cuando todos callan y soportan en silencio, Melgar habla y escribe y reemplaza el periódico de propaganda, con las fábulas que en simple caligrafía circulan de mano en mano. Efectivamente, no fueron publicadas en vida, sino recién entre 1827 y 1830, siguiendo a la euforia de la independencia que se dedicó a resucitar figuras emblemáticas que justificaran el proceso político que se estaba viviendo.

En la fábula *Los Gatos*, por ejemplo, a través del relato de la enconada lucha de varios de estos animales para decidir la supremacía del grupo y también a través de la intervención de un perro que aprovechando de la insensata contienda devora a todos ellos, Melgar alude con claridad a los peligros que la ambición de poder puede generar en el bando de los patriotas que luchan por la libertad. A fin de asegurar la captación del mensaje, y de conformidad con la estructura establecida del género, Melgar – casi innecesariamente – explicita el sentido de la fábula en los versos finales: «Si a los gatos al fin nos parecemos, / paisanos, ¿esperamos otra cosa? / ¿Tendremos libertad? Ya lo veremos»<sup>9</sup>. En *El murciélago*, la crítica, aún más clara, se halla dirigida a quienes tímidos, vacilantes o astutos no adoptaban con firmeza una posición en aquellos tiempos de conflicto y se mantenían en un interesado doble juego. La explicación viene dada al final, luego de la historia de un murciélago que en medio de una pugna entre cuadrúpedos y aves se mantiene maliciosamente irresoluto y termina siendo duramente castigado. Con un lenguaje inusitadamente duro en el que destaca el calificativo de «tirano» con que se alude al régimen colonial, Melgar dice en las estrofas finales: «Tal es el destino / de aquellos cobardes / que por ir seguros / juegan a dos ases. / Si triunfa el tirano, / esclavos los hace, / si triunfa el patriota / ¿qué logran? Rascarse»<sup>10</sup>. En la fábula *El asno cornudo*, además de que hallamos

---

<sup>9</sup> Mariano Melgar, *Poesías Completas*, Academia Peruana de la Lengua – Clásicos Peruanos 1, Lima, 1971.

<sup>10</sup> *Idem*.

una carga política semejante a la de las demás, Melgar expresa alguna idea sobre lo que podría denominarse la función social de la literatura. El argumento muestra a un asno que deseando mejorar la situación pide a Dios se le conceda llevar un cuerno. Aceptada su demanda y como no sabe manejar este nuevo apéndice, el asno cornudo causa daños y problemas por doquier. La lección se expresa así: «*Catástrofe semejante / me hizo decir: Por mi vida / Ya que el cielo ha dado al pueblo / fuerzas y votos, precisa / que le den los literatos / unas cuatro leccioncitas*»<sup>11</sup>. En *Las aves domésticas* la envidia política del texto es también clara y aún más radical que en los casos anteriores, puesto que comprende una incitación y justificación a la rebelión. La historia muestra a un grupo de pavos ufanos que desprecian al resto de las aves pero que un buen día son terriblemente castigados por los gallos. La conclusión expresa con toda evidencia una justificación de la conducta de los gallos (en quienes puede verse una representación de los patriotas) al decir: «En los gallos yo no hallo malicia. ¿Y, en los pavos? ... No es malo callar»<sup>12</sup>. Es pues, indudable, que el derecho a la rebelión se halla acá justificado, y que la sencilla historia de las aves domésticas y sus distintas conductas debe haber sido comprendida sin esfuerzo en su intención profunda por el público al que estaba dirigida.

La más conocida de las fábulas de Melgar, la que lleva por título *El cantero y el asno*, representaría el caso más evidente de crítica social dentro del conjunto de la obra fabulística de Melgar, y a la vez el primer atisbo de lo que después habría de denominarse indigenismo. Se trata, en efecto, de una defensa del indígena maltratado, sometido a una situación indigna y al que no obstante se le considera incapaz y se le exige un rendimiento que la misma condición en que se halla le hace imposible alcanzar. Para que no quepa duda alguna de su intención, Melgar – variando el molde consabido de la fábula – la inicia con una declaración: «*Nos dicen ciertas gentes que es incapaz el indio; yo voy a contestarles con este cuentecito*»<sup>13</sup>. Viene enseguida la historia del cantero que reclama más y mejor trabajo de sus asnos a los que somete a cruel tratamiento, hasta que uno de los animales protesta insistiendo en la injusticia de que se les pida un trabajo semejante al que cumplen los caballos cuando estos gozan de todo cuidado y los asnos al contrario. Luego del discurso del asno rebelde la fábula se cierra con la lección acostumbrada: «*Un indio, si pudiera, ¿no dijera lo mismo?*»<sup>14</sup>.

---

11 *Idem.*

12 *Idem.*

13 *Idem.*

14 *Idem.*



El rápido análisis que acabamos de efectuar demuestra, por un lado, que las fábulas de Melgar estuvieron firmemente enraizadas en su contexto histórico y social y, por otro lado, que fueron deliberadamente creadas como instrumentos literarios destinados a actuar sobre la realidad (la concreta realidad peruana de entonces). Estas fábulas, desprovistas de propósitos pedagógicos de tipo general, se muestran en cambio fuertemente cargadas de específica intencionalidad. Evidentemente que la falta de publicación en libro de las fábulas debe haber circunscrito su radio de acción efectiva; sin embargo, somos conscientes que esto no afecta a la obra en sí, ni a las generosas intenciones de su autor que constituye uno de los pocos ejemplos del género que puedan encontrarse en la historia literaria peruana. Antonio Cornejo Polar ha observado con razón que dentro de la obra de Melgar son las fábulas «las que permiten calibrar mejor el grado de compromiso del poeta con el proceso histórico que vivía»<sup>15</sup>.

Este compromiso fue traducido en sus fábulas con una gran sencillez sintáctica, una simplicidad de adjetivación y un tono bastante coloquial. Esta estrategia responde muy posiblemente al objetivo del discurso «ilustrado» de aquella época. Es decir elaborado por una élite culta, y destinado a cumplir tareas civilizatorias con respecto a una masa popular ingenua, engañada, inexperta o ignorante. Se trataba por lo general de una literatura ideológica que funcionaba como empresa de pedagogía, responsable de una sociedad civilizada, libre y armoniosa<sup>16</sup>. Obviamente el espíritu docente de la literatura de este periodo presupone una relación jerárquica entre el productor y su audiencia. El autor es parte de una vanguardia esclarecida por la ciencia y por los ideales de la modernidad. La audiencia es una colectividad necesitada de consejo y guía para encaminarse por la senda del progreso, venciendo al oscurantismo. Las fábulas se prestaron perfectamente a los cometidos de la ecuación docente de los nuevos valores patrióticos en los que creía Melgar, y además funcionaban como una respuesta eficaz a las urgencias del día. Esta tensión cotidiana, que fue justamente una constante en la literatura de la emancipación, buscaba traducir un hoy que estaba inmediatamente volcado hacia el futuro.

Decía José Carlos Mariátegui, a propósito del precursor arequipeño, que su obra constituye sin duda « el primer momento de la literatura peruana » a

---

<sup>15</sup> Cornejo Polar, Antonio, « El Yaraví Melgariano: Propuestas para una relectura », *Revista Gente*, Ed. Especial, Lima, Agosto de 1990.

<sup>16</sup> Cornejo Polar, Antonio, « Inmediatez y perennidad: la doble audiencia de la literatura de la fundación de la república », *Revista de crítica literaria latinoamericana*, Año 10, n° 20, Latinoamericana Ed., Lima, 1984.

pesar de su «tono y sintaxis un poco callejera»<sup>17</sup>. Esto último es en cierto sentido muy cierto, pues en la literatura más comprometida, como fue el caso de la obra de Melgar, es notable el esfuerzo por facilitar toda la dinámica comunicativa, por ejemplo, a través de una apertura hacia la oralidad para poder llegar mejor al público y que su mensaje sea lo más contundente posible. Riva Agüero, un poco al igual que Mariátegui, considera a Melgar como «un momento curioso en el desarrollo de la literatura»<sup>18</sup> pues además de su poesía neoclásica y de sus fábulas, «a pesar de ser un criollo», también escribió yaravíes, un género de poesía amorosa hispano-quechua que reivindica el legado indígena frente al hispanismo avasallante. Estos textos tienen, para Cornejo Polar, una dimensión emancipadora indiscutible, pues le permite la entrada en las Letras Peruanas a una literatura indígena y popular marginada casi en absoluto por la literatura hispánica hegemónica<sup>19</sup>.

Si tenemos en cuenta el contenido, pero también la estética de la obra melgariana, no sorprende en lo absoluto el compromiso del arequipeño con los ideales nacionalistas de su tiempo, ideales que lo llevarían a una temprana muerte formando parte de las huestes de una insurrección liderada por Mateo Pumacahua, un cacique cuzqueño. «Llegó entonces como una cita, el año de 1814» escribió el hermano del poeta en una frase feliz que ha sido a menudo repetida para referirse al momento en que el poeta se enroló en las filas patrióticas<sup>20</sup>. Melgar fue fusilado a los 24 años y medio de edad en Umachiri, el 12 de marzo de 1815, a casi cuatro mil metros de altura, en la altiplanicie solitaria, sobria y fría. Dice la leyenda que quien envió el pelotón de fusilamiento fue nada menos que el coronel Amat y León, el hombre que poco tiempo después se casaría con Silvia, la amada musa de Melgar... No extraña que las malas lenguas afirmen que fue ella en realidad quien lo mató por una segunda vez.

**Jesús MARTÍNEZ MOGROVEJO,  
Université Paris Ouest Nanterre-La Défense**

---

<sup>17</sup> Mariátegui, José Carlos, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Amauta, Lima, 1928.

<sup>18</sup> Riva-Agüero y Osma, José de la., *Estudios de literatura peruana: del Inca Garcilaso a Eguren*, PUCP, Lima, 1962.

<sup>19</sup> Cornejo Polar, Antonio, «Inmediatez y perennidad: la doble audiencia de la literatura de la fundación de la república», *Revista de crítica literaria latinoamericana*, Año 10, no. 20, Latinoamericana Ed., Lima, 1984.

<sup>20</sup> Rada y Gamio, Pedro, *Mariano Melgar y apuntes para la historia de Arequipa*, Casa Nacional de la Moneda, Lima, 1950.

# *Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829), entre création littéraire et dissidence politique*

VICTRIX CAUSA DIIS PLASCUIT SED VICTA CATONI.<sup>1</sup>

Vider un principe de son sens, c'est confier la liberté à l'arbitraire.<sup>2</sup>

Si quieres ser hombre, sé un disidente.<sup>3</sup>

Al igual que todos aquellos artistas que en tiempos revueltos han osado lanzarse por los caminos y vericuetos de la política activa, Luis Vargas Tejada ha sido considerado como un infame y también como un redentor.<sup>4</sup>

**L**UIS VARGAS TEJADA est l'un des fondateurs de la littérature colombienne. Son rôle dans la création mentale de la Nation est primordial, mais son activité politique, d'abord dans l'action indépendantiste sous la conduite de Bolívar, puis dans l'opposition armée à celui-ci, vont le rendre sulfureux aux yeux de certains. Luis Vargas Tejada participe donc à la création de la Nation comme l'un des fondateurs de l'imaginaire national, tout en refusant un pan

---

<sup>1</sup> La cause des vainqueurs plut aux Dieux, mais celle des vaincus plut à Caton.

<sup>2</sup> Caton, d'après Plutarque.

<sup>3</sup> Henry D. Thoreau.

<sup>4</sup> Miramón 1970, 5.

de celle-ci. Mais Vargas Tejada est un personnage d'autant plus incommode à récupérer qu'il est avec José María Grueso<sup>5</sup> et Juan García del Río<sup>6</sup> un des pères incontestés des débuts de la littérature nationale colombienne. Il est aussi un dissident qui, après avoir fait siens les idéaux d'indépendance de Bolívar, participe à la conspiration qui tente d'assassiner le Libertador.

Luis Vargas Tejada est un personnage dont aujourd'hui encore il est difficile de se faire une idée précise puisque beaucoup de ses œuvres, même parmi les primordiales, sont encore inédites. Certaines ne sont accessibles qu'à travers les analyses et les citations d'une série d'académiciens et d'historiens de la littérature qui ont eu accès à des manuscrits jalousement conservés. Pourtant, dès 1893, Menéndez Pelayo s'était donné la peine de l'intégrer dans son *Antología de poetas hispanoamericanos*.

De nos jours, nombre de ses œuvres n'ont toujours pas été rééditées<sup>7</sup> depuis leur première publication aux environs de 1851. Vargas Tejada serait donc un personnage oublié, ou, plus exactement, la valorisation de son œuvre a évolué avec le temps et elle a changé en fonction des aléas de l'Histoire. À son époque, il est jugé en fonction de son action politique contre le Dictateur Bolívar, puis à partir de la fin des années 1850, il est vu comme un des pères fondateurs des lettres colombiennes<sup>8</sup>, participant à la création de l'imaginaire

---

5 José María Grueso est célèbre pour avoir fondé la *tertulia* Eutropélica à Santa Fe de Bogotá et pour être, par ses lectures, l'introducteur du Romantisme en Colombie.

6 Juan García del Río (Carthagène 1794-Mexico 1856), écrivain et diplomate, il fut nommé en 1814 secrétaire de José María del Real, représentant de la Colombie à Londres. Lors de la *Reconquista* de Morillo, il passe au Chili où il se met à disposition de la diplomatie chilienne du président O'Higgins. Il est aussi secrétaire des Relations extérieures du général San Martín (qu'il avait connu à Cadix en 1808, quand, au service du roi d'Espagne, ils combattaient les armées napoléoniennes) qui le nomme ministre des Relations extérieures du Pérou où il fonde la Bibliothèque nationale et décrète la liberté de presse. Puis il devient représentant du Pérou en Europe où, fort de l'expérience acquise à Londres au cours des conversations qui conduisirent à la reconnaissance de l'indépendance de la Nouvelle-Grenade par la Grande Bretagne, il négocie celle du Pérou. En 1829, il publie ses *Meditaciones colombianas* où il se déclare favorable à l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, avec Bolívar pour régent. Suite à un changement de régime en Colombie, il devient ministre de l'Économie en Équateur puis en Bolivie, et est finalement intégré dans le gouvernement du général mexicain López de Santana.

7 Tel est le cas (selon Miramón 1970, 26) de sa comédie en vers *El Parnaso transferido* qui daterait de 1825. Il s'agit d'une œuvre en 7 scènes où apparaissent 3 muses, Mars, le dieu de la Guerre, et Apollon, le dieu des Arts. Elle fut publiée pour la première fois dans le supplément de la revue *Sur América* (Bogotá) en 1914.

8 « Es tanto mayor el mérito de nuestro bardo cuanto que le tocó pulsar la lira en una época esencialmente prosaica y ajena al comercio de las musas, tal fue la tercera década del siglo, en que sólo descollaban, por lo general, militares, estadistas, políticos, diplomáticos y hombres de foro y de tribuna: época que, contando desde el año de 10, pudiera llamarse la edad media de nuestra literatura, así como los cantos de Vargas Tejada pudieran decirse con propiedad los albores del Renacimiento »: Caicedo Rojas 1874.

intellectuel national : « ave que cantó primero en la mañana de Colombia la grande, tras la oscura y tempestuosa noche que le precedió »<sup>9</sup> ; de nos jours il est surtout retenu pour être le père du théâtre colombien.

Luis Vargas Tejada concentre donc la capacité à mettre la littérature au service de la politique, tout en fondant une littérature nationale par son emploi du théâtre et de la poésie.

Toute la difficulté à faire revivre Vargas Tejada consiste à évoquer ces deux aspects fondamentaux de sa personnalité. Certes, une historiographie officielle va se charger de construire l'image d'un personnage victime de son amour de la liberté, qui par son activité anti-bolivarienne est aussi constructeur de la nationalité colombienne. Jusque dans les années 1970, son rôle politique, sa dissidence sont rarement évoqués par ses bibliographes institutionnels<sup>10</sup>. Miramón tentera de récupérer les deux en embellissant l'action politique de l'écrivain, « Vargas Tejada, conspirador y poeta de la Libertad », pour ajouter immédiatement après : « Y en su época hay que estudiarlo, porque solamente a través de ella lograremos comprenderle, perdonarle sus errores, disimularle sus extravíos y tal vez amarlo por joven, por grande y por infortunado »<sup>11</sup>. Le contexte historique devient un faire valoir, un alibi d'autant plus convainquant qu'il est éloigné dans le temps.

Tout un travail de réhabilitation et de disculpation historique est alors mis en œuvre. On insiste sur la nécessité de replacer son action criminelle vis-à-vis du Libertador Bolívar dans le contexte des luttes politiques d'une époque particulièrement difficile : « Porque en verdad no es posible hallar concordancia mejor entre el hombre y aquel delicado momento histórico »<sup>12</sup>.

## **Biographie**

*Ce siècle avait deux ans* quand Luis Vargas Tejada naquit à Bogotá le 27 novembre 1802, il mourra vingt-sept ans plus tard dans des conditions mystérieuses qui seront en grande partie à la base de sa légende et parfois de l'intérêt qui lui sera porté dans les siècles suivants. Il est né dans un milieu créole humble qui est fier de ses origines espagnoles au point que ses deux

---

<sup>9</sup> Caicedo Rojas 1874.

<sup>10</sup> Tel est le cas d'Alberto Miramón qui, membre de l'Académie colombienne, dissocie en deux ouvrages aux titres révélateurs la personnalité de Luis Vargas Tejada : *Luis Vargas Tejada, Estampa de un Poeta Conspirador*, Bogotá: Ed. Kelly, 1970, 87 p. et qui l'année suivante se charge du prologue et de la publication de *Luis Vargas Tejada, Las Convulsiones*, Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura, 1971, où il retient avant tout l'aspect littéraire de la personnalité qui nous occupe ici.

<sup>11</sup> Miramón 1970, 7.

<sup>12</sup> Miramón 1970, 5.

parents ont collé une particule « de » à leurs noms : « la partícula *de* en ambos apellidos es un ringorrango ingenuo pero característico de aquel aristocratismo criollo que tres siglos de coloniaje fomentaron con encomiendas, donaciones y reales cédulas »<sup>13</sup>, et dont le très républicain Luis Vargas Tejada se défera rapidement. Son père, occupé aux travaux agricoles, laissera la première éducation de son fils aux soins de son épouse.

La famille fuit rapidement les lieux où la politique puis la guerre vont créer le destin de la Colombie. Cette fuite de ville en ville, de village en village, joue le rôle d'un voyage initiatique pour le jeune Vargas Tejada. Elle lui permet de découvrir les paysages colombiens et de rencontrer des personnalités intellectuelles locales qui assurent au futur auteur l'acquisition d'un bagage intellectuel peu commun dans l'Amérique méridionale de l'époque, plus encore au regard de l'humble situation de sa famille. Les changements de résidence constituent aussi la découverte sans cesse renouvelée de nouvelles bibliothèques<sup>14</sup>. La fuite à travers la Nouvelle-Grenade devient pour le jeune Vargas Tejada un voyage initiatique qui se transformera vite en une exaltation de sa nature et de ses paysages variés<sup>15</sup>.

Le paysage devient une des inspirations les plus importantes de Vargas Tejada. L'enthousiasme face au paysage colombien a été partagé par les trois premiers poètes constructeurs de la nationalité colombienne, comme une façon de s'approprier de la patrie en devenir : « de los tres bardos que en nuestra historia política han sido los bastiones de la nacionalidad. [...] En Vargas Tejada fue la llanura; en Julio Arboleda, la montaña y en Rafael Núñez, el mar »<sup>16</sup>.

Pour Vargas Tejada, Bolívar représente l'autre grande source d'inspiration, mais celle-là beaucoup plus problématique et sujette à un changement radical :

Así como en el comienzo y en el final de su vida se encuentra la extensión ilímite de la llanura, en el principio y en el término de su corta pero intensa carrera hallamos a Bolívar. Ya como una deidad bendita que enciende en su corazón la luz del entusiasmo, ora como un genio del mal que prende en él

---

<sup>13</sup> Miramón 1970, 8.

<sup>14</sup> En plus d'une série de curés de campagne, Miramón note que, à Tunja en 1814, Luis Vargas Tejada est en relation avec l'émigré français Jovilet, assez féru en sciences naturelles, puis avec Diego Fernando Gómez qui lui donne le goût de la Liberté et chez qui il se réfugiera après l'attentat contre Bolívar, Miramón 1970, 11-14.

<sup>15</sup> Notamment dans son poème *Al anochecer*.

<sup>16</sup> Miramón 1970, 15.

*Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829), entre création littéraire et dissidence politique*

las llamas del odio, el nombre del Libertador está ligado a su destino con cadenas irrompibles, sean de amor y de la admiración más profunda o de la malquerencia más reconcentrada e inmortal. *Los primeros sonos del poeta celebraron el triunfo de la Libertad personificada en el general Bolívar; los últimos gemidos en su doloroso retiro execraron a la tiranía que creía encarnada en la persona del dictador, siempre Bolívar! ¡Ídolo o enemigo, libertador o tirano, consuelo o desolación!*<sup>17</sup>

Ayant appris rapidement plusieurs langues, l'anglais, le français, l'italien<sup>18</sup>, ayant même des connaissances non négligeables en allemand, en plus, bien évidemment, du grec et du latin, et même des connaissances en hébreu, il va parfaire rapidement sa culture et accéder à de nombreux textes, tant parmi les italiens que les classiques grecs et latins. Très rapidement, au cours de sa carrière littéraire, il s'essaye à plusieurs styles (poésie, tragédie, comédie, poésie lyrique) et relie littérature et politique, mettant en quelques occasions célèbres l'une au service de l'autre.

Ayant envoyé ses vers aux journaux de Santa Fe, il est rapidement repéré par les cercles littéraires de la capitale. Désormais connu, il se rend à Bogotá en 1823 puisque le vice-président de la Nouvelle-Grenade, le général Francisco Paula de Santander, lui a réservé le poste de secrétaire particulier de la vice-présidence. Il sera aussi secrétaire du Sénat en 1824 et en 1828 membre de la Grande Convention d'Ocaña qui va décider de l'avenir de la Grande Colombie et accélérer son dépeçage.

Parce qu'il est secrétaire du Sénat, la loi du 7 août 1827, qui convoque la Grande Convention pour le 2 mars 1828, porte sa signature. Élu député de cinq provinces, le 28 février, il arrive en compagnie de Santander à Ocaña où la Convention ne peut commencer ses travaux que le 2 avril, quand le quorum des 67 députés est enfin atteint. Vargas Tejada est nommé « secretario de la junta calificadora », acte qui, dans cette convention où ne sont pas représentés de façon équilibrée les différents partis opposés, équivaut à renforcer le groupe dont Santander est le champion. Vargas Tejada est donc chargé de la rédaction des actes de la Grande Convention. C'est dire la position prépondérante qu'occupe alors l'auteur.

---

<sup>17</sup> Cité par Miramón 1970, 16-17.

<sup>18</sup> Luis Vargas Tejada traduit en espagnol une grande partie de l'œuvre de Pietro Métafaste (Metastasio) (Rome 1698-Vienne 1782), poète italien en vogue à la cour de Vienne (1725) qui fut le protégé de Marie-Thérèse et fut célébré par Voltaire pour la nouveauté de son art fait d'un équilibre entre le littéraire et le musical. Beethoven et Schubert s'inspirèrent de son œuvre. Vargas Tejada fut aussi traducteur d'œuvres de Goldoni.

Les divers partis configurant la Convention ne s'accordèrent que sur un point : il convenait de donner une nouvelle Constitution au pays, alors même que celle de 1821 interdisait toute révision dans les dix années à venir. En désaccord sur ce qu'elle devait être, le 7 juin les bolivariens abandonnèrent définitivement la Convention, les santandériens semblaient avoir gagné la partie.

Ce jour-là, Luis Vargas Tejada grava, «en la lengua de todas las rebeliones»<sup>19</sup>, sur son pupitre :

Ci-git la Convention du peuple colombien,  
Qui meurt avec honneur mais sans avoir fait rien.  
Je vis percer son cœur d'un poignard assassin  
Par le même ennemi qu'elle avait dans son sein ;  
Mais elle renaîtra, je ne perds pas l'espérance,  
Plus grande et plus illustre le jour de sa vengeance.

De son côté, Bolívar écrivait :

Yo veía entonces a Colombia navegando en un mar de perdición, la veía pereciendo en la misma nave que debía salvarla, y yo mismo me encontraba desesperado y resuelto a huir antes que presenciar las exequias de la república. La gran convención que debió satisfacer los clamores y las necesidades del pueblo de Colombia, nada hacía por llenar tan sagrado deber: la venganza, el odio y el espíritu de partido se apoderó de los corazones de muchos de sus miembros que, bajo las banderas del general Santander, combatían el bien que querían proporcionarle a la república sus verdaderos amigos: los amantes del orden y de la estabilidad; o más bien diré que abandonaban la patria por herirme a mí. En las sesiones, en sus proyectos y pensamientos no les ocupaba otra idea que la de destruir, anonadar la fuerza del ejecutivo, tan sólo porque yo lo ejercía y al paso que parecían halagar al pueblo con una excesiva libertad, preparaban su ruina, desatendían sus peticiones y lo que era más peligroso, provocaban al ejército. En una palabra, la idea de destruirme les ocupaba del todo. Los amigos del gobierno, los hombres de bien que entraban en aquel círculo, vieron desde muy temprano que nada harían en aquel cuerpo y que en vano lucharían contra el torrente de pasiones que ahogaban sus voces<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> Miramón 1970, 44.

<sup>20</sup> Simón Bolívar, Bogotá, 28 juin 1828, lettre «Al señor José Fernández Madrid», représentant de la Grande Colombie en Grande Bretagne.



Le parti bolivarrien, toujours à la recherche de cette problématique unité grand-colombienne, préfère la méthode douce à celle de la répression. Le 11 septembre 1828, le secrétariat d'État, par la main de Estanislao Vergara, s'adresse au général de division Francisco Paula de Santander pour lui annoncer que le Libertador, en accord avec le Conseil d'État, le nomme représentant de la Colombie aux États-Unis d'Amérique du Nord<sup>21</sup>, poste on ne peut plus prestigieux, au titre d'« envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire » et avec un émolument de 8.000 pesos par an, puisque Washington s'apprête à envoyer son délégué.

### Avec Bolívar

Dès son arrivée à Bogotá en 1823, Vargas Tejada s'était rendu célèbre par la publication, après le poème *Recuerdos de Boyacá*, d'une ode rédigée en quatre langues, consacrée à célébrer les gloires du Libertador Bolívar<sup>22</sup>. En 1825, dans une comédie en vers, sans doute écrite peu après la victoire de Boyacá (7 août 1819), *El Parnaso transferido*, il écrit le panégyrique des exploits du Libertador. « El asunto de la obra, si bien no muy original, es de algún ingenio »<sup>23</sup> : il imagine en effet la fuite des habitants du Parnasse, le Panthéon des Grecs anciens. Les dieux abandonnent la Montagne Sacrée pour s'éloigner de la tyrannie qui dégrade le Vieux Continent et ils émigrent au Nouveau Monde où, sous la protection de la Liberté et de la Paix que Bolívar a installées, ils pourront enfin vivre heureux, se consacrant tout entièrement à célébrer la grandeur épique du Libérateur. Voici un extrait suffisant à donner un aperçu de cet art au service du présent politique :

Apolo :           El genio del tirano  
                          huye despavorido

---

21 Il semble que cela était propre aux moeurs de l'époque ; car la même chose arriva au héros populaire indépendantiste chilien Manuel Rodríguez que le Directeur suprême de la Nation, Bernardo O'Higgins, voulut éloigner en lui offrant une ambassade à Washington... à l'autre bout du continent.

22 Plus tard, Vargas Tejada reviendra sur cet épisode, dans son *Recuerdo Histórico* il écrira « Ser Supremo, Tú eres testigo de la sinceridad con que amábamos a Bolívar, de la tierna y ardiente gratitud con que correspondimos a sus engañosos beneficios, de las resistencias que opusieron nuestros corazones al convencimiento de su traición y perfidia. Su nombre representaba para nosotros la luminosa aurora que nos haría vislumbrar la libertad. ¿Por qué nos la mostró, y con su mirada de fuego nos infundió insaciable amor por ella? ¡Y se nos baldona de ingratos y desleales! » Il convient cependant de remarquer que le champ lexical laisse entrevoir que la personnalité du Libertador est encore conçue comme supérieure, notamment comme celui qui a révélé le chemin de la liberté et a marqué à tout jamais ses partisans.

23 Miramón 1970, 26.

Alvar de La Llosa

al mirar sostenido  
por tan fuerte y sólidas columnas,  
de libertad el solio, donde un día  
sus sangrientos furores ejercía;  
y allá, escondido en la nevada Zembla [24],  
al solo nombre de Bolívar tiembla.

et au *chœur* d'ajouter avec enthousiasme :

de la fama en la procera cumbre,  
de la gloria en el templo eminente,  
sea grabado con rasgo de lumbre  
de Bolívar el nombre inmortal.<sup>25</sup>

Il serait intéressant de savoir ce que Bolívar pensait de telles œuvres...

### **Contre Bolívar**

Après le temps de l'admiration et de l'exaltation, c'est le temps du rejet et de la critique qui débouchera sur le parricide. Bolívar est accusé de personnalisation du pouvoir, on lui prête même l'intention, peu probable, de la dictature à vie, voire même de l'instauration d'une monarchie. Après les écrits favorables à Bolívar, Vargas Tejada rédige plusieurs poésies à charge contre lui, dont la fable *El gato libertador* et la fable *El Buey de Carga* que, de façon apocryphe, il signe « Samaniego ». Il convient aussi de retenir deux monologues patriotiques contre Bolívar : *La madre de Pausianas*<sup>26</sup> et *Catón en Utica*.

*Catón en Utica* est un long monologue composé à l'occasion des fêtes patriotiques de La Mesa en décembre 1826. Célébré en son temps, Marcelino

---

24 Toponyme donné alors aux îles les plus septentrionales de la Russie, bien au-delà du Cercle polaire.

25 Nous nous référons à ce que Miramón 1970, 26 en cite, l'œuvre étant, comme on l'a vu, encore peu accessible.

26 « Está inspirada esa obra, jamás representada, y que se conserva gracias a la diligencia del benemérito coronel Anselmo Pineda, en aquel pasaje de la Historia de Esparta que refieren Dionisio de Halicarnaso y Cornelio Nepote, el cual puede resumirse así: Pausianas arrebatado por una ruin ambición, amenaza arrasar a su ciudad ». La mère de Pausianas considérant que le fruit de ses entrailles est un traître à sa patrie, renverse la statue de son fils et utilise son piédestal telle une barricade pour défendre la ville assiégée. « Vargas Tejada invita allí a Colombia a que tome la Libertad, la Ley y la Justicia, elementos con los cuales, tras tantos dolores y afanes tantos, había transformado Bolívar su pedestal, y haga una muralla a la ambición del caudillo »: Miramón 1970, 54.

Menéndez y Pelayo l'a qualifié avec dédain « de interminables romanzones en endecasílabos »<sup>27</sup>.

L'œuvre fut publiée dans le cinquante-neuvième numéro du journal bogotène *El Conductor* avec cet avertissement de Vicente Azuero : « Nosotros quisiéramos que la juventud toda grabara en su memoria y en su corazón este monólogo, que su representación se repitiese en todas las ciudades y parroquias de Colombia y que no hubiese un colombiano que no se penetrase íntimamente de tan justos y elevados pensamientos »<sup>28</sup>. Preuve du rejet dont est alors victime Bolívar parmi les élites intellectuelles de la Colombie.

Il convient cependant de se souvenir ici exactement de la personnalité historique de Caton d'Utique<sup>29</sup>, ce que la critique moderne oublie de faire, si l'on veut comprendre la portée politique de l'œuvre littéraire de Vargas Tejada. Caton d'Utique (-93 ; -46), l'autre *Caton*, comme on l'a souvent nommé<sup>30</sup>, était l'arrière-petit fils de Caton l'Ancien (-234 ; -149)<sup>31</sup>, défenseur de la République et stoïcien farouche, il s'opposa aux revendications populaires et prit parti pour Cicéron contre Catilina, l'homme de main du parti populaire qui tenta d'assassiner deux consuls, et il se dressa contre les triumvirs, Crassus, César et Pompée. Refusant de survivre à la République vaincue, Caton d'Utique se donna la mort. Rappelons finalement que Caton d'Utique avait pour neveu Junius Brutus, celui-là même qui, fils adoptif de Jules César, l'assassina aux Ides de mars, le 15 mars 44... « *Tu quoque, Brute, fili mi?* » ... [*kai su teknon*]<sup>32</sup>...

---

27 « En Vargas Tejada es más interesante la vida que los escritos. Era un tipo perfecto de conspirador de buena fe, de tiranicida de colegio clásico, admirador de Bruto y de Catón, en cuya boca ponía interminables romanzones endecasílabos contra el dictador y la dictadura »: Menéndez Pelayo, 1928 [1893], 40.

Voir aussi la critique sans pitié de Juan Valera, « Poesía Colombiana »: *Cartas Americanas*, vol. 1, Madrid, 1888.

28 Cité par Miramón 1970, 29.

29 Voir entre autres, Joël Schmidt, *Jules César*, Paris : Gallimard, 2005, 359 p. Le Bohec, Yann, *César*, Paris : Presses universitaires de France, 1994, 127 p. Carcopino, Jérôme, et Grimal, Pierre, *Jules César*, Paris : Presses universitaires de France, 1990, 6<sup>e</sup> éd., 591 p.

30 Marcus Porcius Cato, de son nom latin.

31 Celui qui fut si attaché à lutter contre le luxe et les mœurs hellénistiques qui lui semblaient porter atteinte à la fermeté des vertus traditionnelles romaines qui avaient fait le triomphe et la puissance de Rome.

32 Selon Suétone, dans *De Vita duodecim Caesarum libri (Vie des douze César)*, les derniers mots de Jules César furent prononcés en grec. Quant à Plutarque, il affirme que César ne fit pas référence à Brutus, cf. « César » et « Brutus » dans *Vies parallèles des hommes illustres (Βίοι Παράλληλοι)*.

On voit donc clairement s'établir le parallèle que Luis Vargas Tejada construit, lui, le nouveau Caton d'Utique qui lutte contre Bolívar, le Jules César des temps modernes...<sup>33</sup>

Le monologue catonien tente d'établir un parallèle littéraire entre la situation présente de la Colombie de 1827 et la vertueuse (ou supposée telle) Rome antique en débutant par :

Inútiles han sido mis esfuerzos:  
Al fin triunfar el despotismo logra,  
y delante del César abatida  
yace en el polvo la soberbia Roma

Un hombre, un hombre solo usurpa el fruto  
de tantos sacrificios y victorias,  
y para él los Marcelos y Escipiones  
prodigaron su sangre generosa:  
para él las legiones invencibles  
corrieron al poniente y a la aurora

[...]

¡Ah César impostor! La paz proclamas  
cuando la guerra a tu ambición odiosa  
ya no puede servir

[...]

El nombre de monarca has evitado:  
¡un vano nombre a tu poder qué importa!  
Y al pueblo necio engañas fácilmente  
de libertad dejándolo a la sombra :  
él su padre te llama y en tus brazos  
con indecible ceguera se arroja;  
mas, al fin, de la víbora que abriga  
sentirá la mortífera ponzoña.

---

<sup>33</sup> Après avoir régné en maître sans sortir du cadre républicain, Jules César se fit conférer la Dictature pour 10 ans (-46). Homme des *populares*, à l'ambition insatiable, il bouleversa les institutions traditionnelles romaines, qui ne pouvaient plus assurer la survie politique d'un empire qui s'étendait désormais jusqu'au Proche Orient, et voulut être roi, pour cela, il adopta son neveu Octave, afin de perpétuer la dynastie. Nommé dictateur et censeur à vie, César allait justement recevoir le titre de roi sur les sujets de Rome quand le 15 mars 44, Junius Brutus, autre fils adoptif de César et neveu de Caton d'Utique l'assassina...

*Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829), entre création littéraire et dissidence politique*

Les allusions sont claires, trop claires, la critique extrêmement virulente, l'inspiration n'a d'autre muse que le rejet politique, voire la haine de l'individu mondialement historique si admiré il y a peu encore. Vargas Tejada a scellé son destin, en devenant le porte-parole de la dissidence contre Bolívar.

À travers les âges, on retrouve la même situation : une même élite préoccupée par la présence et l'action d'une populace qui soutient un dictateur, et dans lequel elle veut voir un obstacle à sa liberté, c'est-à-dire en fait au développement de ses intérêts.

### **Le Libertadoricide**

Dans la nuit du 25 septembre 1828, le destin politique de Luis Vargas Tejada va basculer et toucher à sa fin. Cette nuit, plus connue sous le nom de *Conspiración Septembrina*, faillit coûter la vie au Libertador et président de la Grande Colombie. Simón Bolívar ne dut la vie sauve qu'à l'intervention pleine de bon sens de celle qu'il surnomma lui-même la *Libertadora del Libertador*, son amante, Manuela Sáenz.

L'opposition à Bolívar n'avait cessé de croître parmi les libéraux néo-granadins qui voyaient en lui un dictateur à vie dont on présumait, sans doute à tort, de vouloir fonder une lignée de monarques. La situation politique, les dissensions de plus en plus apparentes entre les provinces, les conflits d'intérêts entre les bourgeoisies des provinces, la fatigue causée par dix-huit années de guerres, de massacres et de difficultés ininterrompues, la situation instable dans le Haut-Pérou, les tentatives d'annexion par le Pérou de la province de Guayaquil, diverses rébellions de régiments de l'armée colombienne dépêchés au Pérou et la sédition de la province du Venezuela sous la menée de Páez, avaient conduit Bolívar à reprendre la situation en main, en s'efforçant de toujours laisser la vie sauve aux vaincus et garder la main tendue aux anciens dissidents afin de ne pas envenimer la situation présente et empêcher de porter préjudice à l'avenir et de compromettre le futur du Continent qu'il croyait toujours possible d'unir, une fois les divisions présentes surpassées, par les développements à venir.

Mais les libéraux néo-grenadins ne l'entendaient pas ainsi. De sorte qu'après le 27 août 1828, alors que Bolívar avait déclaré la Dictature afin de sauver le futur de l'unité grand'colombienne, ceux-ci fondèrent une nouvelle société secrète, une parmi tant d'autres, mais qui cette fois faisait directement référence à la Révolution française, qui était pourtant loin d'être un de leurs modèles préférés, la *Sociedad de Salud Pública*. Il existait aussi une *Sociedad Filológica* qui n'avait pas que la littérature pour centre de ses préoccupations... Les affiliés étaient dans leur majorité issus des milieux

estudiantins et intellectuels, en particulier des avocats. Ils se réunissaient pour discuter de l'évolution de la politique et des meilleurs choix pour l'avenir.

Au cours de l'une de ces réunions, Vargas Tejada prononça cette strophe :

Si de Bolívar la letra con que empieza  
Y aquella con la que acaba le quitamos,  
«Oliva» de la paz símbolo, hallamos.  
Esto quiere decir que la cabeza  
Al tirano y los pies cortar debemos  
Si es que una paz durable apetece

Début septembre 1828 surgit, comme dans la plus grande tradition romaine, l'idée d'assassiner Bolívar<sup>34</sup>. Des adeptes de la cause furent trouvés parmi les forces militaires, en général des rancuniers, des sergents frustrés d'ascension et des officiers expulsés des rangs de la milice pour conduite impropre, inconvenante ou désobéissance<sup>35</sup>. Le 25 septembre 1828, vers minuit, après s'être réunis une dernière fois chez Vargas Tejada, douze civils et vingt-cinq soldats aux ordres de Pedro Carujo forcèrent les portes du Palais présidentiel San Carlos, assassinèrent la garde et s'en furent à la recherche des appartements de Bolívar. Manuela Saenz, qui se trouvait cette nuit-là à ses côtés, le réveilla et réussit à convaincre le Libertador, qui debout, s'était déjà emparé de son sabre et d'un pistolet, de fuir plutôt que de tenter une résistance incertaine face à un nombre inconnu d'adversaires. Manuela Sáenz barrant de son corps la porte, le Libertador dut se résoudre à sauter par la fenêtre.

---

34 Comme on l'a vu, l'échec de Ocaña, début mai, qui empêche une plus grande autonomie officielle pour les intérêts colombiens, et l'éloignement de Santander aux États-Unis, annoncé le 11 septembre, c'est-à-dire 14 jours avant la tentative d'assassinat de Bolívar, semblent avoir précipité la décision de passer à l'acte irréversible. Voir aussi la note 36.

35 « Florentino González, de 23 años, abogado, natural de Cincelada (Santander); Luis Vargas Tejada, de 26 años, bogotano, poeta, dramaturgo y polemista; Ezequiel Rojas, de 32 años, abogado, natural de Miraflores (Boyacá); Mariano Ospina Rodríguez, de 23 años, bachiller en jurisprudencia, de Guasca (Cundinamarca); Juan Miguel Acevedo, de 20 años, bogotano, agricultor; Pedro Celestino Azuero, de 21 años, profesor, natural de Palmas (Santander), fusilado; José Félix Merizalde, de 41 años, médico, bogotano; José de Elorga, de 22 años, bogotano, amanuense; Wenceslao Zuláibar, de 24 años, comerciante antioqueño, fusilado; Agustín Horment, de 29 años, francés, comerciante, fusilado; Pedro Carujo, de 26 años, venezolano, militar; y Juan Francisco Arganil, francés, llamado el doctor, de 70 años, con antecedentes en la Revolución Francesa de 1789. Tales fueron los miembros más destacados de la Sociedad Filológica, entidad de fachada que se destacó como protagonista de la tristemente célebre conspiración septembrina » : *El Tiempo* (Bogotá), 23-09-1997.

Parmi les conjurés, il convient aussi de citer : le colonel Ramón N. Guerra, Mariano Escobar et Juan Nepomuceno Vargas.

Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829), entre création littéraire et dissidence politique

Bolívar envoya ses fidèles s'enquérir de la situation réelle dans les casernes de Bogotá et passa l'humide nuit bogotègne sous un pont, tel un simple vagabond, ce qui eut pour effet d'empirer son état tuberculeux qui deux ans plus tard faucherait son existence à San Pedro Alejandrino, dans les environs de Santa Marta, alors même qu'il s'appêtait à abandonner définitivement l'Amérique qu'il avait libérée, et à se rendre, sans doute, en Europe.

Les jours qui suivirent l'attentat du 25 septembre, ce jeudi noir, virent l'arrestation de nombreux officiers accusés de liaison avec les conspirateurs. Santander fut emprisonné<sup>36</sup> et ne dut, sans doute, la vie sauve qu'à la blancheur de sa peau, alors que l'amiral José Prudencio Padilla fut fusillé ; bien que libéré de sa prison par les conspirateurs, il avait refusé de les rejoindre dans leur insurrection<sup>37</sup>.

Luis Vargas Tejada, à l'instar de Florentino González, Vicente Azuero et Pedro Carujo, fut jugé par le conseil des ministres, majoritairement composé de Vénézuéliens, et reconnu coupable mais absous. Santander fut contraint à l'exil. On retrouvait là la même bienveillance dont avait bénéficié, quelques temps auparavant, le séditieux vénézuélien José Antonio Páez<sup>38</sup>, cette même

---

36 La tentation (ou la nécessité) d'éliminer Santander de l'arène politique était antérieure : « Hoy se publica el decreto orgánico y el general Santander quedará suprimido de la vicepresidencia y, por lo mismo, saldrá del país luego que se concluya la causa del general Padilla, si no sale complicado en ella » : Simón Bolívar, adenda du 27 août à la lettre 'Bogotá, 26 août 1828' adressée « A S. E. el general J.-A. Páez ».

37 Il fut réhabilité en novembre 1831 par la Convention colombienne.  
Il faut ici se souvenir, pour bien tout comprendre, du cas tragique du Noir Leonardo Infante dont le prestige de la feuille de service entre 1812 et 1824 fut rarement atteint. Héros à Carabobo, il le fut aussi à la bataille de Las Queseras del Medio où Páez, pour le remercier, lui offrit son cheval et son tromblon, et où Bolívar le nomma Lieutenant Colonel et lui octroya la Croix des Libérateurs du Venezuela. En 1818, à la bataille de Rincón de los Toros, il sauva d'une mort certaine le Libertador face aux Espagnols qui se rapprochaient dangereusement, il donna à Bolívar son cheval pour qu'il s'enfuit, prenant sa place.

Entre 1820 et 1825, il combattit à Pasto et en Équateur. À son retour, il s'installa à Bogotá. Accusé de l'assassinat du lieutenant Francisco Perdomo, il fut jugé par un tribunal présidé par Santander. Par manque de preuve, le procès n'aurait pas même dû s'ouvrir, il fut pourtant jugé et condamné à mort. Le 26 mars 1826, il fut passé par les armes. Apparemment, Santander savait se défaire des meilleurs militaires glorieux très proches de Bolívar, noirs de surcroît...

38 *El Centauro de los Llanos*, José Antonio Páez (1790-1873), considéré comme le prototype du caudillo latino-américain à venir. Soldat dans l'âme, il remporta toutes ses batailles contre les royalistes à la tête de ses *Llaneros* au Venezuela, pendant que Bolívar luttait en Colombie. Après la bataille de Carabobo qui scella le destin de l'armée royaliste, Bolívar le nomma Général en chef de l'Armée républicaine et commandant de ce qui sera le Venezuela. Pendant que Bolívar combattait au Pérou, victime de ce qu'ils considéraient être du mépris de la part des hommes politiques de Bogotá dans lesquels ils ne voyaient qu'un ramassis d'étudiants et de juristes pointilleux, les militaires vénézuéliens se soulevèrent. Le 30 avril 1826, éclate à Valencia la Révolution de los Morrocayos (aussi appelée la *Cosiata*) dans le but de séparer le Venezuela de la Nouvelle-Grenade. Bolívar dut revenir précipitamment du Pérou et il lui fallut toute son

volonté, de la part du Libertador, de maintenir l'unité et la paix, de ne pas compromettre le futur déjà si incertain.

Cette lutte entre la Colombie et le Venezuela est aujourd'hui interprétée comme une lutte entre les jeunes avocats férus de liberté et les militaires enthousiastes de l'ordre ; un antagonisme entre la plume et l'épée. Ces jeunes civils avaient découvert une arme terrible, la presse : « Los periódicos fueron la pesadilla de los viejos soldados, que no se interesaron jamás por los clamores de justicia que muchas veces llenaron sus páginas, en las cuales sólo vieron el brote de la pasión »<sup>39</sup>. Cela conduisit Tomás Cipriano de Mosquera<sup>40</sup> à écrire au Libertador : « los papeles de Bogotá nos han causado días bien pesados, porque dejan traslucir un germen revolucionario terrible », de son côté Páez rappelait à Bolívar : « Querido general, tenemos que confesar que Morillo le dijo a usted una verdad en Santa Ana sobre que le había hecho un favor a la República en matar a los abogados; pero nosotros tenemos que acusarnos de haber dejado imperfecta la obra de Morillo »<sup>41</sup>.

La Conspiration de Septembre prouva l'existence d'autres tensions dans la société. Dès 1826, les discussions entre les traditionalistes et les utilitaristes, censées offrir les fondements de la morale du droit politique qui devaient aider à légitimer le nouvel ordre républicain, portèrent sur les textes universitaires utilisés dans la formation des avocats<sup>42</sup>. Au cours du carême de 1826, par la voix du prêtre Margallo de Bogotá, qui avouait ne pas l'avoir lu, l'Eglise avait disqualifié les textes de Jeremy Bentham... Pourtant, la même année, il fut décidé que les *Principes de législation universelle et de législation civile et pénale* devaient être interprétés à la lumière des préceptes exposés dans l'œuvre de Bentham. Le Droit se fondait donc sur la conciliation entre les droits naturels et une interprétation utilitariste<sup>43</sup>.

Deux ans plus tard, la Conspiration de Septembre révéla la collision latente entre les tenants du respect de la Constitution et des formes

---

habilité au cours de leur entrevue du 1<sup>er</sup> janvier 1827 pour convaincre Páez de conserver l'unité, d'autant qu'il préférerait le conserver dans son camp en vue des préparatifs de l'invasion de Cuba. Aussi le nomme-t-il chef civil et militaire du Venezuela. Cependant, fin 1829, ne reconnaissant plus l'autorité de Bolívar, Páez mit le Libertador devant le fait accompli de la séparation. Il fut président du Venezuela de 1830 à 1835, 1839 à 1843 et de 1861 à 1863.

39 Miramón 1970, 37.

40 Cipriano de Mosquera (1798-1878), en 1814, à l'âge de 16 ans, il s'engagea auprès de Bolívar. Président de la Colombie de 1845 à 1849, de 1861 à 1864 et de 1866 à 1867.

41 Miramón 1970, 37-38.

42 González 2004, 3.

43 *Idem*. Pour sa part, Miramón, 1970, 78, remarque que Vargas Tejada était un fervent admirateur de Bentham.



démocratiques qu'elle proposait, et ceux qui, face à la situation engendrée par 18 années de guerre de libération et la subséquente désorganisation sociale et politique qu'elle avait entraînée, étaient partisans du pouvoir absolu de Bolívar, au moins le temps nécessaire à rétablir la situation. Le régionalisme reprit le dessus et la résurgence des intérêts particuliers s'affirma, aussitôt que disparut le danger de la reconquête espagnole.

Très rapidement, on assiste à un resserrement de l'espace intellectuel par l'action de parties diverses<sup>44</sup>, qui finit par aboutir à l'interdiction des textes qui sont alors considérés comme présentant les « défauts de Bentham ». Les ouvrages du philosophe et juriste anglais sont finalement exclus de la formation juridique. Et ce, alors même qu'était déjà célèbre la relation épistolaire entre Bentham et Bolívar, qui depuis 1810 ne cachait pas son admiration pour le philosophe anglais<sup>45</sup> qui cherchait le moyen d'aboutir au gouvernement idéal capable d'assurer « le plus grand bonheur du plus grand nombre ».

Dans cet état d'esprit, déjà en août 1826, Bolívar affirmait :

Yo creo que el nuevo gobierno que se dé a la república debe estar fundado sobre nuestras costumbres, sobre nuestra religión y sobre nuestras inclinaciones, y últimamente, sobre nuestro origen y sobre nuestra historia. La legislación de Colombia no ha tenido efecto saludable, porque ha consultado libros extranjeros, enteramente ajenos de nuestras cosas y de nuestros hechos. Por lo mismo, pues, el nuevo gobierno futuro no debe ser otro que el que asegure nuestros derechos individuales y la perpetuidad del orden social actual, pues es imposible [...] que nuestra situación se mejore si no le damos al estado un sistema permanente, sobre el cual cuenten los ciudadanos como la base de sus operaciones privadas<sup>46</sup>.

Un mois après la Conspiration de Septembre, le 20 octobre 1828, une circulaire fut distribuée aux gouverneurs. Commentant les événements du 25 septembre, le pouvoir y affirme : « el Libertador Simón Bolívar consideraba que la participación de algunos académicos en la conspiración tenía una estrecha relación con los principios morales que se modelaban a la luz de los principios utilitaristas según Bentham, razón por la que consideraba

---

<sup>44</sup> Pour d'aucuns, cette période correspond à la première étape du traditionalisme en Colombie, même si sa définition *stricto sensu* sera très postérieure, apparaissant seulement dans le courant des années 1870.

<sup>45</sup> Vargas Tejada, aussi, était un admirateur de l'œuvre de Bentham.

<sup>46</sup> Simón Bolívar, Bogotá, 26 août 1828, lettre « A S. E. el general J.-A. Páez ».

necesario introducir serias modificaciones al plan de estudios de la carrera de jurisprudencia »<sup>47</sup>. José Manuel Restrepo, ministre de l'Intérieur, s'exprimait alors de la sorte :

Su Excelencia [Bolívar], meditando filosóficamente el plan de estudios, ha creído hallar el origen del mal en las ciencias políticas que se han enseñado a los estudiantes, al principiar la carrera de facultad mayor, cuando no tienen el juicio bastante para hacer a los principios las modificaciones que exigen las circunstancias peculiares a cada nación. El mal ha crecido también sobremanera por los autores que se escogían para el estudio de los principios de legislación, como Bentham y otros, que, al lado de máximas luminosas, contienen muchas opuestas a la religión, a la moral y a la tranquilidad de los pueblos, de lo que ya hemos recibido primicias dolorosas<sup>48</sup>.

Le latin fut réintroduit dans l'enseignement, afin de faciliter l'accès aux sources de la culture catholique, des auteurs classiques et de l'étude du droit romain. En 1828-1830, Bolívar devint plus conservateur et se montra favorable à un rapprochement avec l'Église, au prix de grandes concessions, alors qu'en 1819, il défendait une instruction publique qui devait concrétiser l'éloignement de l'État et de l'Église. Changement incompréhensible si l'on ne prend pas en compte le besoin que ressent le Libertador à la fin de sa vie de renforcer le pouvoir et l'autorité de l'État, afin d'empêcher à tout prix la fragmentation de l'ex-empire espagnol et d'être socialement débordé par les *pardos*. L'utilitarisme benthamien connaît cependant un retour remarqué en 1832, sous la seconde administration de Santander, quand les principes et la législation de Bentham sont réintroduits dans les études telles que le Décret règlement de 1826 le proposait.

Les débats autour de la conception et de l'enseignement juridique reflètent donc les divers projets de société qui s'affrontent alors au sortir des guerres d'indépendance, et la Conspiration de Septembre agit comme un révélateur de tensions et déclenche les options contraires qui désormais peuvent s'affronter ouvertement dans le débat politique.

---

<sup>47</sup> González 2004, 4.

<sup>48</sup> Restrepo, *Circular del 20 de octubre de 1828, enviada a los gobernadores comentando los escandalosos sucesos ocurridos el 25 de septiembre*, in Marquinez G., *Benthanismo y antibenthanismo en Colombia*, Bogotá: Ed. del Buho, 1983, p. 55-58, cité par Jorge Enrique González, p. 4.

## La fin

Luis Vargas Tejada fut rapidement dépassé par les événements qu'il avait déclenchés. Dès lors il convenait pour lui de se retirer de Bogotá. Le jour même de l'attentat, il fuit la capitale<sup>49</sup>. Après nombre de pérégrinations, il échoue chez le juriste Diego Fernando Gómez qui avait été l'un de ses maîtres intellectuels de sa prime jeunesse.

On assiste alors à une exaltation rarement égalée du *moi* que la solitude, l'absence de la mère chérie et des frères et la grandeur de la Nature ne font qu'augmenter après l'avoir provoquée.

Tel un anachorète, désormais préoccupé par la religion, s'imposant des exercices spirituels et faisant preuve d'une grande dévotion dans la solitude de son désert, Vargas Tejada va passer un an et deux mois<sup>50</sup> dans ce qu'il nommera « la gruta de la resignación », transformé, selon ses propres termes, en « Robinson continental »<sup>51</sup>. Il y écrit une grande partie de son œuvre, notamment son *Recuerdo Histórico* où il livre sa version bilingue de l'attentat contre Bolívar, ouvrage qui attendra 1894 pour être enfin publié, pour la première et la dernière fois<sup>52</sup>.

Projet inconscient ou volonté de créer la Nationalité, une autre facette de ce travail de *construction imaginaire*, de construction intellectuelle de la Nation, de notre *Robinson criollo* consistera en l'exaltation d'un passé indigène aussi inconnu qu'inexistant, aussi mythifié que recréé.

Dès 1826, il avait écrit, en plus de *Sugamuxi*, trois autres œuvres aujourd'hui perdues<sup>53</sup>. *Sugamuxi* a pour scène le temple du Soleil situé à Iraca, « es patética y sonora versificación, como era entonces obligatorio dada la moda retórica que imperaba », une tragédie en cinq actes selon les canons classiques français. L'indigène y est exalté, *héroïcisé*, il concentre par ses vertus ancestrales le caractère national à venir, atavisme de la terre ou

---

49 Il serait arrivé jusqu'à Fusagasugá avec J. M. Acevedo (voir note 35) puis ils se réfugièrent chez Diego Fernando Gómez (voir note 14).

50 Ce que l'on déduit de la lettre de Luis Vargas Tejada à sa mère, « De mi cueva, a 8 de diciembre de 1829 » in Luis Vargas Tejada, *Las Convulsiones*, Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura, 1971, p. 67 à 77.

51 Lettre de Luis Vargas Tejada à sa mère, « De mi cueva, a 8 de diciembre de 1829 » : *Ibidem*, p. 71.

52 Luis Vargas Tejada, *Recuerdo Histórico*, Biblioteca Popular, vol. VI, Bogotá: 1894, prologue de l'édition à la charge de Jorge Roa. La paternité de l'œuvre est mise en doute, mais c'est surtout son contenu qui dérange... La précision des détails et le fait qu'elle ne soit pas signée renforcent la thèse qu'il s'agit bien, en plus du style, de Luis Vargas Tejada.

53 *Vitikingo*, *Aquimín* et *Zaquesazipa*, selon José Joaquín Ortiz, cité par Miramón 1970, 27.

supercherie intellectuelle, il est à la mode. À chacun son Atahualpa, son Lautaro ou son Cuauhtémoc<sup>54</sup>. Mais il y a aussi dans cette écriture à la française une volonté de souligner clairement la rupture avec l'Espagne. Il s'agit de refuser les canons esthétiques jusqu'alors en vigueur.

*La Doraminta*<sup>55</sup>, écrite dans les circonstances tragiques de son exil intérieur, offre l'intérêt d'une courte préface qui éclaire sur l'emploi de cette incertaine topographie indigène :

La existencia del *Parana-Pitinga*, o gran lago *Parima*, en la región oriental de Colombia, es todavía enteramente problemática, como puede verse en las notas de la *Geografía de Acevedo*; y aun este sábio [sic], contentándose con citar opuestas opiniones de otros geógrafos, deja por su parte indecisa la cuestión. Esto prueba la inmensidad del territorio que nos es aún del todo desconocido, y que ocupa la mayor parte del vasto comprendido entre el Mar Caribe, el río Marañón y el Orinoco.

Remarquons ici que l'espace géographique auquel il est fait allusion s'étend du Pérou au Venezuela et ne se concentre pas seulement sur la Colombie, c'est donc l'espace bolivarien par excellence.

En él debe existir sin duda la opulenta nación de los Omeguas, Yaomaguas o Ditguas, [note : « Es probable que estos tres nombres no signifiquen una misma, sino distintas naciones comarcanas »] que en el siglo XVI, fue uno de los principales objetos de la ambición de los conquistadores de América, y que al presente se halla enteramente olvidada.

Varios motivos han inducido al autor de este drama a elegir aquella ignorada nación para el teatro del suceso que lo constituye.<sup>56</sup>

Il s'agit en quelque sorte, curieusement, de rêver de la patrie à venir en la projetant dans un passé mythique, a-historique, donc non conflictuel, contrairement au présent. On retrouve là encore, avec l'exaltation du moi et de la nature sage et parfaite, un ingrédient du romantisme alors triomphant en Europe.

---

<sup>54</sup> Elvira Narvaja de Arnoux, *Los discursos sobre la nación y el lenguaje en la formación del Estado (Chile, 1842-1862)*. Estudio glotopolítico, Buenos Aires: Santiago Arcos editor, 2008, en particulier les pages 64-74.

<sup>55</sup> « *Doraminta*, tragedia por un colombiano proscrito – comenzada el 24 de octubre, y concluida el 7 de noviembre de MDCCCXXIX [1829] – Advertencia preliminar ». *Doraminta* se déroule à l'époque de la Conquête. L'œuvre restera inédite jusqu'en 1928.

<sup>56</sup> *Las Convulsiones y Doraminta*, tercera ed., Bogotá: ed. Minerva, selección Semper Ortega de literatura colombiana – teatro n° 91, (selon l'édition de 1881), 170 p., p. 65 à 68.

C'est à peine si on n'exalte pas une Colombie qui a hébergé un mythique El Dorado...

Dans la première et dernière lettre à sa mère depuis leur séparation, lettre que Menéndez Pelayo considère plus poétique que ses vers<sup>57</sup>, Luis Vargas Tejada prétend, sans doute pour la rassurer, fuir vers un autre pays :

Esta noche, mediante Dios, marcharé hacia las costas de Colombia, donde la Providencia me ha deparado un excelente apoyo, con cuyo auxilio tengo todas las posibles esperanzas de evadirme a un país extranjero. Mi marcha está combinada de tal modo, que a no ser por alguno de aquellos incidentes inevitables que no están al alcance de la previsión humana, llevo una completa seguridad<sup>58</sup>.

C'est donc au cours de ce périple qui doit le conduire de sa grotte à un port d'embarquement<sup>59</sup> que Luis Vargas Tejada périra dans des conditions non élucidées.

Pour certains, telle une nouvelle Ophélie, Vargas Tejada meurt noyé, pour d'autres, il meurt de faim dans sa grotte, pour d'autres encore, il est assassiné – le sort réservé à Bolívar étant en dernier lieu le sien... Finalement, d'aucuns affirment que, telle une estampe de Catherwood, Vargas Tejada succombe aux blessures que lui inflige un félin sauvage. Bref, le destin ultime de Vargas Tejada aurait été, tel un conte d'Horacio Quiroga, une vengeance de son dernier refuge, la Nature qui était censée le cacher et le protéger de ses ennemis.

Ceux qui l'accompagnaient et le protégeaient dans sa fuite, racontèrent plus tard leurs souvenirs des derniers moments du poète et conspirateur. Tentant de rejoindre l'Orénoque pour, de là, passer au Venezuela, Vargas Tejada et ses compagnons durent passer le fleuve Pajarito, « por el paso o vado

---

57 « Tenía el infeliz veintisiete años, había demostrado talento precocísimo componiendo versos, no sólo en castellano, sino en francés, alemán y latín; era, a despecho de su fanatismo político, dulce, afectuoso, sencillo, inclinado a la piedad y devotísimo de su familia, sentimientos que se declaran bien en una carta mucho más poética que sus versos, escrita a su madre desde la cueva en que vivía, el 8 de Diciembre de 1829 [et cité en note :] Véase la excelente *Noticia biográfica de Luis Vargas Tejada*, escrita por D. José Caicedo Rojas en el *Anuario de la Academia Colombiana*, año de 1874 » : Menéndez Pelayo, 1928 [1893], 40.

58 Lettre de Luis Vargas Tejada à sa mère, « De mi cueva, a 8 de diciembre de 1829 » in Luis Vargas Tejada, *Las Convulsiones*, Bogotá : Instituto Colombiano de Cultura, 1971, 85 p., p. 74.

59 « Mi seguridad exige que mude de asilo, y que vaya a buscarlo a un país distante, donde esté enteramente al abrigo de toda persecución. El preparativo para mi marcha me obliga a suspender esta carta, y cuando la continúe ya habré salido para siempre de debajo del techo de mi cueva » : Carta de Luis Vargas Tejada [a su madre]..., p. 74.

de Vijua »<sup>60</sup>. À la mi-décembre les eaux étaient en crue... Vargas Tejada fut emporté par les flots. Au cours des dix-huit mois de son exil intérieur, il avait rédigé, sous le pseudonyme d'Eufilos, quatre tragédies en vers et en cinq actes, *Doraminta*, *Aquimín*, *Zaquesazipa* et *Witikindo* dont la postérité ne nous a légué que la première, les autres étant irrémédiablement perdues dans la noyade de l'auteur.

Les deux tragédies *Sugamuxi* (1826), *Doraminta* (1828) « se resienten de la frialdad académica y pseudoclásica y de una falta total de interés dramático »<sup>61</sup>. Il en va tout autrement pour *Las Convulsiones*.

### **L'immortalité**

Un mois jour pour jour après la dissolution de la Grande Convention de Ocaña qui a vu s'affronter des divergences politiques et régionales suffisamment grandes pour conduire à l'inévitable séparation de la Colombie et du Venezuela, et mettre ainsi fin au rêve d'unité bolivarienne, et cinq ans après son arrivée à Bogotá, le 8 juillet 1828, eut lieu la première représentation de sa pièce la plus populaire qui connaîtra dès lors un succès jamais démenti, et qui en fera, aux yeux des historiens de la littérature colombienne, le père du théâtre colombien<sup>62</sup>.

Témoin de la vie théâtrale intense de la jeune république indépendante, *Las Convulsiones*, comédie en treize tableaux en endécasyllabes, se veut aussi une critique des mœurs de son époque, alors que l'Indépendance n'a, semble-t-il, rien changé au statut des femmes :

Como en la época colonial, su situación siguió siendo secundaria. [...] En general, hasta 1880 la población femenina debía contentarse de la educación primaria y secundaria. [...] la enseñanza era discriminatoria: con el argumento de que la mujer debía ser preparada esencialmente para las tareas consideradas femeninas [...] debían en cambio aprender higiene doméstica y cursos de costura.<sup>63</sup>

---

60 Miramón 1970, 82.

61 Programa de la representación en el teatro Colón de Bogotá por la Escuela Nacional de Arte Dramático « El Nuevo Palomar ».

62 La première édition semble dater de 1828, il fallut attendre 23 ans pour qu'elle soit réimprimée par Morales y García en 1851. En 1857, José Joaquín Ortiz publia un premier volume comprenant la quasi totalité de l'œuvre poétique de Luis Vargas Tejada.

63 José del Pozo, *Historia de América Latina y del Caribe. [...]*, Santiago de Chile : LOM, 2009, p. 60.

Si la modernité ne retiendra de Vargas Tejada que sa comédie *Las Convulsiones* c'est que l'œuvre présente en effet une qualité rare, « la dinámica de su acción »<sup>64</sup>, introuvable dans le théâtre colombien de l'époque qui reste marqué par les formes rhétoriques en vogue sous la Colonie. Dans cette œuvre satirique, ce marivaudage créole dont le thème aurait été inspiré par une œuvre du dramaturge italien Francesco Albergati Capacelli (Bologne 1728-1804), lui-même inspiré par Lope de Vega, Vargas Tejada s'attaque à deux thèmes favoris de son époque. D'une part, sujet classique de la Comédie, il se moque de la coutume qu'adoptent les jeunes filles amoureuses, pour échapper à la fois à la domination paternelle, au mariage arrangé qui contrarie le penchant amoureux naturel et à l'enfermement domestique, de feindre des convulsions nerveuses inexplicables, chaque fois qu'une contrariété se présente. Dans la pièce, ce mal permet évidemment l'introduction d'un autre stéréotype, la critique de l'art médical dont les remèdes sont inopérants face au mal d'amour ; alors qu'au contraire la vie normale et l'amour librement choisi provoquent la disparition immédiate de ces convulsions. Et, dans ce chapitre de l'observation des mœurs féminines, à travers le personnage de la vieille servante, l'auteur se moque aussi des croyances religieuses imprégnées de superstition populaire qui dominent le petit peuple et qui, sans doute, dans l'esprit de Vargas Tejada, l'éloignent d'une saine et vraie religion.

L'autre intérêt, et non des moindres, de la pièce, c'est qu'elle renseigne sur les influences culturelles européennes qui dominent alors, ce qui circule et ce que l'on apprécie. D'autre part, et là réside la nouveauté, et c'est ce que l'on retiendra de cette pièce, Luis Vargas Tejada montre que, malgré l'Indépendance, les mœurs restent imprégnées des canons de l'Ancien régime et du mode de vie propre aux élites espagnoles que les nouvelles élites créoles triomphantes se contentent de récupérer et de faire leurs, comme pour mieux se convaincre de leur ascension, de leur triomphe et de la place dominante qu'elles occupent désormais. *La révolution culturelle* n'a toujours pas eu lieu. Il est évident que si la pièce a survécu jusqu'à nos jours, c'est qu'elle se prête aux rebondissements de l'action et au jeu contrasté des acteurs qui, dans un jeu effréné, maintiennent en alerte l'attention du spectateur.

---

On comparera avec ce que Tocqueville disait au sujet de l'éducation des femmes aux États-Unis dans *De la démocratie en Amérique*, notamment dans la Troisième partie du Deuxième livre (1840) : « Démocratie et société », chap. IX « Condition de la femme » et XII « Comment les Américains comprennent l'égalité de l'homme et de la femme ».

<sup>64</sup> Programa de la representación en el teatro Colón de Bogotá por la Escuela Nacional de Arte Dramático « El Nuevo Palomar ».

### Peut-on conclure ?

L'historiographie moderne se chargea donc de disculper son héros. Et en se référant aux mémoires de Florentino González, l'un des insurgés conspirateurs de la nuit du 25 septembre 1825, elle tenta de prouver « que en un principio los conspiradores no tenían idea homicida »<sup>65</sup>. On s'évertua aussi à montrer que la participation de Luis Vargas Tejada au *Libertadoricide* n'était que ponctuelle, pour tout dire, intellectuelle, en aucune façon armée, et qu'elle ne fut en rien décisive, ni ne pouvait déboucher sur le meurtre.

À travers une série d'échafaudages intellectuels, faisant porter la faute tantôt sur les étrangers, tantôt sur l'esprit juvénile exalté parce qu'immature<sup>66</sup>, oubliant la réalité déterminante d'un contexte historique où la paix, plus que l'indépendance, ouvrait la voie à l'instinct de domination et d'élargissement du contrôle politique et économique, on tenta de disculper Vargas Tejada de son rôle dans la tentative d'assassinat du *Libertador* pour pouvoir récupérer sa personnalité littéraire<sup>67</sup>.

*Las Convulsiones*, qui dénoncent les vices sociaux de la société *bogotègne*, deviendra, plus par sa construction que par son thème, l'œuvre qui le conduira à la postérité. À moins que ce ne soit parce que la nouvelle classe dominante y trouva simplement une œuvre réconfortant son épistémé puisqu'elle offrait tous les signes d'une œuvre européenne à la Marivaux ou à la Goldoni.

Sans doute ce double statut *d'infâme* et de *rédempteur*, de créateur et de dissident, d'écrivain et d'homme politique – qu'il n'assuma pas lui-même de son vivant – a-t-il rendu difficile son intégration dans cet imaginaire national colombien qui ne s'est réellement construit que plusieurs décennies après son décès tragique. Vargas Tejada est cependant intéressant à plus d'un égard. Acteur, il est aussi un représentant et un produit de son époque. Il représente

---

65 Miramón 1970, 57.

66 « Hubo en ellos [los conspiradores] ciertamente error, extravió y hasta torpeza, pero no ruindad. Lo que de tétrico y sombrío tiene el complot septembrino se lo dio esencialmente lo misterioso y siniestro que había en el alma o en los antecedentes de los extranjeros que se unieron al grupo de jóvenes exaltados, convirtiéndolos en instrumentos de sus odios y bajos apetitos : porque si bien es cierto que con Arganil, Carujo y Horment entró al movimiento libertario la malquerencia, la ambición oscura o la sed de lucro, con Azuero, Florentino González y Ospina, no penetraron a la morada del Padre de la Patria ni la ingratitud, ni el maquiavelismo, sino el equivocado amor a la más elevada forma de gobierno; eran los engaños de un ideal, o como alguien dijo, los enceguedidos por girondino miraje » : Miramón 1970, 65-66.

67 « y si bien es cierto que a Simón Bolívar no se le puede calificar de autócrata, y menos aún de tirano, toda esa gente, intelectuales alucinados por el deseo de una más elevada forma de gobierno, comenzaba a serle adversa » : Miramón 1970, 25.



*Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829), entre création littéraire et dissidence politique*

tout d'abord la difficulté que ressent une partie des élites face au nouveau monde qui se met en place suite aux guerres d'indépendance. Il est aussi représentatif de la lutte qui oppose les nouvelles élites aux constructeurs d'une nation dont le projet politique n'est ni évident aux yeux de ceux qui ont lutté, ni intrinsèquement contenu dans leur lutte.

Produit de son époque, il l'illustre aussi ; notamment la confrontation qui oppose les juristes libéraux et les militaires patriotes. Mais, au-delà de l'antagonisme entre la plume et l'épée, existait un véritable conflit où s'affrontaient ceux dont les attentes concernant le projet sociétal à venir les opposaient irrémédiablement. Un combat entre ceux qui prétendaient voir clairement ce que l'avenir devait être, et ceux qui doutaient ou redoutaient un avenir trop inconnu. Sans doute, il existait là aussi l'éternel conflit entre une jeunesse dont l'impétuosité conduisait à préférer le repli et l'organisation immédiate, et ceux qui avaient lutté les armes à la main pour un autre monde, et dont l'héroïsme et l'absence de formation les empêchaient de concevoir clairement et, plus encore, d'exprimer et de mettre en place le futur.

Quoiqu'il en soit, Luis Vargas Tejada, héros inattendu et sans doute malgré lui, d'un acte peu reluisant et annonciateur de catastrophes à venir, fait partie de cette jeune génération que tout bouleversement social et politique profond sacrifie inévitablement pour construire un autre temps politique et un autre ordre social.

**Alvar de LA LLOSA,  
Université Paris Ouest Nanterre-La Défense**

## Bibliographie

### Luis Vargas Tejada :

- VARGAS TEJADA, Luis, *Las Convulsiones*, Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura, 1971, 85 p., prólogo de Alberto Miramón.  
L'œuvre littéraire de Luis Vargas Tejada apparaît aussi à  
<http://www.lablaa.org/blaavirtual/literatura/convuls/indiceconvuls.htm>
- Las Convulsiones y Doraminta*, Bogotá: ed. Minerva, selección Semper Ortega de literatura colombiana – teatro n° 91, (selon l'édition de 1881), tercera ed., 170 p.
- VARGAS TEJADA, Luis, *Las convulsiones y Doraminta*, Bogotá: Editorial Minerva, 1936, 167 p.
- VARGAS TEJADA, Luis, *La madre de Pausanias; Doraminta*, Bogotá: Arango, 1989, 111 p.
- VARGAS TEJADA, Luis, *Poesía selecta*, (edición, introducción y notas de Hector H. Orjuela), Bogotá: Editora Guadalupe, 2001, 115 p.
- Programa de la representación en el teatro Colón de Bogotá por la Escuela Nacional de Arte Dramático « El Nuevo Palomar » de *Las Convulsiones* de Luis Vargas Tejada y escenas de *Hogar dulce hogar* de V. Mallarino los 11, 12, 13 de abril [año ?], s. p.

### Généralités :

- BOLÍVAR, Simón, *Discursos, proclamas y epistolario*, edición preparada por M. Hernández Sánchez-Barba, Madrid: Editora Nacional, 1975.
- CAICEDO ROJAS, José, « Noticias biográficas sobre Luis Vargas Tejada »: *Anuario de la Academia Colombiana*, tomo I, Bogotá, 1874, p. 140-181.
- CAPARROSO, Carlos Arturo, *Dos ciclos de lirismo colombiano*, Bogotá: s. e., 1961, 213 p.
- CARILLA, Emilio, *Poesía de la independencia*, Caracas: Biblioteca Ayacucho (59), 1984, 401 p.
- ECHAVARRÍA, Rogelio (prólogo, selección y notas de), *Poesía irreverente y burlesca*, Bogotá: Planeta, 1999, 241 p.
- GÓMEZ LATORRE, Armando, « Editorial Opinión »: *El Tiempo* (Bogotá), 23 septiembre 1997.
- GÓMEZ RESTREPO, Antonio, *Historia de la literatura colombiana*, tomo III, Bogotá, 1957, p. 334-347.
- GONZÁLEZ, Jorge Enrique, « Tradición y modernidad en la construcción de la nación colombiana »: *Creer y poder hoy*, TEJEIRO, C. et al. (eds.), Bogotá: Universidad Nacional de Colombia. Facultad de Ciencias Humanas. L'article est consultable (Universidad Nacional de Colombia, août 2004) à:  
<http://www.digital.unal.edu.co/dspace/bitstream/10245/992/8/07/CAPI06.pdf> [avril 2010]

*Luis Vargas Tejada (Colombie, 1802-1829), entre création littéraire et dissidence politique*

- HERNÁNDEZ, Carlos Nicolás (selección y notas de), *Teatro colombiano, siglo XIX : de costumbres y comedias*, Bogotá: Tres Culturas Editores, 1989, 463 p.
- MAYA, Rafael, *Estampas de ayer y retratos de hoy*, Bogotá, 1954, p. 135-147.
- MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, « Luis Vargas Tejada »: *Suramérica* (379), Bogotá, 1912.
- MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino, *Antología de poetas hispanoamericanos*, tomo III: Colombia, Ecuador, Perú, Bolivia, Madrid: Real Academia Española, 1893. (Luis Vargas Tejada: p. 39-41.)
- MIRAMÓN, Alberto, *Luis Vargas Tejada, Estampa de un Poeta Conspirador*, Bogotá: Academia de Historia de Colombia - Ed. Kelly, 1970, 87 p.
- MIRAMÓN, Alberto (prólogo), *Luis Vargas Tejada, Las Convulsiones*, Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura, 1971, 85 p.
- NARVAJA de ARNOUX, Elvira, *Los discursos sobre la nación y el lenguaje en la formación del Estado (Chile, 1842-1862). Estudio glotopolítico*, Buenos Aires: Santiago Arcos editor, 2008, 462 p.
- PACHECO QUINTERO, Jorge, *Antología de la poesía en Colombia*, tomo II, Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 1970-1973, 500 p.
- POZO, José del, *Historia de América Latina y del Caribe. Desde la Independencia hasta hoy*, Santiago de Chile: Ed. LOM, segunda edición – corregida y aumentada, 2009 (2002), 230 p.
- RESTREPO, P. Felix, *Astro y rumbos*, Bogotá, 1957.
- REYES POSADA, Carlos José, (prólogo, compilación y notas de), *Teatro colombiano del siglo XIX*, Bogotá: Biblioteca Nacional de Colombia, 1991, 639 p.
- VERGARA y VERGARA, con notas de Antonio Gómez Restrepo y Gustavo Otero Muñoz, Antonio, *Historia de la literatura en Nueva Granada*, Bogotá: Banco Popular, 1974, tomo 2.



## *2 – Écrire l'Indépendance*



## *Présentation de Françoise Aubès. D'histoires en Histoire*

« **L'**HISTOIRE EST FILLE DE MÉMOIRE »<sup>1</sup> ; la mémoire se constitue à partir de traces, de documents, d'écrits de tout type, comme la littérature qui contribue à inventer un imaginaire collectif.

Quel est le rôle de la littérature coloniale ? Est-elle le lieu où s'élabore déjà un patrimoine de mémoire ? Il faut rappeler que la littérature coloniale est une littérature ancillaire prise dans la rhétorique du rapport administratif, des textes juridiques, des actes de procès de l'Inquisition, du livre de comptes ; peu de place est faite à l'imaginaire, Index oblige ; la littérature est donc conventuelle, religieuse, empesée, baroque, dans l'imitation, comme un greffon de l'Espagne, dont le seul espace de liberté sera la satire; littérature dont le théoricien de l'indigénisme José Carlos Mariátegui à propos du Pérou dira un siècle après l'indépendance : « la literatura peruana es una pesada e indigesta rapsodia de la literatura española, en todas las obras en que ignora al Perú viviente y verdadero (...) »<sup>2</sup> .

Mais à l'aube de l'Indépendance, fleurissent les discours, les odes, les hymnes, les *coplas*, les pamphlets contre le vice-roi, les poésies, les satires savantes ou populaires, qui circulent de bouche à oreille dans le *mentidero* des rues des villes coloniales comme Lima ; ce sera une des principales sources d'inspiration de Ricardo Palma, le créateur de la *tradición* (1872-1909), un genre qui combine l'histoire et la fiction. Les grands acteurs et théoriciens de l'Indépendance s'expriment à travers les lettres, les manifestes, les discours qui sont autant de traces écrites, de témoignages-*cartas* de

---

<sup>1</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 16.

<sup>2</sup> José Carlos Mariátegui, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, (1928) México, Ediciones Era, 1979, p.218.

Bolívar ou de Juan Pablo de Vizcardo y Guzmán (1748-1798), Péruvien visionnaire qui prône l'unité continentale. Il faut aussi prendre en compte les récits des voyageurs, français, anglais, mus par l'intérêt économique qui découvrent les jeunes nations ; leur regard est souvent très critique. Flora Tristan dans son autobiographie, récit apologétique, *Pérégrinations d'une paria*<sup>3</sup> vient au Pérou en 1833 réclamer la part qui lui revient de l'héritage de son père (1803-1844) ; celle qui sera l'auteur de *l'Union ouvrière* (1843), ne voit qu'une société empêtrée dans les préjugés, toujours sous la coupe de l'église et où « Le vrai patriotisme, le dévouement n'existent nulle part »<sup>4</sup>. Quant au Congrès, ce n'est qu'un ensemble de beaux parleurs : « la vertu colore les discours mais l'égoïsme le plus vil se montre dans les actes »<sup>5</sup>. Certes le cas du Pérou est un peu particulier. Les voyageurs découvrent un Pérou peu enclin à être indépendant ; force est de constater le peu d'adhésion que manifestent les autochtones, les « Américains espagnols » ; cette constatation recoupe d'une certaine façon l'idéologie sous-jacente de ce que l'on estime être le premier roman espagnol sur l'Indépendance, *Adela y Matilde o los cinco últimos años de la dominación española en el Perú* (1843). Le narrateur plaide pour que les Américains espagnols restent unis, prônant la tolérance à l'image de l'auteur, un prétendu militaire espagnol libéral, le colonel Ramón Soler.

Mais dans d'autres pays d'Amérique latine, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, on publie des romans qui font revivre l'époque de la Colonie ou l'histoire plus récente comme pour justifier l'indépendance ; ainsi au Mexique, renouvelant le genre picaresque, paraît en 1816 *El periquillo sarniento* de José Fernández de Lizardi considéré comme la première prise de conscience des injustices de la société coloniale, le premier roman américain où s'affirme l'identité mexicaine.

Passé immédiat et passé lointain vont inspirer le roman historique romantique dont le modèle reste celui de Walter Scott car il correspondra aux aspirations de ces sociétés en mal d'identité, désireuses de développer un sentiment national, de créer un imaginaire commun, de se trouver des ancêtres présentables qui ne soient pas l'Espagnol : Indiens certes mais nobles aztèques, fiers guerriers comme dans *Guatimozin* (1846) de la cubaine Gertrudis Gómez de Avellaneda (1846) ou plus tard dans *Enriquillo* (1878) du dominicain Manuel de Jesús Galván. Sous-titré « leyenda histórica

---

3 Flora Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, Paris. Éditions, Indigo & Côté-femmes, 1999, T1.T2.

4 *Ibid.*, Tome 1, p. 175.

5 *Ibid.*, Tome 2, p. 147.



dominicana », le roman est salué par José Martí comme « la novísima y encantadora manera de escribir nuestra historia americana »<sup>6</sup>. La question de l'Indien ou de l'esclavage dans l'île de Cuba encore espagnole, agite bien des consciences dans les romans, mais les dénouements quelque peu extravagants, conformes au genre de l'époque (romantisme, feuilleton), montrent aussi que l'on est encore loin de la reconnaissance du métissage ; les romanciers, malgré leurs bonnes intentions, n'osent pas envisager un *happy end* multiracial : les alliances mixtes restent tabou. Car malgré des constitutions très progressistes, ces jeunes nations se relèvent à peine d'un régime de caste et restent travaillées par des préjugés racistes, ce que réfractent bien ces romans historiques ; à preuve les romans cubains sur l'esclavage comme *Sab* (1841) de Gertrudis Gómez de Avellaneda ou *Cecilia Valdés* (1892) de Cirilo Villaverde ; même chose dans le monde indien, avec *Cumandá* (1879) de l'Équatorien Juan León Mera.

Mais un des mérites de ces romans est de traiter l'Histoire souvent à chaud comme *Caramurú* de l'Uruguayen Alejandro Margariños Cervantes (1848), sous-titré « La vida por un capricho. Episodio de la conquista del Río de la Plata. Novela histórica », ou les romans argentins sur la dictature de Rosas comme celui d'Esteban Echeverría, *El matadero* (1850) ou *Amalia*, de José Mármol (1851).

Au XX<sup>e</sup> siècle le roman historique continuera de se développer ; il y a un vaste travail de recherche à faire sur les romans publiés lors de la commémoration du premier centenaire de l'indépendance dans chacun des pays d'Amérique latine. Le genre historique va acquérir une véritable dimension esthétique dans les années du *boom* ; pensons aux très érudits romans du Cubain Alejo Carpentier sur l'histoire de la Caraïbe ; mais le renouveau du genre aura lieu dans les années quatre-vingt. En écrivant sur le passé, les romanciers réinterprètent le présent d'une Amérique latine en pleine crise économique et politique (c'est la *década perdida*) ; ils remettent en question la légitimité de l'historiographie officielle ; ils osent régler leurs comptes aux pères de la nation, icônes jusque-là intouchables comme le curé Hidalgo dans *Los pasos de López* (1982) de Jorge Ibarguengoitia ou Bolívar dans *El general en su laberinto* (1989) de Gabriel García Márquez dans une écriture parodique, irrespectueuse, démystifiant les grands héros soudain ramenés à la condition d'êtres humains avec leurs faiblesses en tous genres. Souvent ces romans historiques sont très ambitieux et le romancier fait concurrence à l'historien tant la documentation et le travail sur les archives

---

<sup>6</sup> José Martí, Nueva York, setiembre 19-84, in Manuel de Jesús Galván, *Enriquillo leyenda histórica dominicana*, (1878), New York, Las Américas publishing Co, 1964, p. 9-10.

sont un préalable nécessaire, comme pour le roman de Fernando del Paso *Noticias del imperio* (1986) sur l'aventure mexicaine de Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique de 1862 à 1867 ou encore pour le roman du Péruvien Mario Vargas Llosa *La guerra del fin del mundo* (1981) sur la révolte de Canudos à un moment de l'histoire brésilienne qui pourrait être considérée comme une deuxième Indépendance quand le Brésil, indépendant depuis 1822, devient une république en 1889.

Si l'historien réinvente lui aussi le passé à sa manière en « imaginant » quand les documents manquent, grâce au procédé de la rétrodiction<sup>7</sup>, l'écrivain, lui, jouit d'une totale liberté pour combler les lacunes de l'histoire. Mais des concepts comme la longue durée ainsi que la nouvelle histoire, celle des mentalités, font que l'histoire en est venue à cannibaliser tous les genres. L'histoire et les histoires se rencontrent ; « le problème n'est donc pas de savoir si l'historien doit ou non faire de la littérature mais laquelle il fait »<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Cf. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, chapitre VIII « Causalité et rétrodiction » ; faute de documents l'historien fait des hypothèses, prévoit le passé.

<sup>8</sup> Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 203.

## *Ideólogos de la independencia del Perú*

*A mi Maestro, Augusto Tamayo Vargas,  
para quien y por quien desarrollé estas ideas*

**P**ERMÍTANME COMENZAR con un par de alcances previos. Estas palabras mías, siendo una reflexión apenas introductoria sobre el papel que le cupo a los pensadores en el proceso independentista del Virreinato del Perú, creo que podrían extenderse, cambiando protagonistas, hechos y fechas, para reflejar lo que sucedía en otras latitudes de las colonias españolas en cuanto, al fin y al cabo, la independencia del Perú fue el remate de la independencia de todas las Américas por ser el último bastión importante del poderío español en el hemisferio. En segundo lugar, hay que tener siempre presente que la literatura subversiva, en el Perú como en el resto de la América hispana, encontró su florecimiento en un periodo de características inversas a las de la sociedad en que floreció. Porque, a diferencia de lo que se entiende por florecimiento como sinónimo de prosperidad, el florecimiento literario en aquellos tiempos refleja justamente la convulsión social que se vislumbra. Y esto es, precisamente, lo que acontece en el Perú pre-independiente: los cincuenta últimos años de vida colonial, que son un período de descomposición paulatina de la sociedad que rige los destinos de ese virreinato que Menéndez y Pelayo llamó «la hija primogénita mimada de España», abrigan en contrapartida un momento refulgente de la literatura.

Se observa que, a lo largo de todo el siglo XVIII, se fue suscitando en el Perú una serie de problemas de orden económico, político y social que trajo un conjunto de manifestaciones literarias muy particulares. Hay una crisis de la sociedad colonial en todos los países hispanoamericanos y esta crisis corresponde a la mayor o menor importancia de esa sociedad colonial por lo que, en el caso del Perú, la crisis era aún más evidente y dramática.

Ya en la primera mitad del siglo XVIII, Jorge Juan y Antonio Ulloa escriben *Las noticias secretas* que hablan de una sociedad en estado de corrupción, obra de aquellos «liberales más o menos consecuentes con su filibusterismo literario», como llamó el mismo Menéndez y Pelayo a los peninsulares que osaban denunciar los defectos de la administración colonial. Surge entonces algo así como una literatura crítica (que hoy podríamos denominar ensayo), que lleva a plantear los problemas que el Virreinato del Perú afrontaba en ese siglo.

Hay momentos resaltantes donde apreciar el estado de la literatura como modo de interpretar un estado de descomposición social. Esta es la época del Marqués de Castelfuerte, cuando el problema de la rebelión de Antequera crea una situación difícil en el Virreinato del Perú y fomenta una literatura en torno a este personaje. Don José de Antequera fue el fiscal que la Audiencia de Charcas envió para dictaminar sobre los sucesos acaecidos en el Paraguay, cuando los comuneros se levantaron contra el gobernador de la zona. Antequera, para inmensa sorpresa de los españoles, decidió destituir al gobernador de la Corona dando la razón a los insurgentes. El Virrey Morcillo no aceptó las resoluciones de Antequera y vino entonces la sublevación; ésta fue en resumen la situación. Entonces, por estas razones, se elogia literariamente a Antequera, refiriéndose con entusiasmo a su rebelión. En Lima, a donde naturalmente se le lleva para ser procesado, el pueblo lo apoya, y hay conatos de revuelta cuando se ordena su ejecución. Crece cierta hostilidad en la población de Lima contra el Marqués de Castelfuerte, y en diversas coplas y particularmente en «El sueño» se habla del virrey como borracho y hombre bruto. Todo ello nos muestra una situación turbulenta aunque no tenga nada que ver aún con ideas de libertad o independencia. Este mismo espíritu levantisco tiene manifestaciones en coplas contra la nobleza, contra gobernantes y funcionarios, llegándose incluso a insolentes atrevimientos como estas décimas tituladas: «Eloxios al Sr. Marqués de Castelfuerte»:

Dicen que siendo soldado  
una bala le passó  
que entre piernas azó  
todo el repuesto colgado.  
Un solo capón assado  
quedó lleno de pimienta,  
por eso sin duda ostenta  
virtudes que careciera

si en la bragueta tuviera  
justa toda la herramienta.

Otro momento se patentiza con una literatura de crítica en la época del Virrey Amat. Este virrey – reconstructor de la ciudad de Lima, creador de obras de ornato público con las que, al decir popular, se enriquecería la capital pero también el propio virrey y sus allegados – es al que se acusa también de muchos devaneos amorosos, el más conocido de los cuales es su relación con Micaela Villegas, la afamada «Perricholi» inmortalizada por Offenbach.

El gobierno del Virrey Amat serviría sin embargo de símbolo y síntesis del siglo XVIII en el Perú. En él se recompone la ciudad de Lima dentro de las líneas del rococó francés. Mientras que el «despotismo ilustrado» de Carlos III favorece la difusión de las obras del enciclopedismo y se produce la expulsión de los jesuitas, el libelo y la copla se enderezan contra el virrey por su política económica pero también por el escándalo social de La Perricholi. El teatro adquiere asimismo nuevas características. El café se convierte en institución social. Los criollos y mestizos tienen una elocuente expresión en la importancia virreinal que adquiere Micaela Villegas. Contra ella, pero particularmente contra el Virrey Amat, se escribe *El drama de las Palanganas*, fingido diálogo entre el Veterano y el Bisoño en las gradas de la catedral. El panfleto, producto del grupo de los «tradicionales» en la literatura y en el arte y de cuyas filas vendrán más tarde, paradójicamente, los liberales de la época, se convierte en instrumento favorito de la literatura para expresar las críticas al gobierno.

Ahora bien; si es cierto que en esta atmósfera cultural en el Virreinato del Perú del siglo XVIII hay muestras de un espíritu de cambio, también es cierto que aún no se encuentran las ideas centrales de independencia. ¿Cuándo entonces sucede esto? El momento justo varía según la apreciación de los estudiosos de esa época. Pero hay más o menos consenso en que el proceso de la emancipación – en el plano ideológico y literario al menos – se inicia formalmente cuando el Virrey Guirior despacha al Virrey Amat a bordo de la nave «El Peruano» a fines de 1776.

Es indudable que esa fecha tiene connotaciones especiales, porque coincide con el crecimiento y consolidación de ideas en torno al pensamiento liberal; baste recordar que en ese mismo año las colonias británicas del norte de América se independizan. Y en el resto de las Américas, los enciclopedistas son leídos asiduamente.

Surgirá así, lentamente, una literatura encauzada hacia el pensamiento liberal con afirmaciones generales del derecho natural, que va a culminar en

ideales de libertad y de emancipación de España. En el Perú, la primera manifestación de esa corriente que podemos llamar erudita o culta, es el «Elogio» de José Baquijano y Carrillo, un discurso que pronuncia este pensador peruano en la recepción al Virrey Jáuregui en la Universidad Nacional Mayor de San Marcos.

José Baquijano y Carrillo nació en Lima en 1751. Realizó sus estudios en el Real Colegio de San Martín y en el Seminario de Santo Toribio, que era foco de la ilustración incluso antes del propio Colegio de San Carlos que luego se convertiría en la Universidad Mayor de San Marcos. Previo a su muerte en Sevilla en 1818, sin ver la independencia de su tierra natal, la vida de Baquijano y Carrillo es un arco ideológico que va del liberalismo ilustrado de sus primeros años a un conservadurismo al final de su vida que le hace pensar, incluso, en una fidelidad a España dentro de un gobierno constitucional.

El «Elogio» pertenece, no obstante, a aquella etapa en que este pensador se vuelca totalmente hacia la causa de lo que considera *su* pueblo, *su* patria. Es una pieza literaria importantísima en la que Baquijano va a emplear una vieja fórmula de oratoria para sostener sus ideas y para puntualizar un pensamiento liberal que marca época. No es otro que aquel artificio retórico que Shakespeare recogió en *Julio César*. En el «Elogio», Baquijano le dice al Virrey Jáuregui que él no va a ser como los otros virreyes que han hecho correr sangre de los indios, y que tampoco los reyes ni las cortes españolas son culpables de esa represión. Pero que ya se ha derramado sangre indígena por estas tierras, ¡qué duda cabe! En este juego de oratoria está presente la preparación clásica de Baquijano y Carrillo, fiel exponente de una literatura erudita. Al condenar en forma parca y severa el extremo castigo impuesto a los indios sublevados, Baquijano los denomina «ciudadanos» – o sea, individuos jurídicamente de pleno derecho –, destacando que la vida de cada ciudadano «es preciosa y respetable». Y al execrar una política de represión sangrienta, añade: «Los monstruos nacen en todos los países». Puede decirse que el tono general del «Elogio» pertenece a la Enciclopedia. Y aunque atempera el léxico, pone ya en la picota a la misma institución virreinal.

Hay otra pieza fundamental de aquellos años que también corresponde a una crítica de la realidad y plantea mucho más claramente la idea de una emancipación a través de la rebelión, o sea independencia por acción propia. Se trata de la *Carta a los Españoles Americanos* de Juan Pablo Vizcardo y Guzmán.

Vizcardo y Guzmán nació en Arequipa en 1747. Estudiaba Latinidades en la Compañía de Jesús cuando fue expulsado, como lo fueron todos los

jesuitas de todos los reinos españoles – época que corresponde en el Perú al Virrey Amat –, razón por la cual Vizcardo, junto con su hermano, otro jesuita, deja el Perú y se radica en Italia. Llega a sus oídos la noticia del levantamiento de Túpac Amaru y decide entonces intervenir en los asuntos americanos. Puesto en contacto con el cónsul británico en Livorno, le plantea una ayuda a la causa insurrecta.

Fracasada la revolución de Túpac Amaru (y con el nombre de pluma de Paolo Rossi), Vizcardo trabaja en un plan para conectar a los liberales hispanoamericanos y con ese fin escribe, en 1792, aquella *Carta a los Españoles Americanos* en la cual, por primera vez en la América hispana, se plantea la separación entre los peninsulares y, según sus propias palabras, «los españoles de América, considerando que las naciones americanas han llegado a la mayoría de edad y que las circunstancias histórico-sociales son de tal naturaleza diferentes a las de España, que es necesario que tengamos un gobierno diferente y propio para estos pueblos unidos». Y añadirá luego: «El nuevo mundo es nuestra patria. Tenemos necesidad de un gobierno que esté en medio de nosotros para la distribución de sus beneficios, objeto de la unión social... De esta manera, América reunirá las extremidades de la tierra y sus habitantes serán atados por el interés común de una sola grande familia de hermanos».

Vemos, pues, que la concepción de la unidad iberoamericana ya está presente en la *Carta a los Españoles Americanos* de Vizcardo y Guzmán, obra fundamental en el ideario de la independencia y que puede ser considerada como el primer manifiesto explícito de ella. La *Carta a los Españoles Americanos*, que en América es publicada por primera vez en Filadelfia y en inglés, fue traducida al español por el ideólogo venezolano Francisco de Miranda y convertida por él en folleto portavoz de la insurgencia emancipadora.

Recapitulando: tenemos en la obra de Baquijano y en la de Vizcardo, dos piezas literarias – dos ensayos críticos – que nos hablan ya de una conciencia política hispanoamericana. Si por un lado, la queja frente a los atropellos se expresa en el «Elogio» de José Baquijano y Carrillo, por otro, la *Carta a los Españoles Americanos* de Juan Pablo Vizcardo y Guzmán expresa la aplicación de este pensamiento a las ideas de una independencia con gobierno propio de los pueblos americanos.

Mientras tanto, han sucedido acontecimientos de tal naturaleza como la rebelión de Túpac Amaru, que trae una literatura también propia, una literatura romanesca de cantares que se manifiesta incluso desde antes de esta rebelión. Es lo que llamaríamos la literatura contra la aduana, la

literatura contra la imposición de nuevos tributos que llevan, por la década de 1770, a una serie de cantos y coplas que tienen su centro principal en Arequipa. Esta literatura popular que surge contra los Visitadores Regios, va a tener luego como *leit-motiv* la rebelión de Túpac Amaru II.

En general, podemos decir que se produce en el siglo XVIII, primero una literatura rebelde que se va componiendo de una serie de coplas de crítica social, de burla, de falta de respeto a la dignidad de los gobernantes y a la casta oligárquica de los «godos», y luego, ya en casos concretos, romances y coplas que exaltan la sublevación de Huarochirí y de Túpac Amaru y que se expresan contra la Aduana.

Y entramos así al siglo de la independencia, el siglo XIX. En sus primeros momentos hay una curiosa fidelidad a España – el propio conservadurismo de Baquijano como ya lo señalé – y que puede situarse desde el advenimiento al trono de Carlos IV hasta la invasión napoleónica a España. En seguida, sin embargo, van a apuntarse aquellas ideas que fermentaron dentro de la literatura popular y dentro del pensamiento liberal del siglo XVIII, manifestadas en las obras ya citadas.

Vemos así cómo, pasada la etapa eufórica de las Cortes de Cádiz de 1812, ante el desengaño del autocrático Fernando VII, va a crearse el movimiento definitivo de las campañas libertadoras que trajo consigo su propia literatura rebelde. Surge entonces lo que podríamos llamar la «canción patriótica», hasta entonces desconocida, que se da al lado de la copla festiva y del verso satírico tan en boga en esos momentos.

Junto con las coplas, los romances, los listines y las canciones patrióticas, tenemos también la prosa de las proclamas y la prosa de las *cartas* – género entonces muy en boga – que nos hablan de una literatura ahora puesta al servicio de una causa principal, totalizadora. Destaca así quien, al decir de Rubén Vargas Ugarte, «es el más significativo de los ideólogos peruanos en los momentos de la lucha por la independencia», en referencia a José Faustino Sánchez Carrión.

Sánchez Carrión, nacido en Huamachuco en 1787 y muerto en 1825, se formó en el Convictorio de San Carlos al lado de Toribio Rodríguez de Mendoza, de José Francisco Mariátegui, de Manuel Vidaurre y de Pérez de Tudela, todas ellas destacadas figuras del pensamiento político de la época.

En el campo de la literatura ideológica, Sánchez Carrión sobresale tanto en sus « Cartas », firmadas con el seudónimo de El Solitario de Sayán, cuanto en los discursos parlamentarios, de una oratoria vibrante y plena de definitiva



orientación republicana. La primera *Carta* del Solitario de Sayán es pieza fundamental en el orden del pensamiento de la independencia y continúa el proceso lógico que iniciara la *Carta a los Españoles Americanos* de Vizcardo y Guzmán, proclamando la necesidad de la independencia, proceso que Sánchez Carrión continúa, estableciendo la imperiosa necesidad de fundar una república.

El destacado diplomático e historiador Raúl Porras Barrenechea dijo de José Faustino Sánchez Carrión lo siguiente:

«El numen de Olmedo sólo tendrá correspondencia en la voz tronante de patria y plena de arranque tribunicio de Sánchez Carrión en el Congreso Constituyente, levantándose para sostener lúcidamente la teoría de la división de los poderes o conjurar el espectro de la tiranía agazapado tras el poder unipersonal, o cuando suena como chasquido de látigo en la prosa vibrante del Solitario de Sayán para desbaratar los planes monárquicos de Monteagudo, fustigando la adulación y el servilismo y haciendo el férvido elogio de la dignidad y la virtud republicanas ».

Por ello, y aquí concluyo, José Joaquín Larriva, el clérigo satírico, pudo afirmar que debía guardarse esa primera *Carta* del Solitario de Sayán en los archivos de la revolución universal, al lado de la historia de las grandes campañas, para que se viera – como lo dijo Larriva – «que la pluma trabajó tan bien como la espada en la fundación de la República».

José Baquijano y Carrillo, Juan Pablo Vizcardo y Guzmán y José Faustino Sánchez Carrión: he allí tres de los más importantes nombres de quienes sentaron las bases ideológicas de la independencia del Perú.

***Harry BELEVAN-McBRIDE***  
***Embajador del Perú en Francia y Representante Permanente ante la Unesco.***



## *Le Pérou indépendant. Visions intérieures et extérieures de la nouvelle nation*

LES OUVRAGES DES HISTORIENS soulignent les faits et les éléments susceptibles de changer la face du monde, et s'agissant des années où les pays de l'Amérique hispanique accèdent à l'Indépendance, ils prennent en considération les héros, les batailles, les aspects politiques, sociologiques et économiques de cette période. Mais les récits des voyageurs et ceux des écrivains s'intéressent à d'autres aspects de la vie à cette époque : visions éminemment subjectives, ces récits témoignent de réalités qui constituent la face cachée de l'histoire, ou de ces menus détails pittoresques qui alimentent les œuvres de fiction. Ainsi, si nous prenons l'exemple du Pérou, Ricardo Palma, un peu moins d'un siècle après la proclamation de l'Indépendance, choisit pour thème de ses *Tradiciones peruanas* les grands héros, San Martín et Bolívar; mais il exalte aussi l'héroïsme des anonymes grâce auxquels des vies humaines ont pu être épargnées. Entre 1821 et 1824, un voyageur français et des Anglais circulent, en qualité de marins, de commerçants, à la recherche de nouveaux marchés, ou d'agents d'une banque souhaitant s'implanter dans les pays devant créer une économie propre. A travers leurs écrits, c'est le vécu au quotidien de ces années troubles qui transparait.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Ricardo Palma tente de susciter l'intérêt de ses concitoyens pour l'ensemble du passé péruvien. La *tradicción*, genre littéraire lié aux dernières décennies de ce siècle et aux premières du suivant, juxtapose les éléments de la nouvelle naturaliste et du récit de l'épisode historique. Mais l'intérêt de l'écrivain se porte sur des détails négligés par les historiens. Si nous prenons pour exemples les *tradicitions* consacrées à Bolívar et à San Martín, ces derniers apparaissent entourés par ceux qui, localement,

leur ont permis d'obtenir la victoire. La participation péruvienne est toujours soulignée, aux côtés des héros étrangers, ou bien dans la préparation de leurs actions. *Con días y ollas venceremos* expose le moyen qu'avait trouvé San Martín – dont même la prononciation particulière, éludant le « l » devant une autre consonne, est signalée – de correspondre avec les patriotes résidant dans la capitale : il s'était entendu avec un Indien, potier, pour glisser ses messages dans un pot en terre à double fond ; ce pot, régulièrement cassé, était gracieusement échangé par le potier. Le serviteur noir du patriote servait d'intermédiaire. Ainsi, Palma fait participer à la lutte pour la future nation les diverses ethnies formant le « peuple » péruvien. La présence fraternelle du héros argentin est un argument en faveur d'une union hispano-américaine des pays émancipés de la tutelle espagnole. Au long du XIX<sup>e</sup> siècle en effet, la diplomatie péruvienne s'efforce de promouvoir la solidarité entre ces pays, et le Pérou intervient lorsqu'une escadre de la Marine espagnole tente de débarquer à Guayaquil pour reprendre pied dans ses anciens territoires. Le texte littéraire reflète, par conséquent, la volonté de former une nation unie dans ses différences et solidaire des nations voisines. En revanche, lorsque Bolívar est le héros, *Las tres etcéteras del Libertador*, abréviations par lesquelles ce dernier termine un billet où il fait le point sur ce dont il a besoin pour livrer la dernière bataille de la Guerre d'Indépendance, sont interprétées comme une demande de compagnie féminine pour celui dont la maîtresse, Manuela Sáenz, était Péruvienne. Contrairement à San Martín, monarchiste, Bolívar, qui s'était érigé en dictateur et édictait les nouvelles lois régissant le pays (abolition de l'esclavage, de l'impôt particulier pesant sur les Indiens) n'était pas apprécié et restait l'étranger qui venait imposer ses vues dans l'ancienne capitale de l'Amérique du Sud et la mettre sous tutelle.

Bien différente est la représentation du Pérou de ces années sous la plume des voyageurs. Les 12 et 13 juillet 1821, un marin de l'escadre britannique qui croise le long des côtes péruviennes, Basilio Hall, se trouve à Lima et y assiste à l'entrée non officielle de San Martín. La présence de ce marin rappelle la position de l'Angleterre durant ces années : ennemie de Napoléon I<sup>er</sup> qui a envahi l'Espagne, elle veut apparaître comme l'alliée des partisans de l'Indépendance, et sa marine, qui a envahi et un moment occupé Buenos Aires puis Montevideo, fait croiser des bâtiments dans tous les lieux stratégiques du continent sud-américain, où elle tente de s'implanter après avoir perdu les Etats-Unis. C'est aussi en Angleterre qu'ont été en partie formés les officiers libérateurs, San Martín par exemple, qui restera partisan d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise. Hall ne tarit pas d'éloges à propos de la modestie de celui qui vient de libérer tout le sud du continent. Il

souligne d'abord son rôle dans l'Indépendance du Pérou : «jamás puede olvidarse que el primer impulso se debió enteramente al genio de San Martín, quien proyectó y realizó la empresa que estimuló a los peruanos para pensar y actuar por sí mismos»<sup>1</sup>, de toute première importance, qui n'a d'égale que sa modestie : «En vez de venir con pompa oficial, como tenía derecho a hacerlo, esperó que obscureciese para entrar a caballo y sin escolta, acompañado por un simple ayudante»<sup>2</sup>. Il souhaite se reposer chez un ami patriote, à une lieue et demie de la ville. Mais il est reconnu, sa retraite est découverte, et les visites de félicitations commencent. Ce sont d'abord des moines, qui le gratifient du titre de César, ce qui lui semble de mauvais augure ; l'Eglise, en effet, avait pris majoritairement position pour le régime colonial, et un tel opportunisme lui fait craindre le pire pour l'indépendance effective du pays, et redouter une possible trahison. Puis, au lieu de se rendre directement au Palais des Vice-Rois, il s'arrête chez le marquis de Montemira, où la foule arrive pour le saluer. C'est encore une fois l'occasion pour Hall, d'insister sur l'aversion naturelle du Libertador pour la pompe et les honneurs des réceptions officielles, caractéristiques de l'arrivée d'une autorité sous le régime colonial.

Le marin anglais accorde une attention particulière aux femmes de tous âges qui se jettent aux pieds du vainqueur et l'assurent de leur patriotisme en lui offrant les services de leurs fils. Le héros ne répond pas à ces marques d'attachement trop familières : «Su respuesta fue dada con la seriedad conveniente y el corazón de la pobre mujer parecía a punto de estallar en gratitud por su atención y afabilidad»<sup>3</sup>. Il soulève une fillette d'une dizaine d'années pour l'embrasser sur les deux joues, l'enfant sur le point de devenir jeune fille incarnant la colonie sur le point de devenir une jeune nation ; c'est aussi une manière de lui offrir, pour son avenir, une nation libre. Il donnera un amical baiser à une autre jeune femme qui se jette dans ses bras en bégayant d'émotion. Des moines le gratifient d'un discours, qui se termine par : «¡Viva, viva nuestro general!», cri que l'Argentin fait changer en : « ¡Viva la independencia del Perú ! », refusant une fois de plus le culte de la personnalité, auquel il préfère celui de la Patrie.

---

<sup>1</sup> Hall, Basilio, «Lima en julio de 1821», *El Perú visto por viajeros* T. 1, Prólogo, recopilación y selección por Estuardo Núñez, Lima, Editions Peisa, Biblioteca Peruana, 1973, p. 82.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 83.

«Durante todo el tiempo no se derramaron lágrimas, y (...) aun en las partes más teatrales, nada llegó hasta el ridículo»<sup>4</sup>. Dans la foule, quelques personnes lui font bénir ou embrasser leurs enfants ; les manifestations d'attachement se répètent ; les femmes «tapadas» qui n'ont pas été invitées se pressent aux fenêtres du Palais pour apercevoir le vainqueur.

Le récit du marin anglais laisse comprendre plusieurs éléments intéressant la vie au quotidien à Lima et aux alentours de la capitale. Les contrastes caractérisant la côte pacifique retiennent son attention : quand on s'éloigne des rivières qui forment des oasis de verdure où poussent le maïs, le riz, des arbres et des céréales qu'il n'identifie pas, la terre devient désertique. Comme d'autres voyageurs, il souligne la présence en ces lieux d'hommes vêtus de manière très rustique et pauvre, apparemment engagés au service de la nouvelle Patrie, qui semblent profiter du passage d'étrangers pour tenter d'en obtenir quelque gratification : «A legua y media de la ciudad, pasamos una avanzada patriota, compuesta de montoneros, cuidando un depósito de caballos y mulas. Eran hombres agrestes, de apariencia audaz, más bien bajos, pero bien plantados y atléticos»<sup>5</sup>. Ceux-ci saluent le groupe qui passe ; mais plus loin, un cadavre exposé afin que la générosité des passants finance son enterrement rappelle l'insécurité, liée en grande partie à cette période de troubles, ainsi que la pauvreté des villages.

Revenu à Lima, Hall constate que toute la population ne s'est pas effectivement ralliée à la cause de l'Indépendance. Les Espagnols sont restés attachés à la patrie péninsulaire ; une partie du peuple ne voit dans cette guerre que le moyen de sortir de sa misère, en servant dans l'une des armées ou en se livrant à la rapine. Les réactions d'émotion ayant marqué l'entrée de San Martín dans la capitale ne correspondent souvent pas à des opinions politiques fermes. Le Libertador, qui en est conscient, tente donc de susciter l'enthousiasme de manière plus durable en créant les formules et les gestes rituels, les défilés et les cérémonies qui fascineront la population, en distribuant les médailles commémoratives, en faisant onduler le nouveau drapeau où figurent les paysages emblématiques du nouveau pays, Sierra et Côte, avec le soleil se levant sur les Andes, associant la culture inca et l'ancienne capitale à la nouvelle patrie, et avec le Rimac, symbole de la zone côtière et de la capitale. Le jour de la fête nationale est fixé : le 28 juillet. Il apparaît ainsi que le patriotisme est bien loin d'être spontané et général ; si quelques familles de partisans de l'Indépendance accueillent le Libérateur,

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.85.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 88.

beaucoup ne voient que la perte d'intérêts immédiats. Tous les éléments qui matérialisent le mythe de la nouvelle Patrie sont apparemment proposés par un héros venu de l'extérieur. De plus, San Martín a en horreur ce genre de manifestations et laisse paraître des signes d'impatience ; il n'en faut pas plus pour que sa sincérité soit mise en doute, ainsi que le bien-fondé de l'Indépendance.

De tous les récits consultés, seul celui de Hall pose le problème de l'adhésion de la population à la cause de l'Indépendance. Les autres limitent leur observation aux particularités de la faune et de la flore, du désert côtier, à la difficulté de la progression à travers les montagnes et surtout à l'insécurité de ces temps de guerre. Les détrouseurs de grands chemins, défavorisés ou non, sont l'une des hantises de tout voyageur, et la prudence conseille de ne s'aventurer qu'armé et bien escorté en dehors de la capitale. Hall est également le seul à évoquer l'arrivée de l'aventurier anglais, Lord Cochrane, qui a déjà participé aux luttes pour l'indépendance du Chili, et qui prendra le port de Callao aux Espagnols.

L'Anglais Robert Proctor, qui va de Trujillo à Lima pour le compte d'une banque britannique désireuse de s'installer aussi en Argentine et au Chili (preuve de l'intérêt que la première puissance économique de l'époque porte aux anciennes colonies espagnoles dont les richesses en minerais sont connues), s'intéresse surtout aux détails révélant le degré de développement culturel et économique des régions qu'il traverse. De belles églises, des maisons de fière allure, sont des signes de prospérité susceptibles de servir son dessein. Les combats de coqs lui rappellent l'une des distractions encore populaires dans le nord de l'Europe ; il remarque en particulier les races d'origine anglaise, appréciées des connaisseurs. Un groupe d'hommes se prétendant membres de l'armée, sans préciser de laquelle, perdus et sans ressources, tente de détrouser Proctor et ses compagnons. Résister est, apparemment, aisé car, bien qu'armés, ils se montrent craintifs dès que l'adversaire réagit avec fermeté. La population, pour le reste, l'accueille avec bienveillance. Mais tout rappelle les batailles et le passage des armées, qui ont pillé et incendié plusieurs villages.

René Lesson, marin français qui voyage à travers le Pérou entre 1822 et 1824, est plus sensible aux coutumes et à la vie quotidienne de la population, et observe particulièrement celles des villages et petites villes de la Côte et de l'intérieur. Il porte une attention particulière aux femmes, qui ne montent pas à cheval en amazone, mais comme les hommes, et qui, à tous âges et de toutes conditions, fument ou chiquent. Leur spontanéité et leur esprit le séduisent, mais leur comportement, qui correspond si peu aux normes

*Marie-Madeleine Gladieu*

européennes, le choque. La *chicha*, la cuisine, la manière de préparer la viande et les légumes le surprennent. La manière particulière de pratiquer la religion catholique, influencée par les croyances indigènes et certaines formes de superstition, suscite sa curiosité.

Les récits de ces voyageurs sont représentatifs du genre d'intérêt que portent l'Angleterre et la France, à cette époque, aux pays qui s'émancipent de la tutelle espagnole. Proctor est l'observateur politique qui remarque que le Pérou s'émancipe, en réalité, grâce à l'action d'étrangers qui assurent le protagonisme dans cette guerre. Proctor, visitant les zones minières, fait remarquer qu'à la bataille d'Ayacucho, huit nations différentes ont obtenu la victoire, et que cette armée victorieuse commence à se montrer difficile à supporter sur le sol national. A l'exception de Hall, qui semble connaître les partisans de l'Indépendance dans la région de Lima, tous soulignent la souffrance et la peur face à l'appauvrissement et à la violence que signifie au quotidien cette guerre. Dans certaines vallées, le conflit semble parfaitement ignoré et la vie continue son cours : rien ne change. Les témoignages des voyageurs laissent comprendre que rien ne changera de sitôt dans les rapports sociaux, et que les anciennes structures du pouvoir, une fois le conflit terminé, ressurgiront.

Le Français s'intéresse aux conditions de vie de la population, à ce qui constitue la base d'une culture. Les Anglais s'intéressent aux mines à exploiter, aux richesses du sol et des villes, en un mot à l'aspect économique du nouveau pays ainsi qu'à la difficulté à faire naître une conscience politique dans l'ancienne capitale du continent sud. Les rapports entre nations, qui s'affirmeront quelques décennies plus tard, commencent à se laisser percevoir à travers des récits apparemment spontanés.

***Marie-Madeleine GLADIEU,  
Université de Champagne-Ardenne/Reims, CIRLEP***



*Etude du roman de l'Espagnol Ramón Soler. Adela y Matilde o los cinco últimos años de la dominación española (1843)*

IL Y A MAINTENANT QUATRE ANS alors que je travaillais à la BN de Lima sur les prologues des romans péruviens depuis 1848, je suis tombée par hasard sur un roman intitulé *Adela y Matilde o los cinco últimos años de la dominación española en el Perú - Novela histórica orjinal* por el coronel D.R.S, roman publié en 1843 à Madrid par la Imprenta del Boletín del Ejército. Je pensais avoir découvert un *scoop* et puis, en cherchant ses références la BN de Madrid, je trouvais un autre exemplaire et aussi une nouvelle édition de 1991 dans la collection des *Inencontrables* ; entre temps les énigmatiques initiales R.S. avaient été identifiées comme étant celles du colonel Ramón Soler. Ce roman historique, genre très courant en Espagne dans ces années là, est apparemment passé inaperçu : aucune référence dans l'étude de Juan Ignacio Ferreras *El triunfo del liberalismo y de la novela histórica 1830-1870*<sup>1</sup> mais comme le constate l'auteur, «El tema americano es hasta cierto punto descuidado»<sup>2</sup>. L'histoire de ce roman et de sa réception, est donc mystérieuse. Les meilleures informations se trouvent pour l'heure dans l'étude de Christian Fernández intitulée «¿La gran novela española sobre la independencia de América? *Adela y Matilde*», paru dans la section Identidades de *El Peruano* le 7 février 2005 ; le point de départ étant l'article plein d'enthousiasme que le

---

<sup>1</sup> Juan Ignacio Ferreras, *El triunfo del liberalismo y de la novela histórica 1830-1870*, Taurus Ediciones, Madrid, 1976.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 139.

critique péruvien Abelardo Oquendo publie le 2 novembre 2004 dans le journal *La República*, persuadé, lui aussi, d'avoir déniché le premier roman sur l'indépendance du Pérou. C. Fernández donne des informations précieuses sur les différentes éditions de ce roman qui paraît, disparaît et réapparaît : il aurait été publié en 1902, puis en 1906 dans «La biblioteca de la Nación» en Argentine, et que l'on peut lire aujourd'hui dans l'édition espagnole de Caballo-Dragón de 1991, avec le titre accrocheur sur la quatrième de couverture de *La gran novela española sobre la independencia de América*, sans compter les commentaires franchement racoleurs sur les rabats de la jaquette du livre ; par exemple sur le rabat de gauche : «Perú 1824, el capitán español presiente el desenlace de la guerra y se obsesiona con una idea cruel : si Adelita se fuera con otro. Perú 1825, guerra y paz en lo que el viento se llevó» ; sur le rabat de droite : «Cuando Ramón Soler escribía su novela le sangraba la emoción de su mensaje: que los españoles no olvidaran su Vietnam». Cette édition comporte une introduction de Joaquín Marco, spécialiste de littérature latino-américaine ainsi que de très nombreuses et conséquentes notes confiées à des spécialistes espagnols de la collection qui incorporent dans chaque chapitre les notes explicatives du glossaire de l'édition originale où le Colonel explique et introduit de nombreux peruanismes. D'ailleurs, le lexicologue péruvien Ernesto Carrión Ordoñez dans son discours inaugural en 1983 devant l'Académie de la langue péruvienne estime que de façon certes modeste (cent entrées), Soler anticipe néanmoins le travail plus complet du premier *Diccionario de peruanismos* de Juan de Arona paru en 1896. Ernesto Carrión Ordonez constate aussi que le roman a été répertorié par le chilien Gabriel René Moreno en 1905 et que Ricardo Palma l'aurait utilisé dans ses *Papeletas lexicográficas*. C'est donc par recoupements que l'on peut glaner des informations sur un roman qui en fait se trouve depuis longtemps à la BN de Lima; il est mentionné par Elsa Villanueva de Puccinelli dans sa *Bibliografía de la novela peruana* de 1969 en annexe ; mais dans l'introduction Elsa Villanueva évoque les roman perdus qui figurent dans la *Biblioteca peruana* du Chilien Gabriel René Moreno avec le commentaire suivant «novela de la cual el autor hace un vivo elogio de la amistad que unía a peruanos y españoles en el momento de la emancipación» ; elle cite l'auteur de *Bibliografía peruana* : «esta elocuente página de gratitud, es también una hermosa página de verdad social que honra al pueblo peruano»<sup>3</sup>. On ne sait rien de l'auteur ; dans la première édition de 1843 il n'y a que des initiales et dans celle de Buenos Aires

---

<sup>3</sup> Elsa Villanueva de Puccinelli, *Bibliografía de la novela peruana*, Lima, Ediciones de la Biblioteca universitaria, 1969, p. VIII.

apparaît le nom de Ramón Soler, un militaire espagnol. Certains l'ont confondu avec Ramón López Soler (1806-1936), disciple de Walter Scott et considéré comme le fondateur du roman historique espagnol, mais les dates et les thématiques ne correspondent pas. Outre celles qui portent sur l'identité de l'auteur se posent donc beaucoup de questions, comme celle la réception, ou de l'absence de réception de ce roman, l'horizon d'attente, le lectorat. Pour l'instant hormis à l'occasion de quelques colloques, ce roman n'a pas encore fait l'objet d'aucune véritable étude approfondie<sup>4</sup>.

### Un roman romantique

*Adela y Matilde*, comme son titre le laisse augurer, s'inscrit parfaitement dans le genre du roman historique romantique ; on sait que le romantisme va donner aux femmes un rôle de premier plan – pensons aux Atala, María, Amalia, Cumandá – peut-être faut-il y voir aussi le développement d'un lectorat féminin. Le roman se compose de 22 chapitres, plus un glossaire et d'une préface qui à elle seule est un élément paratextuel qui donne certains indices sur la personne de l'écrivain. En effet, l'auteur rappelle que cette fiction est inspirée de la réalité mais qu'il avance masqué à cause de son évidente sympathie pour les Péruviens qui les accueillirent avec bonté et traitèrent avec une grande humanité les soldats espagnols désarmés et désemparés après la victoire des patriotes à Ayacucho ; de longs paragraphes sont consacrés aux dames péruviennes si charitables qui semblent être en priorité les destinataires du roman : «Adela y Matilde son un bosquejo mal trazado de cualquiera de vosotras, nobles y amables criollas, honra del sexo femenino»<sup>5</sup>. L'auteur veut aussi apporter, grâce à des tableaux pittoresques, des informations sur les « coutumes des indiens ». Ce petit roman se veut avant tout un témoignage sur ce que l'auteur appelle «aquella dilatada y penosa guerra» et, sous le couvert de la fiction, un livre écrit à la mémoire de ses compagnons d'armes, vétérans qui, en rentrant en Espagne, connaîtront le sort des vaincus, méprisés, oubliés.

En ce qui concerne l'argument et les modalités d'écriture, ils correspondent parfaitement aux codes du genre sus nommé : une fiction historique, qui raconte une histoire d'amour et de guerre dans le Pérou des

---

<sup>4</sup> On trouvera mention d'articles consacrés à ce roman lors de congrès internationaux sur l'Indépendance ; cf. *Conquista y contrapunto: la escritura del Nuevo Mundo, Actas del XXVIII Congreso del Instituto Internacional de Literatura iberoamericana*, Julio Ortega y José Amor y Vázquez editores, El Colegio de México, Brown University, 1994.

<sup>5</sup> *Adela y Matilde o los cinco últimos años de la dominación española en el Perú*, (1843), editorial Caballo-Dragón, Sabadell, 1991, p. 21.

années 1820. L'auteur met en scène l'histoire croisée de deux couples, le capitaine royaliste Antonio Ponce et Adela, Matilde et Ramón Escobar l'insurgé ; sachant qu'Adela est la soeur du patriote et que Matilde est la fille d'un Américain espagnol, violemment opposé à toute idée d'indépendance, fervent partisan de Ferdinand VII. Comme le veut le genre, les scènes de bataille alternent avec des scènes plus paisibles, excursions champêtres, fêtes de villages, mais il y a aussi comme dans le roman de cape et d'épée qui d'une certaine façon, reprend les ressorts de la *comedia*, toute une série de rebondissements (femme déguisée en homme, enlèvement – Matilde enlevée par son frère, se retrouve enfermée dans un couvent –, mariage par procuration, assassinats), jusqu'au dénouement fatal. Il est un espace dont le rôle actantiel et idéologique est évident : lieu de rencontre et d'échange, le domaine de La Paloma, hacienda du très tolérant don Laureano Escobar, grand-père d'Adela et de Ramón, fonctionne comme un *no man's land*, un havre de paix, où l'on accueille aussi bien les royalistes que les patriotes. La tolérance est une des valeurs morales que privilégie le militaire défenseur d'un code d'honneur, d'une guerre régie par des règles de courtoisie. Escobar, le patriote blessé, est soigné par Matilde, laquelle se justifie en ces mots devant un père sectaire : «tengo entendido que con cualquier desgraciado debe ejercerse la humanidad y que estamos en el caso de aliviar al que padece porque es nuestro semejante, sin mirar la nación de que él sea, ni el partido que siga»<sup>6</sup>.

### Un roman historique

Ce roman sentimental est aussi, comme l'annonce le sous-titre, un roman historique selon les critères de Georg Lukacs, le roman historique étant la représentation « d'une réalité sociale déterminée à une époque déterminée avec toute la couleur et toute l'atmosphère de cette époque »<sup>7</sup>. La coordonnée temporelle renvoie aux cinq dernières années de la colonisation espagnole. Signalons que le roman de Soler est cité par les historiens Carlos Contreras et Marcos Cueto auteur de *Historia del Perú contemporáneo* paru en 1999<sup>8</sup> comme un témoignage éclairant :

---

<sup>6</sup> *Adela y Matilde*, *ibid.*, p. 102.

<sup>7</sup> Georg Lukacs, *Le roman historique* (1937), Paris, Payot, 1977, p. 167.

<sup>8</sup> Carlos Contreras et Marcos Cueto, *Historia del Perú contemporáneo*, Lima, Red para el desarrollo de las ciencias sociales en el Perú, 1999. Mais tel qu'ils résument l'argument, on comprend ils n'ont pas lu le roman : «dos muchachas peruanas que tenían por enamorados a dos oficiales españoles del ejército realista. Ellas pasan por una gran tensión entre el amor a su patria y la causa que defienden sus parejas».

Dentro de las tropas virreinales tampoco las cosas eran agua de rosas. Faltaba el dinero y entre los hombres venidos de la península cundió cierta desmoralización. Uno de ellos escribió a su regreso a España la novela *Adela y Matilde* propia del género romántico y ambientado en el Perú de estos años (...) <sup>9</sup>.

Fiction et histoire s'entrecroisent : le fiancé de Matilde, Ramón Escobar dans un chapitre rétrospectif raconte qu'il est blessé quand l'expédition chilienne débarque en 1820 au Pérou. L'auteur reconstitue le contexte : les difficultés de l'armée royaliste dans les Andes inhospitalières auxquelles s'ajoutent les désertions, l'attente de renforts qui n'arrivent pas, la fin du *trienio liberal*, en 1823 soit le retour de l'absolutisme qui menace la victoire des patriotes. Les différentes grandes batailles sont évoquées voire longuement racontées : Ica, los Andes, Torata et Moquegua, et enfin *la campaña del sur* avec les batailles de Junín et Ayacucho, tandis que défilent les généraux de l'un et l'autre bord, Tristan, Canterac, Arenales etc. José de La Serna occupe un rôle important ; en 1821 le général José de La Serna critiquant les atermoiements du vice-roi Pezuela devant les insurgés s'intronise vice-roi. De la Serna occupe un rang particulier dans l'histoire et dans le roman ; il semblait représenter en quelque sorte l'espoir de toute une faction de jeunes militaires espagnols libéraux. La fin de trois cents ans de colonisation est racontée avec un certain pathos comme si les membres d'une même famille étaient obligés de se séparer. «Todo se cumple con generosidad y puntualmente de forma que para mediados de marzo del siguiente año de 1825, ya están navegando los que eligieron volver a su patria» <sup>10</sup>. Il est longuement fait allusion à un point très important qui concerne le régime qui conviendrait le mieux au Pérou indépendant soit la monarchie selon la proposition avancée par San Martín, comme une rupture plus douce ; dès 1810, Manuel Lorenzo Vidaurre est l'auteur du *Plan del Perú* dans lequel il prône la monarchie : «el puente que evita el abismo entre la colonia y la libertad» <sup>11</sup> ; le modèle brésilien est suggéré. Rappelons qu'en 1821 Joao VI rentre au Portugal et laisse son fils au Brésil en tant que régent (le futur Pedro I). «No hay alternativa – dice Ibar – en breve veremos venir de España un ejército o un monarca» <sup>12</sup> ; enfin le dénouement est à l'image du genre,

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>11</sup> Cité par Carlos Contreras et Marcos Cueto dans *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>12</sup> *Adela y Matilde*, *op. cit.*, p. 136.

mais aussi de l'idéologie qui traverse tout le roman : le capitaine espagnol Ponce, triste à l'idée de rentrer en Espagne – «Ahora soy el vencido, el extranjero, el miserable juguete de la fortuna»<sup>13</sup> –, est assassiné par le frère de Matilde, tandis qu'Escobar sera fusillé. Adela et Matilde construiront un mausolée pour pleurer leurs héros «el agorero condorí canta a media noche sobre la tumba donde yacen unidos un español y un peruano, antes hermanos, amantes, nobles, ricos y felices. La negra mano de la discordia los ha hundido en el sepulcro»<sup>14</sup>, tel est l'excipit du roman.

### Les idées du roman

À travers ces héros, l'auteur narrateur véhicule des idées libérales progressistes ; il fait sans doute partie de ce nouveau corps d'officiers issu des guerres d'Indépendance contre Napoléon.

la guerra de independencia había arrastrado notables cambios en la institucion militar (la conjunción dentro la movilización popular y la acción de guerrillas y tropas regulares) había consagrado el nacimiento de un nuevo ejército que permite que civiles que no pertenecen a la nobleza accedan al rango de oficiales<sup>15</sup>.

Au premier chapitre, on assiste au monologue du capitaine Ponce, mélancolique et angoissant questionnement sur ce qu'il appelle « esta incierta y penosa guerra »<sup>16</sup>. L'auteur libéral et tolérant met dans son roman des personnages de l'autre camp, absolutiste, fanatique<sup>17</sup>, comme le père de Matilde pour qui les troupes émancipatrices sont «el ejército invasor», c'est-à-dire des étrangers : des Colombiens et des Chiliens ; tous ces éléments référentiels correspondent parfaitement aux différentes analyses historiques ; ce qui laisse penser que l'auteur a réellement fait ces guerres d'Indépendance au Pérou. L'anticléricalisme patent fait aussi partie de l'idéologie qui travaille le texte et qui renvoie au hors-texte de l'époque.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>15</sup> Cf. Marie-Angèle Orobon, *L'Espagne entre absolutisme et libéralisme (1808-1833)*, Agrégation interne d'espagnol 2006-2007, Paris, CNED, p. 44.

<sup>16</sup> *Adela y Matilde, op. cit.*, p. 25

<sup>17</sup> Voir ce que dit Escobar du père de Matilde : «La conducta de muchos españoles europeos que se parecen al autor de la repugnante escena de que hablamos, es la mayor razón del encono y obstinación con que los americanos defienden y anhelan su independencia», p. 105.

Matilde se retrouve enfermée dans un couvent ; on peut lire : «La llavera íntimamente unida a la superiora es una verdadera monja : llena de escrúpulos, de superstición, y de egoísmo, intolerante y engreída se complace en las penas que sufren los demás por lo que se llama pecado (...)»<sup>18</sup>.

Cet épisode est aussi l'occasion pour l'auteur de montrer ses positions en faveur des femmes dont il déplore la triste situation « Sexo débil y esclavo del tirano poder de los hombres, cuando será que recupere tus facultades y hagas valer tus privilegios!»<sup>19</sup>, et retenons aussi au passage l'étrange profession de foi dans la bouche de Pamela, fiancée de Ibar, le compagnon d'armes de Ponce, le royaliste, mais qui change de camp et proclame : «Soy americana, soy mujer»<sup>20</sup>.

Enfin le roman est *costumbrista* ; nombreux sont les tableaux consacrés aux Indiens sur lesquels les personnages de militaires espagnols portent un regard plein de curiosité, désireux de connaître leurs coutumes et conscients d'être responsables de la situation dans laquelle ils se trouvent. Lors d'une fête de village, les Indiens célèbrent la mort d'Atahualpa et le narrateur d'expliquer que les Indiens pleurent «su esclavitud y su pérdida de nacionalidad. Precisamente estamos en la misma plaza en que ocurrió la catástrofe»<sup>21</sup>. On pourrait trouver là une conscience pré-indigeniste semblable à celle du premier roman péruvien *El padre Horán* (1848) de Narciso Aréstegui. Dans ce roman très sentimental, est bien connu le passage – plaidoyer de l'auteur pour la défense de l'Indien :

nuestra misión al tomar la pluma es la de manifestar las miserias de esta porción de individuos de nuestra especie, reclamando la *igualdad*, ante la ley, de que deben gozar con todos y que está escrita en la carta<sup>22</sup>.

L'univers diégétique de ce roman feuilleton basé sur un fait divers est le Cuzco des années 1830, après les grandes batailles évoquées très patriotiquement dès le chapitre II par Juan Batista, le père de Angélica : «cómo mi corazón palpitase de entusiasmo al oír pronunciar esa palabars mágicas ¡Libertad! ¡Independencia!...¡Igualdad!»<sup>23</sup>. Mais il constate amèrement

---

18 *Adela y Matilde*, *ibid.* p. 212

19 *Adela y Matilde*, *ibid.*, p. 169 .

20 *Ibid.*, p. 279.

21 *Ibid.*, p. 291.

22 Narciso Aréstegui, (1848) *El padre Horán*, Lima, editorial Universo, s.f, p. 237, T I.

23 *Ibid.*, p. 13, 1er tome.

que la nouvelle nation n'a pas amélioré de sort de ses sujets, et qui plus est, a abandonné ses soldats et leurs veuves. Rien n'a vraiment changé. Soler, le libéral, fait le même constat pessimiste ; l'indépendance ne change rien au sort des Indiens. «Mudaron de señores sin cambiar de condición. Esclavos siempre humillados sirvieron con sus bienes y personas a los partidos encarnizados que se disputaron la dominación de su país y el señorío de sus personas y riquezas»<sup>24</sup>. Une si lucide vision de la colonisation et de la conquête n'a sans doute pas aidé à la réception du roman en Espagne.

Le Pérou ne va pas écrire le grand roman sur l'Emancipation. Il y aura certes quelques romans historiques publiés au XIX<sup>e</sup> siècle (Juana Manuela Gorriti *El Angel caído* (1862) et en général par des femmes ; il faut attendre le XX<sup>e</sup> siècle et les grandes dates commémoratives de 1921, proclamation de l'indépendance par San Martín, 1924, victoire de la bataille d'Ayacucho, et aussi paradoxalement, 1935, anniversaire de la fondation de Lima, pour assister à une petite éclosion de romans où les personnages sont des Espagnols américains, des *criollos* ; en toile de fond, on croise les grands héros mais ils ne sont pas Péruviens ; citons quelques auteures : Teresa González de Fanning, (1904) *Roque Moreno*, Angélica Palma qui publie plusieurs romans historiques (1923) *Coloniaje romántico*, (1926) *Tiempos de la patria vieja*, Amalia Puga de Losada (1923) *El voto*, etc.<sup>25</sup>. Camilo García Calderón publie *Idelfonso* (1924) (l'histoire d'un afropéruvien enrôlé dans les rangs des insurgés) et *La cruz de Santiago* en 1925 où l'on peut lire dans la bouche du héros, ami de San Martín, une déclaration de patriotisme qui doit correspondre à l'Histoire officielle en ces temps de centenaire et de *Patria nueva* : «la emancipación era un deseo arraigado en la mayor parte de los peruanos»<sup>26</sup>.

José Felix de la Puente publie en 1924 à l'occasion de la commémoration de la victoire d'Ayacucho *Por la estirpe ; novela colonial* où don Hilario fervent défenseur des Espagnols, ne supporte pas de voir la Plaza de Armas envahie par une plèbe vociférante qui accueille enthousiaste (ce sont les seuls Liméniens : pas de juntas, pas de patriotes à Lima, bastion royaliste) San Martín. Dans l'édition de 1954, le prologue est signé Luis Alaiza y Paz Soldán et on peut lire le commentaire suivant «el relato se desarrolla en un ambiente genuinamente colonial por que hasta Ayacucho y después de

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>25</sup> Voir l'article très complet de Thomas Ward, *Ficción histórica peruana: las escritoras comprometidas*, webarchive.

<sup>26</sup> Carlos Camino Calderón, *La cruz de Santiago (memorias de un limeño)*, Trujillo, Talleres Goicochea Hnos y Cía, 1925, p. 99.



Ayacucho seguimos coloniales»<sup>27</sup>. Réflexion fort intéressante, car on sait que l'émancipation péruvienne a surtout été le fait des patriotes étrangers, les Péruviens furent «libres por imposición» selon certains historiens de l'émancipation<sup>28</sup>.

*Adela y Matilde*, outre le fait d'être une curiosité pour bibliophiles, représente aussi un objet d'étude passionnant. Ce roman, par la multiplicité des questions qu'il suscite, des énigmes non résolues, mériterait une étude croisée approfondie entre littérature et histoire, dans une perspective comparatiste ainsi qu'une confrontation pacifique des données d'analyses tant péruviennes qu'espagnoles. Un vaste champ d'investigation est donc ouvert.

**Françoise AUBÈS,  
Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense**

---

<sup>27</sup> José Felix de la Puente, *Por la estirpe*, 1<sup>er</sup> premio promovido por el Supremo gobierno en conmemoración del centenario de Ayacucho, ed. Ausonia, S.A, 1924, (prólogo de Luis Alaiza y Paz Soldán dans l'édition de 1954).

<sup>28</sup> Cf. Timothy Anna, *The fall of de royal government in Perú*, Lincoln University of Nebraska Press, 1979.



*Sur les chemins de traverse  
de l'Histoire. La démythification  
de la figure de Simón Bolívar  
dans El general en su laberinto  
de Gabriel García Márquez*

**E**L GENERAL EN SU LABERINTO de Gabriel García Márquez, publié en 1989, s'inscrit dans le courant de rénovation du roman historique hispano-américain qui se développe dans les trois dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, aux côtés, par exemple, de *Terra nostra* de Carlos Fuentes (1975), *El arpa y la sombra* de Alejo Carpentier (1979) et *La guerra del fin del mundo* de Mario Vargas Llosa (1981), à un moment où les thèmes historiques reviennent en force dans la littérature du sous-continent, en même temps que leur traitement esthétique connaît un profond changement. Selon la typologie du nouveau roman historique établie par Celia Fernández Prieto<sup>1</sup>, *El general en su laberinto* appartient à la catégorie des récits qui rénovent le modèle du roman historique à la Walter Scott grâce, notamment, à une plus grande subjectivisation de l'histoire, tout en respectant les données historiographiques et en maintenant une certaine vraisemblance<sup>2</sup>, alors qu'une seconde catégorie d'œuvres rompt de façon plus radicale avec le modèle scottien en procédant à une distorsion des matériaux historiques et en

---

<sup>1</sup> FERNÁNDEZ PRIETO Celia, *Historia y novela: poética de la novela histórica*, Pamplona, Ediciones Universidad de Navarra, EUNSA, 1998.

<sup>2</sup> C'est le cas, par exemple, de *Bomarzo* (1962) et de *El laberinto* (1974) de Manuel Mújica Láinez, de *Lope de Aguirre, príncipe de la libertad* (1979) de Miguel Otero Silva et de *La visita en el tiempo* (1990) de Arturo Uslar Pietri.

faisant de la métafiction un de ses recours littéraires de prédilection<sup>3</sup>. Si, comme le soulignent les « Gracitutes » qui suivent le roman, Gabriel García Márquez s'est appuyé sur une importante documentation historique pour rédiger *El general en su laberinto*, l'écrivain ne s'en accorde pas moins une grande marge de liberté dans la représentation du personnage de Simón Bolívar, qui se trouve au centre du récit. La mise en scène à laquelle procède le romancier tranche volontairement avec l'image officielle de cette figure archétypale des mouvements d'indépendance hispano-américains telle qu'elle est véhiculée par le discours historiographique, d'où le parfum de scandale qui accompagna la publication du livre. Le caractère polémique de cette œuvre de fiction trouve son origine dans le fait que son auteur y donne une vision de Bolívar aux antipodes de la figure marmoréenne du *Libertador* ainsi qu'elle est passée à la postérité. Dans sa quête d'une vérité autre que la vérité officielle, García Márquez se livre à une entreprise de démolition du mythe bolivarien. Il met ses abondantes sources documentaires, rigoureusement citées dans « Gracitutes », au service de la réécriture de l'histoire, dont il s'engage sur les chemins de traverse en choisissant de s'intéresser non pas à l'épopée des guerres d'indépendance, qui fit la gloire du héros, mais au dernier voyage que Simón Bolívar entreprit sur le chemin de l'exil, le 8 mai 1830, après avoir renoncé à la présidence de la Colombie, et que la mort interrompit le 17 décembre 1830.

### **La réécriture de l'histoire**

Loin de vouloir retracer la geste bolivarienne, le projet littéraire de Gabriel García Márquez est de reconstituer, par le biais de la fiction, les huit derniers mois de Simón Bolívar, autrement dit la période la moins documentée de la vie du *Libertador*. Le romancier met à profit les lacunes historiographiques pour porter un regard neuf sur l'une des figures majeures du panthéon hispano-américain, en représentant celle-ci non pas au sommet de sa gloire mais au terme de sa déchéance physique et politique. La technique de fictionnalisation de l'histoire qu'adopte l'auteur s'apparente à celle que Jean Andreu décrit en ces termes : « [...] fictionnaliser l'histoire ne se réduit pas à un simple mécanisme de reproduction ou d'imitation de la chronique événementielle et du discours historiographique. L'imagination

---

<sup>3</sup> Comme *Crónica del Descubrimiento* (1980) de Alejandro Paternain, *Daimón* (1978), *Los perros del paraíso* (1983) et *El largo atardecer del almirante* (1992) de Abel Posse, *Maluco. La novela de los descubridores* (1990) de Napoleón Baccino Ponce de León et *Vigilia del almirante* (1992) de Augusto Roa Bastos.

romanesque commence là où l'histoire scientifique touche à ses limites »<sup>4</sup>. Le manque de connaissances historiques sur les derniers jours de Bolívar offre à l'écrivain un espace propice à la création littéraire : «¡Qué maravilla! ¡Podía inventar todo! El hecho de que no hubiera documentación me hizo sentir cómodo»<sup>5</sup>. Le roman se transforme en chronique apocryphe de ce qui n'a pas été écrit en 1830, lorsque, par un habile jeu spéculaire, le narrateur omniscient fait ironiquement allusion au chroniqueur qui ne prit pas la peine de relater une anecdote du dernier voyage du général :

El coronel Wilson le refirió este episodio a un cronista de la época, que no se tomó la molestia de recordarlo. «El pobre general es un caso acabado», dijo. En el fondo, ésa era la certidumbre de cuantos lo vieron en su último viaje, y tal vez fue por eso que nadie dejó un testimonio escrito. Incluso, para algunos de sus acompañantes, el general no pasaría a la historia.<sup>6</sup>

De multiples prolepses anticipent, tout au long des huit chapitres, la mort du personnage éponyme, prématurément vaincu par la maladie à quarante-sept ans, presque un an après avoir présenté sa démission à la présidence de la Colombie, le 20 janvier 1830 :

Había cumplido cuarenta y seis años el pasado mes de julio, pero ya sus ásperos rizos caribes se habían vuelto de ceniza y tenía los huesos desordenados por la decrepitud prematura, y todo él se veía tan desmerecido que no parecía capaz de perdurar hasta el julio siguiente.<sup>7</sup>

García Márquez prend le parti de ne pas représenter Bolívar au sommet de sa gloire, mais au moment le plus critique de son itinéraire vital et politique, au lendemain de l'accès à l'indépendance, alors même qu'éclate la Grande Colombie et qu'échoue le projet d'unité continentale. La représentation d'un général déchu et à l'agonie est la pièce maîtresse du travail de sape auquel procède García Márquez pour faire perdre à Bolívar sa substance officielle en le transformant en être de papier. L'objectif

---

4 ANDREU Jean, « L'histoire insomnique », in SINGLER Christoph, *Le roman historique contemporain en Amérique latine. Entre mythe et ironie*, Paris L'Harmattan, Collection Recherches et Documents Amériques latines, 1993, p. 7.

5 SAMPER María Elvira, « Es un libro vengativo. Entrevista a Gabriel García Márquez », *Semana*, n° 358, 14 de marzo de 1989, Bogotá, p. 28.

6 GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, Madrid, Mondadori, 1989, p. 132-133.

7 *Ibid.*, p. 12.

ouvertement affiché par l'auteur correspond à la première caractéristique du nouveau roman historique tel que le définit Fernando Aínsa : «La nueva novela histórica se caracteriza por efectuar una relectura del discurso historiográfico oficial, cuya legitimidad cuestiona»<sup>8</sup>. *El general en su laberinto* est une œuvre de fiction écrite en réaction contre les manuels d'histoire auxquels García Márquez reproche de statufier Bolívar. Le processus de démythification du héros suprême des mouvements d'indépendance hispano-américains a pour but de revenir à une plus grande authenticité en rendant au *Libertador* la dimension humaine dont il a été privé par le discours historiographique. García Márquez s'en explique lors d'un entretien avec María Elvira Samper :

Ahora me pongo a pensar en toda esa muchachada que sale de la escuela. Creo que no tiene la menor idea sobre Bolívar [...] El hecho de que fuera novela me permitía meterme en la cabeza de Bolívar. Pero llegué al convencimiento de que he escrito una biografía de Bolívar, en el sentido en que creo que esa es su personalidad [...] Fíjate, todo lo que los historiadores consideran falso fue lo que a mí me emocionó y me dio una imagen exacta de Bolívar.<sup>9</sup>

La réaction outragée de moult historiens et bolivariens, qui reprochèrent à García Márquez tant ses inexactitudes historiques que le manque de respect dont il s'était à leurs yeux rendu coupable envers leur idole, est révélatrice de l'audace profanatrice dont fait preuve l'auteur du *General en su laberinto* en mettant littéralement à nu la figure de Bolívar :

Ante ese estado del mundo, el general pastoreaba el insomnio caminando desnudo por los cuartos desiertos del viejo caserón de hacienda transfigurado por el esplendor lunar.<sup>10</sup>

Él se desvistió a toda prisa, y empezó a mecerse desnudo en la hamaca, con el pensamiento encabritado, y su respiración se iba haciendo más ruidosa y áspera a medida que más pensaba.<sup>11</sup>

On peut se demander si l'insistance sur la diminution de stature du général à la veille de sa mort ne doit pas s'entendre au propre comme au

---

<sup>8</sup> AÍNSA Fernando, «La reescritura de la historia en la nueva narrativa latinoamericana», in *Cuadernos americanos*, Nueva época, n° 28, año V, vol. IV, julio-agosto de 1991, México, UNAM, p. 18.

<sup>9</sup> SAMPER María Elvira, *op. cit.*, p. 28-29.

<sup>10</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *op. cit.*, p. 57.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 73.

figuré, au service de la représentation d'un dirigeant politique impopulaire dépouillé de sa grandeur : «[...] había disminuido de estatura, hasta el punto de que al general Montilla le pareció al abrazarlo que le llegaba a la cintura»<sup>12</sup>. Mais le rapetissement du général a aussi pour fonction de lui rendre sa dimension humaine, le rendant plus proche du lecteur.

La « position antirhétorique »<sup>13</sup> qu'adopte García Márquez dans le traitement de la figure de Bolívar se traduit par l'utilisation d'un langage grossier dans les répliques apocryphes que l'écrivain met dans la bouche du personnage<sup>14</sup>, qui s'exprime volontiers en argot caribéen :

«Mosquera es un pendejo y Caycedo es un pastelero, y ambos están acoquinados por los niños de San Bartolomé».

Lo que quería decir, en jerga caribe, que el presidente era un débil, y el vicepresidente un oportunista capaz de cambiar de partido según los rumbos del viento.<sup>15</sup>

La façon dont García Márquez tente de cerner la vérité historique par l'intermédiaire de la fiction passe également par l'accentuation des traits qui font du général un mulâtre caribéen, alors même que ceux-ci ont été effacés par l'iconographie officielle qui a légué à la postérité l'image aristocratique d'un Bolívar européen. En renforçant les origines caribéennes du général, à qui il prête « une ligne de sang africaine »<sup>16</sup>, García Márquez crée un personnage littéraire à sa propre image, avec ses cheveux crépus, sa peau sombre et ses moustaches. Comme le rappelle Isabel Rodríguez-Vergara :

El hecho de presentar un Bolívar caribeño representa una transgresión a la historia oficial más divulgada en América Latina, aun cuando esa imagen existía marginalmente a través de historias menores y un retrato de un pintor anónimo encontrado en Haití.<sup>17</sup>

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>13</sup> ROVIRA José Carlos, « Gabriel García Márquez remonta el río Magdalena », in *Quinientos años de soledad, Actas del Congreso «Gabriel García Márquez»*, Zaragoza, Anexos de tropelías, 9-12 diciembre, Colección Trópica 3, 1992, p. 288. C'est nous qui traduisons.

<sup>14</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *op. cit.*, p. 155 (« ¡La pinga! »), p. 172 (« Esto se lo llevó el carajo »), p. 207 (« ¡Lo demás son pingadas! »).

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 186. C'est nous qui traduisons.

<sup>17</sup> RODRÍGUEZ-VERGARA Isabel, *El mundo satírico de Gabriel García Márquez*, Madrid, Editorial Pliegos, 1991, p. 199.

Le narrateur fait allusion à ce portrait, en même tant qu'il revient sur le processus de mythification dont a fait l'objet la figure de Bolívar :

El más antiguo de sus retratos era una miniatura anónima pintada en Madrid cuando tenía dieciséis años. A los treinta y dos le hicieron otro en Haití, y los dos eran fieles a su edad y a su índole caribe. Tenía una línea de sangre africana, por un tatarabuelo paterno que tuvo un hijo con una esclava, y era tan evidente en sus facciones que los aristócratas de Lima lo llamaban «El Zambo». Pero a medida que su gloria aumentaba, los pintores iban idealizándolo, lavándole la sangre, mitificándolo, hasta que lo implantaron en la memoria oficial con el perfil romano de sus estatuas.<sup>18</sup>

Le comportement du protagoniste, qui dort nu dans son hamac, s'inspire de celui des Caribéens, comme le précise le romancier : «Ese es el Bolívar, meciéndose en una hamaca, desnudo. Así somos en la costa. Pero esa anécdota la han repudiado los historiadores»<sup>19</sup>.

La représentation d'un Bolívar mulâtre va à l'encontre des discours nationalistes monologiques pour revendiquer une culture périphérique, celle de la côte, dont l'œuvre de García Márquez contribue à la réhabilitation, ainsi que le montrent les travaux de Jacques Gilard<sup>20</sup>. L'opposition *costeños versus cachacos*, si récurrente dans la prose narrative de García Márquez, se manifeste dès le début du roman, où le général désigne péjorativement Santa Fe de Bogotá, noyée sous la pluie éternelle, comme une « terre d'infidèles »<sup>21</sup>.

### **La subjectivisation de l'histoire**

La vision que donne Gabriel García Márquez de Simón Bolívar est le fruit d'une interprétation éminemment personnelle, qui, loin de se limiter à une stricte objectivité référentielle, se contamine de la subjectivité de l'auteur, qui avoue le sentiment de proximité qu'il a fini par ressentir, au fil de ses lectures documentaires, envers cette figure historique majeure : «Era como

---

<sup>18</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *op. cit.*, p. 186.

<sup>19</sup> SAMPER María Elvira, *op. cit.*, p. 29.

<sup>20</sup> Voir notamment GILARD Jacques, «Veinte y cuarenta años de algo peor que la soledad», in *Rumbos*, n° 3, febrero de 1988, Cien años de soledad 1967-1987, *Actas de las Jornadas Hispánicas de la Sociedad Suiza de Estudios Hispánicos*, 4-5 de diciembre de 1987, Institut d'Espagnol, Université de Neuchâtel, p. 55-102.

<sup>21</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *op. cit.*, p. 12. C'est nous qui traduisons.



*Sur les chemins de traverse de l'Histoire.*

mucha gente que conozco en Venezuela, en Colombia. Era muy caribe. Empecé a quererlo mucho y a tener gran compasión de él»<sup>22</sup>.

La subjectivisation de l'histoire se manifeste lorsque l'écrivain imagine le dernier voyage de Bolívar à la lumière de son expérience personnelle. García Márquez affirme dans son entretien avec María Elvira Samper que le projet du *General en su laberinto* trouve son origine dans le désir qui était le sien d'écrire une biographie du fleuve Magdalena : «Yo viajé por el río Magdalena once veces, ida y vuelta. Conozco ese río pueblo por pueblo, árbol por árbol. Me parecía que el mejor pretexto para contar el río era ese viaje de Bolívar»<sup>23</sup>. L'importance accordée au fleuve Magdalena, motif privilégié de l'œuvre romanesque de García Márquez, notamment dans *El amor en los tiempos del cólera*, tisse un lien affectif supplémentaire entre l'auteur et sa créature de fiction. L'attention dévolue au fleuve justifie pleinement la présence, à la suite du roman, de la carte retraçant l'itinéraire de Simón Bolívar de Santa Fe de Bogotá jusqu'à Santa Marta<sup>24</sup>, dans un espace référentiel cher au romancier.

La descente du fleuve se charge d'un évident symbolisme en devenant métaphore du chemin de la vie, qui s'écoule irréversiblement et inexorablement vers la mort, au cours du flux continu des huit chapitres non numérotés du roman. On reconnaît ici, comme le signale, María Isabel López Martínez, le « topique de l'*iter vitae* »<sup>25</sup> cher à Jorge Manrique :

El estropicio eterno del río entre las rocas, magnificado por la fiebre, se incorporó al delirio.

«¡La pinga!», gritó, «si al menos pudiéramos pararlo un minuto».

Pero no: ya no podía parar el curso de los ríos.<sup>26</sup>

Jouet de la fuite inéluctable du temps, le général est impuissant à maîtriser le cours de sa vie et celui de l'histoire. Le compte à rebours dont le narrateur omniscient égrène les jours commence dès la fin du premier chapitre, au départ de Santa Fe de Bogotá, le 8 mai 1830, pour s'achever au terme du roman, dans la villa de San Pedro Alejandrino, proche de Santa Marta, le 10 décembre 1830, sept jours avant la mort du général. García

---

22 SAMPER María Elvira, *op. cit.*, p. 28.

23 *Idem.*

24 GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *op. cit.*, p. 287 : «Mapa esquemático del último viaje de Bolívar, 1830».

25 LÓPEZ MARTÍNEZ María Isabel, «De las formas expresivas a la visión del mundo en *El general en su laberinto* de Gabriel García Márquez», *Quinientos años de soledad, Actas del Congreso «Gabriel García Márquez»*, *op. cit.*, p. 612. C'est nous qui traduisons.

26 GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *op. cit.*, p. 54.

Márquez présente le dernier voyage de Bolívar comme à un retour aux origines puisque le lieu de la mort du personnage se confond avec le souvenir de la plantation de canne à sucre de sa petite enfance, convoquant l'image des êtres chers trop tôt emportés par la mort : son père, sa mère, son épouse. Comme dans l'épisode proustien où le général retrouve dans l'odeur des goyaves les effluves de sa jeunesse flétrie<sup>27</sup>, la mémoire sensorielle fait fugitivement ressurgir le temps perdu, ressuscitant un monde disparu :

«Es el olor de San Mateo», suspiró.

El ingenio de San Mateo, a veinticuatro leguas de Caracas, era el centro de sus añoranzas. Allí fue huérfano de padre a los tres años, huérfano de madre a los nueve, y viudo a los veinte. [...] Lo único que logró remover su memoria por un instante fue el olor de la melaza de San Pedro Alejandrino, la impavidez de los esclavos en los trapiches [...] los árboles inmensos en torno de la casa recién pintada de blanco para recibirlo, el otro ingenio de su vida donde un destino ineludible lo llevaba a morir.<sup>28</sup>

Le rétrécissement du corps du général, similaire à celui de Úrsula dans *Cien años de soledad*<sup>29</sup> et de Macario dans *Hijo de hombre*<sup>30</sup>, permet d'envisager la mort comme un retour à l'enfance : «Para entonces, el general se había disminuido tanto, que tuvieron que darle una vuelta más a los puños de la camisa y le cortaron una pulgada a los pantalones de pana»<sup>31</sup>. Le médecin doit d'ailleurs porter le général dans ses bras, « comme un nouveau-né »<sup>32</sup> pour le déplacer de son hamac au lit où il s'éteindra. Représenté comme un orphelin sans patrie où mourir, Bolívar devient, sous la plume de García Márquez, une figure emblématique du déracinement de l'homme hispano-américain, condamné à une perpétuelle errance<sup>33</sup>. Le départ pour l'Europe étant sans cesse différé, c'est un voyage vers « l'inconcevable de la mort »<sup>34</sup>

---

<sup>27</sup> Cf. *ibid.*, p. 115.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 254-255.

<sup>29</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *Cien años de soledad*, (1967), Edición de Jacques Joset, Madrid, Cátedra, 1984, Letras hispánicas, n° 215, p. 415.

<sup>30</sup> ROA BASTOS Augusto, *Hijo de hombre* (1960), Prólogo de Adriana J. Bergero, Madrid, Espasa Calpe, 1993, Colección Austral, n° A 332, p. 69.

<sup>31</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, *op. cit.*, p. 258.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 268. C'est nous qui traduisons.

<sup>33</sup> Cf. *ibid.*, p. 190.

<sup>34</sup> JANKÉLÉVITCH Vladimir, *La Mort* (1977), Paris, Flammarion, Collection « Champs », 2003, p. 41.

que s'apprête à réaliser le général : «[...] en aquel 15 de mayo de rosas ineluctables estaba emprendiendo el viaje de regreso a la nada»<sup>35</sup>. Et l'on peut dire que, tel le sujet poétique du sonnet de César Vallejo «Piedra negra sobre una piedra blanca»<sup>36</sup>, le général de fiction meurt « un jour dont [il] a déjà le souvenir » puisqu'à deux reprises un sentiment de déjà vu s'empare de lui alors même que l'horloge marque l'heure de sa propre mort<sup>37</sup>.

### **La relativisation de la vérité historique**

C'est par l'intermédiaire des personnages satellites qui gravitent autour lui que sont évoquées les facettes contradictoires de la personnalité du général, omniprésent du début à la fin du roman, ce qui lui donne toute sa suprématie littéraire. Ce kaléidoscope de points de vue accentue l'ambivalence du personnage, lui rendant toute sa complexité humaine et préservant ses zones d'ombre, ce qui a pour effet de relativiser la vérité historique. C'est la fonction du leitmotiv de José Palacios, le fidèle serviteur du général : «Lo que mi señor piensa, sólo mi señor lo sabe»<sup>38</sup>. Il n'y a ainsi plus de vérité absolue, mais plutôt une quête de la vérité, ce qui instaure un dialogue avec l'histoire, comme l'observe justement Luisa María Conde<sup>39</sup>. Les dialogues apocryphes qu'entretient le général avec divers interlocuteurs, notamment avec le Français Diocles Atlantique au chapitre 4, permettent d'aborder les aspects les plus polémiques de la pensée de Bolívar, comme sa tendance à l'absolutisme<sup>40</sup>. Ainsi que le souligne José Carlos Rovira : «Obtenemos en la obra una memoria fragmentaria y discontinua del pensamiento de Bolívar sobre la identidad americana, y el fragmentarismo puede ser una apuesta para la reconstrucción activa del lector»<sup>41</sup>.

Le titre du roman est lui-même construit sous forme d'énigme, puisque le lecteur ne sait pas, de prime abord, quel personnage se cache derrière ce général éponyme ni quelle réalité recouvre le labyrinthe où le général est

---

<sup>35</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, op. cit., p. 93.

<sup>36</sup> VALLEJO César, *Poemas humanos*, in *Poemas en prosa. Poemas humanos. España aparta de mí este caliz*, Edición de Julio Vélez, Madrid, Cátedra, 1993, Letras hispánicas, n° 278, p. 155.

<sup>37</sup> Cf. GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, op. cit., p. 115-116 et 256.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>39</sup> Cf. GARCÍA CONDE Luisa, «El general en su laberinto: un encuentro con la historia de América Latina», *Quinientos años de soledad, Actas del Congreso, Gabriel García Márquez*, op. cit., p. 514.

<sup>40</sup> Cf. GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, op. cit., p. 129-132.

<sup>41</sup> ROVIRA José Carlos, op. cit., p. 289.

prisonnier. Ce titre sibyllin contribue de la sorte au brouillage du référent historique. Tout au long du roman, le héros de l'indépendance hispano-américaine n'apparaît qu'une seule fois sous son nom propre complet et n'est désigné qu'à deux reprises sous le nom de Bolívar. Or, si l'on en croit Celia Fernández Prieto :

El nombre del personaje histórico incorporado al mundo ficcional genera unas expectativas en el lector diferentes a las que puede generar un personaje imaginario [...] El nombre propio pulsa resortes de la memoria, activa redes connotativas que integran la competencia cultural de los lectores.<sup>42</sup>

La suppression presque systématique du nom propre est une façon de gommer les traits identitaires qui caractérisent Bolívar dans la mémoire collective et permettent de l'identifier en tant que personnage historique parmi les plus célèbres au monde. Le fait de ne pas le nommer par son nom propre le fait sombrer dans l'anonymat de la disgrâce politique et de la détérioration physique, ce qui va de pair avec le fait que nombre des personnages qu'il croise sur le chemin de l'exil éternel ne le reconnaissent pas. La mention récurrente du grade militaire résonne comme un écho de ses anciens hauts faits d'armes. Par sa solennité, le nom propre complet, tel qu'il est énoncé à la fin du premier chapitre, rappelle mélancoliquement les pompes d'un pouvoir irrémédiablement perdu, hyperboliquement évoqué dans l'énumération des exploits passés. Exploits que la proposition adversative fait cruellement contraster avec l'état de déréliction qui est celui du général au moment du départ. La mention de ce nom retentit comme un adieu dans la mesure où elle s'accompagne de l'insistante annonce de l'imminence de la mort :

Era el fin. El general Simón José Antonio de la Santísima Trinidad Bolívar y Palacios se iba para siempre. Había arrebatado al dominio español un imperio cinco veces más vasto que las Europas, había dirigido veinte años de guerras para mantenerlo libre y unido, y lo había gobernado con pulso firme hasta la semana anterior, pero a la hora de irse no se llevaba ni siquiera el consuelo de que se lo creyeran. El único que tuvo bastante lucidez para saber que en realidad se iba, y para dónde se iba, fue el diplomático inglés que escribió en un informe oficial a su gobierno: «El tiempo que le queda le alcanzará a duras penas para llegar a la tumba».<sup>43</sup>

---

<sup>42</sup> FERNÁNDEZ PRIETO Celia, *op. cit.*, p. 182-183.

<sup>43</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, *op. cit.*, p. 44-45.

*Sur les chemins de traverse de l'Histoire.*

La seconde mention au nom de Bolívar, lourde d'intention démythificatrice, se trouve dans une réplique en style direct à la charge du général. Elle témoigne de la capacité d'autodérision dont García Márquez dote son personnage de fiction. Le général déchu donne en effet son nom à un chien errant en piteux état recueilli le long du fleuve :

Nadie volvió a acordarse del perro que habían recogido en la vereda [...] hasta que el ordenanza encargado de la comida cayó en la cuenta de que no tenía nombre. Lo habían bañado con ácido fénico, lo perfumaron con polvos de recién nacido, pero ni aun así consiguieron aliviarle la catadura perdularia y la peste de la sarna. El general estaba tomando el fresco en la proa cuando José Palacios se lo llevó a rastras.

«¿Qué nombre le ponemos?», le preguntó.

El general no lo pensó siquiera.

«Bolívar», dijo.<sup>44</sup>

Il s'agit là d'un acte quasi prémonitoire, puisqu'au plus bas de sa déchéance physique et morale, le personnage littéraire gémit comme un chien dans son sommeil :

En uno de esos escrutinios del pasado, perdido en la lluvia, triste de esperar sin saber qué ni a quién, ni para qué, el general tocó fondo: lloró dormido. Al oír los quejidos mínimos, José Palacios creyó que eran del perro vagabundo recogido en el río. Pero eran de su señor.<sup>45</sup>

La troisième occurrence du nom de Bolívar sort de la bouche d'un enfant sous forme de réduplication, dans la maison hantée du vice-roi de Nouvelle-Grenade, ce qui crée une atmosphère propice à la confusion entre rêve et réalité et prête au général une existence fantomatique :

De modo que se hizo colgar la hamaca en las argollas de la sala y se durmió un momento sin soñar. Llovía a mares, y un grupo de niños permaneció asomado en las ventanas de la calle para verlo dormir. Uno de ellos lo despertó con voz sigilosa: «Bolívar, Bolívar». [...]

Cuando volvió a despertar continuaba lloviendo, y José Palacios preparaba el mosquitero para la hamaca.

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 231.

«Soné que un niño de la calle me hacía preguntas raras por la ventana», le dijo el general.<sup>46</sup>

L'effacement du nom de Bolívar se charge également d'une signification existentielle pour faire allusion au manque-à-être du personnage, en proie à un lancinant sentiment de perte identitaire, alors même qu'il doit faire le triple deuil du pouvoir, de l'amour et de la vie :

«Ya no soy yo»<sup>47</sup> ; «Yo no existo»<sup>48</sup>.

### **Les procédés de carnavalisation**

Le projet d'humanisation du personnage de Simón Bolívar mis en œuvre dans *El general en su laberinto* correspond très exactement à l'intention que Fernando Aínsa prête au nouveau roman historique :

[...] buscar entre las ruinas de una historia desmantelada por la retórica y la mentira al individuo auténtico perdido detrás de los acontecimientos, descubrir y ensalzar al ser humano en su dimensión más auténtica, aunque parezca inventado, aunque en definitiva lo sea.<sup>49</sup>

Fernando Aínsa insiste sur la nécessité de délivrer le personnage historique de la gangue référentielle où l'enferme le discours officiel pour atteindre la vérité de l'être par le truchement de la fiction. Or, si García Márquez, lorsqu'il revient dans « Gratiudes » sur la démarche qu'il a suivie en écrivant *El general en su laberinto*, met l'accent sur la préoccupation de rigueur qui a été la sienne pour éviter anachronismes et confusions historiques, il n'en revendique pas moins le droit de l'écrivain à s'évader du carcan des strictes données historiques pour revisiter la biographie de Bolívar, faisant ainsi ressortir le périlleux équilibre entre histoire et fiction sur lequel repose son projet : «[...] contar una vida con una documentación tiránica, sin renunciar a los fueros desaforados de la novela»<sup>50</sup>. Le roman trouve d'ailleurs son point de départ dans la fiction avant que dans l'histoire puisque le livre naît d'une relation d'intertextualité. Le premier remerciement de Gabriel

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>49</sup> AÍNSA Fernando, *op. cit.*, p. 31.

<sup>50</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, *op. cit.*, p. 272.

*Sur les chemins de traverse de l'Histoire.*

García Márquez est destiné à Álvaro Mutis<sup>51</sup>, qui l'autorisa à réécrire son récit inachevé sur les derniers jours de Bolívar, intitulé «El último rostro»<sup>52</sup>. Au commencement est donc la littérature.

Pour révéler la face humaine de Bolívar, le romancier tente de découvrir l'autre côté de la médaille, à la recherche des détails « les plus triviaux »<sup>53</sup> de sa vie privée, qui servent de tremplin à l'imagination de façon à créer le plus grand effet de dissonance possible avec la figure publique du *Libertador*. L'ouverture du roman est en cela saisissante puisqu'elle immerge d'emblée le lecteur dans la vie intime de Bolívar. La première image du général est celle d'un homme prenant son bain :

José Palacios, su servidor más antiguo, lo encontró flotando en las aguas depurativas de la bañera, desnudo y con los ojos abiertos, y creyó que se había ahogado. Sabía que ése era uno de sus muchos modos de meditar, pero el estado de éxtasis en que yacía a la deriva parecía de alguien que ya no era de este mundo.<sup>54</sup>

Sans que nulle mention ne soit faite à son identité, Bolívar apparaît en position d'objet depuis le point de vue de José Palacios dont García Márquez fait l'un des principaux témoins des jours ultimes du *Libertador*. Le général apparaît dans un état de suspension entre la vie et la mort, l'être et le non-être, dans un état d'extrême vulnérabilité. Le narrateur livre par la suite tous les détails de la minutieuse toilette du protagoniste, dans sa lutte contre la décrépitude, sans omettre la moindre précision :

Luego se arrancó a tirones los pelos de la nariz y las orejas, se pulió los dientes perfectos con polvo de carbón en un cepillo de seda con mango de plata, se cortó y se pulió las uñas de las manos y los pies, y por último se quitó la ruana y se vació encima un frasco grande de agua de colonia, dándose fricciones con ambas manos en el cuerpo entero hasta quedar exhausto.<sup>55</sup>

---

51 *Ibid.*, p. 271. Le roman est également dédié à Álvaro Mutis.

52 MUTIS Álvaro, «El último rostro», in *Prosas*, Bogotá, Procultura, vol. 2, 1985, p. 101-118.

53 GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, *op. cit.*, p. 272.

54 *Ibid.*, p. 11.

55 *Ibid.*, p. 13.

García Márquez, en quête de l'essence d'un homme à l'agonie, présente le général dans sa nudité existentielle. Les allusions à la déchéance physique de Bolívar abondent dès le début du roman, se faisant de plus en plus nombreuses et appuyées à mesure qu'approche l'échéance finale :

Entonces ella conoció palmo a palmo el cuerpo más estragado que se podía concebir: el vientre escuálido, las costillas a flor de piel, las piernas y los brazos en la osamenta pura, y todo envuelto en un pellejo lampiño de una palidez de muerto, con una cabeza que parecía de otro por la curtiembre de la intemperie.<sup>56</sup>

Aucun élément de la progressive dégradation de l'état de santé du personnage et de ses troubles physiologiques et mentaux, non plus que de ses nécessités corporelles les plus basses, n'est épargné au lecteur : fièvre, vomissements, flatulences, constipation, insomnies, perte de mémoire, accès de délire<sup>57</sup>... La dégradation de l'image du *Libertador*, métamorphosé en être de chair et de sang, est en accord avec la seconde caractéristique du nouveau roman historique tel que le définit Fernando Aínsa : l'abolition de la « distance épique »<sup>58</sup>, qui donne aux personnages du roman historique traditionnel leur dimension héroïque. Le général se comporte comme le commun des mortels, avec ses failles et ses faiblesses. Mauvais perdant, mal embouché, coureur de jupons, il descend de son piédestal pour devenir un homme comme les autres.

Le processus de carnavalesation auquel est soumis le personnage a pour finalité la déconstruction du mythe de Bolívar, représenté en pleine décadence politique. Comme le dit Isabel Rodríguez-Vergara : «Del general glorioso se descende al general descoronado»<sup>59</sup>. Insulté par le peuple colombien, le protagoniste reçoit une bouse de vache en pleine poitrine le jour même de l'élection de son successeur à la présidence de la République : «No tuvo tiempo de esquivar una bosta de vaca que le arrojaron desde algún establo y se le reventó en mitad del pecho y alcanzó a salpicarle la cara»<sup>60</sup>. En proie à l'hostilité publique, il quitte Bogotá comme un fugitif, monté non pas sur un

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>57</sup> Voir, par exemple, *ibid.*, p. 17, 18, 119, 258, 261.

<sup>58</sup> AÍNSA Fernando, *op. cit.*, p. 19. Fernando Aínsa reprend le terme de Mikhaïl Bakhtine dans « Récit épique et roman », in *Esthétique et théorie du roman* (1975), Paris, Gallimard, Collection tel, n° 120, 2004, p. 452-453.

<sup>59</sup> RODRÍGUEZ-VERGARA Isabel, *op. cit.*, p. 205.

<sup>60</sup> GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, *op. cit.*, p. 35.



*Sur les chemins de traverse de l'Histoire.*

fringant coursier, comme au temps de sa grandeur passée, mais sur une humble mule :

En vez de Palomo Blanco, su caballo histórico, venía montado en una mula pelona con gualdrapas de estera, con los cabellos encanecidos y la frente surcada de nubes errantes, y tenía la casaca sucia y con una manga descosida. La gloria se le había salido del cuerpo.<sup>61</sup>

La négligence de la tenue du général est un élément supplémentaire de l'inversion des valeurs établies à laquelle procède García Márquez. Et lorsqu'il ne déambule pas nu, le président déchu se promène coiffé d'un « bonnet de nuit vert qu'auparavant il mettait seulement pour dormir »<sup>62</sup>. La petite histoire se mêle à la grande lorsque le *Libertador* renonce au pouvoir à cause d'un vomitif malencontreusement prescrit<sup>63</sup> ou lorsqu'il risque de compromettre le succès des guerres d'indépendance pour un rendez-vous galant<sup>64</sup>. Les simulacres de fête qui jalonnent le dernier voyage du général contribuent aussi à créer une ambiance de farce carnavalesque :

Se habían encendido luces de Pascua Florida en las casas principales, pero el general no se hacía ilusiones, pues sabía que en el Caribe cualquier causa de cualquier clase, hasta una muerte ilustre, podía ser el motivo de una parranda pública. Era una fiesta falsa, en efecto.<sup>65</sup>

Le récit de l'attentat du 25 septembre 1828 est particulièrement représentatif des procédés satiriques qui affectent la solennité du héros. Dans cette scène à tonalité burlesque, le général, surpris par ses ennemis politiques en pleine nuit de réconciliation avec Manuela Sáenz, s'enfuit par la fenêtre à demi-vêtu et chaussé des pantoufles imperméables de sa maîtresse. L'humanisation du personnage historique passe par la vision d'un Bolívar intime, représenté dans une suggestive scène d'alcôve : «Estaban iniciando en la cama los retazos del amor, él desnudo y ella a medio desvestir, cuando oyeron los primeros gritos, los primeros tiros, y el trueno de los cañones contra algún cuartel leal»<sup>66</sup>. La grossièreté du général – «parece que a los muy

---

61 *Ibid.*, p. 23.

62 *Ibid.*, p. 33. C'est nous qui traduisons.

63 Cf. *ibid.*, p. 28.

64 Cf. *ibid.*, p. 122.

65 *Ibid.*, p. 176.

66 *Ibid.*, p. 62.

maricones se les enfrió la pajarilla»<sup>67</sup> – contribue à la carnavalisation du protagoniste en l'abaissant au niveau le plus trivial possible. Le comique de la situation est dû au fait que le général, tout habitué qu'il soit à diriger des armées, fuit sans gloire face au danger, alors que Manuela Sáenz l'affronte avec vaillance. C'est elle l'héroïne de cette petite histoire qui forme un récit autonome. La dégradation du héros épique parvient à son comble à la fin de l'épisode, lorsque le général attend passivement, caché dans des buissons, que l'armée ait réprimé l'insurrection avant de faire sa réapparition<sup>68</sup>.

### **L'effondrement du rêve bolivarien**

La mort de Bolívar sonne le glas du projet d'unité continentale dont il est porteur et dont García Márquez fait l'un des motifs récurrents du roman, l'assimilant à un rêve irréalisable par sa démesure même :

Su ilusión final era extender la guerra hacia el sur, para hacer cierto el sueño fantástico de crear la nación más grande del mundo: un solo país libre y único desde México hasta el cabo de Hornos.<sup>69</sup>

[...] su sueño casi maniático de la integración continental empezaba a desbaratarse en pedazos. En aquél, su último viaje, el sueño estaba ya liquidado [...] <sup>70</sup>

El sueño del general empezó a desbaratarse en pedazos el mismo día en que culminó.<sup>71</sup>

Le démantèlement de la Grande Colombie va de pair avec la ruine physique et morale du général, qui fait preuve d'une poignante lucidité dans la douloureuse conscience de son échec : «En cambio yo me he perdido en un sueño buscando algo que no existe»<sup>72</sup>. Le personnage questionne obsessionnellement le passé dans un constant ressassement, gardant l'espoir de tout recommencer à zéro jusqu'au dernier souffle de vie<sup>73</sup>. García Márquez fait de son général de fiction un idéaliste vaincu par une réalité qu'il se refuse à accepter, un Don Quichotte poursuivant sa chimère, réprouvant intérêts

---

67 *Idem.*

68 *Cf. idem.*

69 *Ibid.*, p. 56.

70 *Ibid.*, p. 105.

71 *Ibid.*, p. 161.

72 *Ibid.*, p. 225.

73 *Cf. ibid.*, p. 206 et 209.

locaux et ambitions personnelles qui font obstacle à la réalisation de son rêve. La charge la plus forte est dirigée contre Francisco de Paula Santander, perfidement surnommé «Casandro»<sup>74</sup> par le général, qui le rend responsable de la fragmentation de la Grande Colombie :

No: no fueron esos ni otros tantos los motivos que causaron la terrible ojeriza que se fue agriando a través de los años, hasta culminar con el atentado del 25 de septiembre. «La verdadera causa fue que Santander no pudo asimilar nunca la idea de que este continente fuera un solo país», dijo el general. «La unidad de América le quedaba grande».<sup>75</sup>

*El general en su laberinto* offre une image chaotique de la Colombie au lendemain des guerres d'indépendance, en représentant le pays comme rongé de l'intérieur par le ver de la dissension<sup>76</sup>, en proie à la violence politique, aux catastrophes naturelles et aux épidémies, symboles de la corruption qui y règne au terme de « vingt ans de guerres inutiles y de désillusions du pouvoir »<sup>77</sup>. Mompox et Cartagena de Indias apparaissent sous les yeux du général dans un état de complète désolation, ruinées non seulement par les guerres d'indépendance mais par aussi par les conflits internes<sup>78</sup>. Ce constat désenchanté place le roman sous le signe de la désagrégation des idéaux, alors même que le général visionnaire, contaminé par l'idéologie de García Márquez, prophétise les guerres civiles du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup>, prévoit les dangers de la dette extérieure<sup>80</sup> et de la politique étrangère nord-américaine<sup>81</sup>. Dans son entretien avec María Elvira Samper, García Márquez présente *El general en su laberinto* comme : «[una tentativa] de buscar las raíces de todo lo que está sucediendo hoy en Colombia»<sup>82</sup>. L'enjeu de la fiction est donc, pour reprendre les termes de Jean Andreu, « l'interrogation d'un présent angoissant à travers

---

<sup>74</sup> Roi de Macédoine (-358 -297) qui devint maître de toute la Grèce et prit le titre de roi après avoir fait périr la femme et le fils d'Alexandre le Grand.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 242 («cada colombiano es un país enemigo») et p. 253 («Todas las ideas que se les ocurren a los colombianos son para dividir»).

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 13. C'est nous qui traduisons.

<sup>78</sup> Cf. *ibid.*, p. 110 et 175-176.

<sup>79</sup> Cf. *ibid.*, p. 150.

<sup>80</sup> Cf. *ibid.*, p. 224-225.

<sup>81</sup> Cf. *ibid.*, p. 227.

<sup>82</sup> SAMPER María Elvira, *op. cit.*, p. 32.

la reconstitution du passé »<sup>83</sup> à un moment de bouleversement des valeurs établies et d'effondrement des systèmes idéologiques unificateurs. N'oublions pas que *El general en su laberinto* fut publié la même année que la chute du mur de Berlin. La démythification de Bolívar s'inscrit ainsi dans une réflexion sur la fin des utopies, caractéristique, selon Teodosio Fernández, de la littérature hispano-américaine depuis les années soixante-dix, littérature marquée par l'abandon des « traitements mythiques »<sup>84</sup> au profit d'une approche plus directe de la réalité sociale et politique de l'ère contemporaine.

Comme nous l'avons constaté, *El general en su laberinto*, en tant que littérature de fiction, procède à une interprétation de l'histoire éminemment personnelle et volontairement irrespectueuse du discours officiel. Gabriel García Márquez met en scène ce que Roberto González Echevarría appelle le « second big bang »<sup>85</sup> de l'histoire de l'Amérique latine, autrement dit la période de l'indépendance, pour mieux réécrire cette page fondatrice de la construction des nations hispano-américaines. La démythification de Simón Bolívar remet en cause la légitimité de l'historiographie historique, ainsi dépouillée de sa prétention à une vérité absolue. L'abandon de la vision épique traduit les incertitudes d'un monde en proie au désordre, dont la représentation préfigure les crises de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. García Márquez réussit par ailleurs le pari littéraire de rendre plus humaine la figure historique de Bolívar, sans pour autant lui ôter toute grandeur :

Ese culto desmesurado y sacralizado de Bolívar no es más que un sentimiento atávico de culpa de los que lo trataron como a un perro. Pero yo sigo creyendo que Bolívar, así apaleado y jodido es mucho más grande que como nos lo han tratado de vender.<sup>86</sup>

Le romancier grandit le général en tant qu'être humain en exaltant ses petites choses. Bolívar cesse ainsi d'être le *Libertador* pour se convertir en homme, à la fois risible et émouvant.

**Béatrice MÉNARD,  
Université Paris Ouest Nanterre-La Défense,  
CRIIA, membre du GRELPP**

---

<sup>83</sup> ANDREU Jean, *op. cit.*, p. 10.

<sup>84</sup> FERNÁNDEZ Teodosio, « Entre el mito y la historia: las últimas obras de Gabriel García Márquez », in *Quinientos años de soledad, Actas del Congreso « Gabriel García Márquez »*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>85</sup> GONZÁLEZ ECHEVARRÍA Roberto, « García Márquez y la voz de Bolívar », in *Cuadernos americanos*, Nueva época, n° 28, año V, vol. IV, julio-agosto de 1991, México, UNAM, p. 63.

<sup>86</sup> SAMPER María Elvira, *op. cit.*, p. 33.

*3 – L'indépendance cent ans après.  
Discours politiques, discours identitaires*



## *Présentation d'Emmanuelle Sinardet. « Commémorer les indépendances »*

LA JOURNÉE D'ÉTUDES « Nos petites indépendances : imaginaires et discours décalés sur l'Indépendance hispano-américaine » n'entend pas revenir seulement sur le moment historique des indépendances, mais sur les commémorations qu'elles ont suscitées par la suite, notamment celles du Centenaire. Ces dernières revisitent l'Histoire selon des impératifs contemporains qu'elles permettent, à ce titre, d'appréhender. Le Centenaire révèle, en effet, le contexte de crise sociale et identitaire de l'époque. Car il est l'occasion de confronter les racines historiques au présent et à ses enjeux, mais aussi au défi de la représentation d'un avenir national. L'étude des commémorations représente ainsi un angle d'approche intéressant de l'histoire politique et culturelle de l'Amérique latine. Parce qu'elles prétendent les donner à voir, les célébrations du Centenaire permettent de cerner l'état du processus d'affirmation d'une identité nationale et la consolidation d'une certaine représentation de la communauté nationale.

Cette approche permet aussi d'interroger le pouvoir performatif de la commémoration. Auguste Comte, dans son *Catéchisme positiviste*, en 1852, écrivait que « les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts : telle est la loi fondamentale de l'ordre humain ». Alain, dans *Esquisses de l'homme*, en 1927, commentait en ces termes la phrase de Comte : « C'est le meilleur des morts qui gouverne, c'est-à-dire le mort grandi par choix, et le mort choisi. Tel est le principal ressort du progrès ». La commémoration, qui opère ce tri parmi les morts qu'elle héroïse, serait facteur d'un progrès en ce sens qu'elle permettrait non seulement le culte des valeurs positives du groupe à travers celui des modèles choisis, mais l'ample diffusion de ces modèles vertueux.

Rappelons que la commémoration a d'abord un sens religieux ; selon la liturgie, elle renvoie à la cérémonie du souvenir établie par l'Eglise. La commémoration en tant que cérémonie officielle et publique, acception que nous retenons ici, hérite de cette définition première une certaine sacralité que souligne d'ailleurs Alain, toujours dans *Esquisses de l'homme* : « Car, s'il est vrai que les hommes ont toujours le même bagage d'imperfections, il est vrai aussi que les modèles qu'ils se proposent valent mieux que l'homme ; les morts sont surhumains. Et je considère seulement le culte familial, tel qu'il est partout. Nos dieux naturels sont nos morts grandis et purifiés. Quand il s'agit des hommes éminents, et qui ont laissé des œuvres, le culte est alors public, durable, encore mieux fondé ». Commémorer, c'est pérenniser leur mémoire pour tenter de façonner le présent à la lumière de ces modèles du passé. Il se produit un véritable travail de construction d'une mémoire collective, support identitaire par excellence, selon un jeu de compromis entre présent et passé. Cette mémoire est le fruit d'une opération de sélection et de réactualisation continue de croyances, de symboles, de mythes, qui prennent corps dans la figure de héros.

Nous voyons bien là le lien entre l'acte commémoratif et l'affirmation d'une conscience nationale autour du modèle d'Etat-nation, modèle que retiennent les jeunes républiques latino-américaines à l'issue de leur processus d'indépendance. Les commémorations n'ont pas pour unique visée d'affirmer l'existence d'une unité politique : elles travaillent aussi à la produire, rappelle Philippe Raynaud dans son article « La commémoration : illusion ou artifice ? », cité par Emmanuelle Sinardet. Les cérémonies commémoratives remplissent une mission pédagogique qui, loin d'être neutre, transmet des valeurs qu'il s'agit d'exalter comme étant propres à un groupe, pour mieux en façonner l'identité.

La commémoration du Centenaire joue un rôle d'autant plus important dans les jeunes républiques latino-américaines que leur construction en tant que nation pose problème. Pour reprendre la démonstration de l'historien Francois-Xavier Guerra, l'Etat y préexiste à la nation. L'Etat fondé, il convient ensuite de chercher à développer un sentiment national. Il n'est pas surprenant que le Centenaire de leur Indépendance soit largement célébré par les différents pays d'Amérique latine. En effet, le concept de nation se prête mal à la définition parce que la réalité qu'il désigne n'est pas objectivement identifiable. La nation n'est pas un donné mais un construit, une représentation que les individus se font d'eux-mêmes et de l'être collectif qu'ils constituent. Elle implique un discours identitaire s'appuyant sur certains mythes, mythes que les commémorations, justement, célèbrent, instituent voire institutionnalisent. Tel



est l'un des enjeux de l'article d'Emmanuelle Sinardet, centré sur l'étude d'une certaine définition de l'équatorianité à travers celle de la célébration du Centenaire de la bataille de Pichincha, en 1922. Il s'efforce de mettre en lumière une réinterprétation du passé qui vise à affirmer une identité spécifique à l'ensemble des habitants du pays : l'équatorianité. Cette équatorianité, au prisme de la commémoration, se présente comme un archétype, comme quelque chose d'ordre idéal, servant de référence à la pensée et à l'action dans des tentatives pour l'inscrire dans le réel.

Le lien entre la nation et sa population est procuré par le sentiment de communauté que nourrissent les nationaux. La communauté nationale se fonde objectivement sur un passé, un présent et un avenir partagés par tous les nationaux, créant une affinité naturelle et spontanée entre la nation et l'Etat et formant un groupe qui tendrait à la pacification vers l'intérieur et à la guerre vers l'extérieur. Toutefois, les peuples n'existent pas naturellement, seulement en vertu d'une descendance, d'une communauté de culture ou d'intérêts préexistants. Il faut instituer dans le réel, et donc dans le temps de l'histoire, leur unité imaginaire. Telle est la fonction du discours commémoratif de Jijón y Caamaño étudié ici, où l'acte commémoratif s'appuie sur un discours de type historique. Il s'agit en effet d'une contribution de l'Académie nationale d'histoire, laquelle se voit mise au service de la représentation d'un Quito au cœur des indépendances qu'elle tend à légitimer par une démonstration minutieuse. L'histoire alimente ici une mémoire collective en construction. Cette mémoire contribue à définir une communauté « imaginaire » – celle des Equatoriens organisés autour d'une matrice quiténienne – présentée pourtant comme une réalité tangible.

L'histoire des nations est toujours présentée sous la forme d'un récit qui leur attribue la continuité d'un sujet, comme l'illustre d'ailleurs la *historia patria*. La formation de la nation-Equateur apparaît ici comme l'accomplissement d'un projet séculaire, marqué d'étapes et de prises de conscience que l'historien fait apparaître comme décisives, car elles seraient des manifestations de soi, de la personnalité nationale. Avec une telle représentation du destin national, l'illusion est double. Elle consiste à croire, et à faire croire, qu'une substance invariante s'est transmise entre des générations qui se succèderaient pendant plusieurs siècles sur un territoire approximativement stable, quand bien même il ne l'est pas, et sous une désignation équivoque (*Reino de Quito*, *Real Audiencia de Quito*, puis République de l'Equateur ayant pour capitale Quito), censée incarner la continuité historique du territoire. Et elle consiste à faire croire que l'évolution était la seule possible, qu'elle représentait un destin.

Pour ce faire, comme le travail d'Emmanuelle Sinardet tente de le montrer, l'historien Jijón y Caamaño sélectionne rétrospectivement les aspects de cette évolution. L'histoire revisitée nourrit ainsi l'illusion d'une identité nationale. Le discours de Jijón y Caamaño s'efforce de donner à voir *a posteriori* l'existence de la nation Equateur comme une entité vivante et déjà formée bien avant l'Indépendance. Il entend contribuer à légitimer une représentation de la nation comme un tout homogène, en marche vers l'accomplissement d'un destin commun, dont la bataille de Pichincha n'est pas le commencement, mais une étape parmi d'autres.

Pour sa part, Stéphanie Decante aborde le problème de la définition de l'identité nationale au prisme d'une notion, le bovarysme, qui trouve, à l'occasion de la célébration du Centenaire, un écho particulier, notamment au Mexique. A l'échelle collective, en effet, le bovarysme renvoie à une pathologie culturelle qui conduirait une nation à s'identifier à des cultures étrangères jusqu'à l'altération, l'aliénation voire la décadence. L'étude de l'usage de cette notion, dans le contexte du Centenaire, permet de pointer les processus d'affirmation nationaliste ainsi que la réflexion sur la décolonisation culturelle et les influences étrangères, celle du positivisme en particulier, menée dans les divers pays d'Amérique latine. Le Mexicain Antonio Caso, par exemple, procède à un bilan rétrospectif des luttes indépendantistes et des origines de la nation, cernant les composantes de l'identité mexicaine. Cette dernière se caractériserait par un mélange de pragmatisme et d'idéalisme don- quichottesque, hérité des Espagnols. Le bovarysme, à l'heure de la commémoration du Centenaire, est utilisé pour dresser un état des lieux sans concession de l'identité mexicaine.

*Quito, cœur des indépendances.  
Commémoration et mémoire dans  
Quito y la independencia de América  
de Jacinto Jijón y Caamaño (1922)*

LE DISCOURS «Quito y la independencia de América»<sup>1</sup>, prononcé par Jacinto Jijón y Caamaño dans le cadre d'une «sesión solemne celebrada por la Academia Nacional de Historia, en la sala capitular de San Agustín el 29 de mayo de 1922, primer centenario de la batalla de Pichincha», devient un événement fondateur de la naissance de la nation Equateur. Il entend, en effet, commémorer la bataille de Pichincha, qui a eu lieu le 24 mai 1822 au pied du volcan du même nom, présentée comme un «acontecimiento trascendental» et le triomphe de «los ejércitos libertadores»<sup>2</sup>. La bataille marque l'indépendance de l'Equateur vis-à-vis de l'Espagne, et est célébrée aujourd'hui encore comme le jour de l'Indépendance. Le 24 mai, nationalement férié, a également donné son nom à nombre de rues, à des établissements d'enseignement, et même à un canton, dans la province de Manabí. Sa célébration fait déjà l'objet en 1922 de commémorations publiques, notamment sous forme de défilés auxquels participent aussi bien les forces armées que les élèves et collégiens<sup>3</sup>. Elle est associée à une figure

---

<sup>1</sup> Jacinto JIJON Y CAAMANO, «Quito y la independencia de América», in Julio TOBAR DONOSO (ed.), *Jacinto Jijón y Caamaño*, Quito, Biblioteca Ecuatoriana Mínima, 1960, pp. 359-413.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>3</sup> Emmanuelle SINARDET, «Ecole et fêtes : construire la Nation dans l'Equateur de la première moitié du XXe», *América – Cahiers du CRICCAL*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, N°27 «La fête en Amérique latine», 2001, pp. 43-51.

majeure du panthéon national, celle d'Abdón Calderón, qui incarne le héros versant son sang pour la patrie. Agé de 16 ans en 1820 alors qu'il rejoint les troupes de José Antonio de Sucre, il est en première ligne lors de la bataille de Pichincha. Touché à quatre reprises par les balles ennemies, il refuse d'être évacué et encourage ses camarades avant de décéder de ses blessures. Rues et établissements publics portent également le nom d'Abdón Calderón, témoignant encore de la place privilégiée qu'occupe la bataille de Pichincha dans l'imaginaire collectif national.

Il n'est donc pas étonnant qu'une session solennelle célèbre le centenaire de la bataille. L'auditeur et le lecteur s'attendent à une présentation de ses enjeux, de ses apports, de la stratégie déployée par Sucre pour défaire les troupes légitimistes, et ce, d'autant plus que Jijón y Caamaño anime la commémoration. Intellectuel de renom, Jijón y Caamaño (1891-1950) prend la parole non seulement lors d'une session solennelle, mais en tant qu'historien, comme membre de l'Académie nationale d'histoire. Ses articles et discours les plus marquants font d'ailleurs l'objet d'une réédition posthume, en 1960 – sur laquelle nous travaillons –, dans le cadre de la Biblioteca Ecuatoriana Mínima, collection qui rassemble les études d'intellectuels équatoriens ayant contribué à une meilleure connaissance de l'histoire et des arts nationaux.

Or nous n'apprenons que bien peu de choses sur le déroulement et les conséquences de la bataille de Pichincha, pourtant présentée d'emblée comme «uno de los más gloriosos fastos de nuestra historia»<sup>4</sup>. La commémoration du centenaire du 24 mai 1822 sert ici d'autres fins. Elle s'efforce de redéfinir le rôle de Quito, comme ville, comme capitale régionale mais déjà comme capitale nationale, par une relecture de l'histoire. En l'occurrence, la bataille de Pichincha viendrait couronner « la obra que Quito comenzara para bien de todo un Continente »<sup>5</sup>.

A notre sens, le discours s'efforce de donner à voir *a posteriori* l'existence de la nation Equateur comme une entité vivante et déjà formée bien avant l'Indépendance. Il entend contribuer à légitimer une représentation de la nation comme un tout homogène, en marche vers l'accomplissement d'un destin commun, dont la bataille de Pichincha n'est pas le commencement, mais une étape parmi d'autres.

---

<sup>4</sup> Jacinto JIJON Y CAAMANO, *op. cit.*, p. 361.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 362.

## 1 – Construire la nation : la quête de l'équatorianité

Les commémorations n'ont pas pour unique visée d'affirmer l'existence d'une unité politique : elles travaillent aussi à la produire. L'identité proclamée, dont l'histoire est reconstruite à travers une sélection de dates symboliques, doit être effectivement inscrite dans le corps social par une stratégie de la mémoire qui tend à donner à cette identité la continuité temporelle. Le passé est réinvesti des valeurs du présent et devient le garant de l'avenir souhaité. Les cérémonies commémoratives remplissent donc une mission pédagogique qui, loin d'être neutre, transmet des valeurs qu'il s'agit d'exalter comme étant propres à un groupe pour mieux en façonner l'identité<sup>6</sup>. Le contenu de ce discours, qui escamote l'événement même qu'il entend célébrer, est ici représentatif d'une démarche qui est aussi une réflexion sur ce que doit être l'identité nationale.

Il n'est pas surprenant que l'acteur de cette quête identitaire soit Jacinto Jijón y Caamaño. Cet idéologue de la pensée conservatrice équatorienne, auteur en 1929 de *Política conservadora*<sup>7</sup>, est aussi l'un des intellectuels les plus réputés de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Historien, archéologue, ethnologue, il est reconnu pour ses travaux sur les racines culturelles de l'Équateur<sup>8</sup>. Il est membre de la prestigieuse «Sociedad Ecuatoriana de Estudios Históricos Americanos», fondée en 1909 par Federico González Suárez, aux côtés de Luis Felipe Borja, Alfredo Flores y Caamaño, Carlos Manuel Larrea, Cristóbal de Gangotena y Jijón, Aníbal Viteri Lafronte, groupe d'intellectuels conservateurs que rejoignent également José Gabriel Navarro, Celiano Monge, Isaac J. Barrera, Julio Tobar Donoso et Homero Viteri Lafronte. En 1920, la Société devient par décret législatif l'Académie nationale d'Histoire, dont l'un des objectifs est d'approfondir la connaissance de l'équatorianité. C'est dans le cadre des travaux de cette institution certes scientifique, mais qui se réclame d'une mission patriotique, que le discours

---

6 Philippe RAYNAUD, « La commémoration : illusion ou artifice ? », *Le Débat*, n° 78, janvier-février 1994, pp. 104-115.

7 Jacinto JIJON Y CAAMANO, *Política conservadora*, Quito, Banco Central del Ecuador-Corporación Editora Nacional, 1980.

8 Si Federico González Suárez est considéré comme le père des études historiographiques équatoriennes en ce qui concerne la période préhispanique, Jacinto Jijón y Caamaño n'en reste pas moins l'auteur de *El Ecuador interandino y occidental antes de la conquista española*, publié en quatre volumes entre 1941 et 1947, à Quito par Editorial Ecuatoriana, puis d'un ouvrage posthume rassemblant les conclusions de ses nombreuses recherches, *Antropología prehispánica del Ecuador*, publié à Quito en 1952 par Prensa Católica.

est prononcé. L'histoire se met ici au service de la construction d'une mémoire collective qui se veut le support d'une identité encore à définir en 1922.

Le lieu choisi pour la commémoration, en l'occurrence le couvent San Agustín à Quito, illustre cette démarche. Il incarnerait la nation unie, malgré ses origines diverses, dans une communauté de destin. Comme le rappelle l'auteur, le Convento Máximo del Gran Padre San Agustín est construit avec les pierres d'un palais inca, par des architectes espagnols, puis décoré par les artistes métis de l'École de Quito. Il est en outre le lieu où se réunissent et prennent la parole les *próceres* de l'Indépendance équatorienne, Selva Alegre, Quiroga, Morales ou Larrea<sup>9</sup>. La relecture du passé depuis la perspective de 1922 en fait une «acropole ecuatoriana»<sup>10</sup>, sacralisée par les dépouilles des auteurs du «Primer grito de Independencia», martyrs de la liberté, que la répression du 2 août 1809 a déposées là. Ainsi, les origines indiennes et espagnoles comme le métissage qui en découle se matérialisent dans un lieu où se lisent et se disent les différentes étapes de la construction de la nation Equateur, de la période préhispanique à la proclamation de l'Indépendance nationale : Jijón y Caamaño parle depuis le «templo del patriotismo»<sup>11</sup>.

Toutefois, son discours dans un temple national et au nom d'une Académie nationale porte uniquement sur Quito. Nous pouvons y voir la rigueur de l'historien, peu enclin à l'emploi d'anachronismes. Il est vrai que la République de l'Equateur n'existe pas comme telle lorsque survient la bataille de Pichincha. Et si la date du 24 mai 1822 marque une indépendance vis-à-vis de la Couronne espagnole, ce n'est pas encore celle de l'Equateur comme Etat-nation, mais comme département au sein de la Grande Colombie. Comment, précisément, célébrer une nation en marche en 1822, alors même que celle-ci n'accède à la pleine souveraineté qu'en 1830 seulement, à l'issue de la dislocation de la Grande Colombie ?

Jijón y Caamaño envisage l'équatorianité depuis la perspective d'un centre géographique et historique, Quito, présenté comme le cœur de l'équatorianité, un cœur autour duquel s'articuleraient les diverses étapes de la construction de la nation. Quito serait une matrice atemporelle de l'identité nationale, telle est la démonstration sous-jacente. Le Quito dont il est ici question dépasse le cadre de la ville. Il est personnifié, l'auteur l'évoquant comme un acteur singularisé. Par ses actes, Quito dévoilerait une personnalité originale, véritable sujet du discours.

---

<sup>9</sup> Jacinto JIJON Y CAAMANO, « Quito y la independencia de América », *op. cit.*, p. 362.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 363.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 362.

Le titre prend ici tout son sens. Il n'est pas «La independencia de América y Quito» mais «Quito y la independencia de América» : Quito comme matrice nationale irradie au-delà des frontières locales, celles du *cabildo*, pour jouer un rôle prépondérant dans la création de la Grande Colombie. Quito n'est pas ici un acteur parmi d'autres, mais un acteur de premier plan, témoignant de l'existence d'une personnalité homogène et originale avant l'Indépendance et malgré l'intégration à la Grande Colombie.

## **2 – Quito, «magisterio continental»<sup>12</sup>**

La commémoration, comme manifestation de la mémoire, se veut une expression de l'identité. Mais elle est aussi un élément de la définition de cette dernière, dans la mesure où elle contribue à façonner une certaine représentation de l'histoire nationale. En l'occurrence, dans un acte collectif et public, la commémoration du centenaire de la bataille de Pichincha s'efforce de rassembler le groupe national autour de son cœur quiténien, pour relier entre eux les participants et leur fournir l'occasion d'affirmer leur communauté d'intérêts et leur identité partagée.

Le discours revient sur les événements historiques pour les interpréter comme autant de signes de l'existence d'une nation qui, à défaut d'être l'Equateur, création tardive, est une nation quiténienne, matrice identitaire pour l'Equateur en devenir. La proclamation de l'Etat-nation, en 1830, ne se présente alors que comme l'ultime manifestation de l'existence de la nation. Par ailleurs, la commémoration doit permettre de cristalliser des valeurs identitaires positives, alimentant une fierté et un orgueil national. Dans cette perspective, loin d'être le point de départ de la construction nationale, la bataille de Pichincha se révèle en être une simple étape, ce qui fait l'originalité de ce discours censé la célébrer.

La bataille de Pichincha devient ici prétexte à valoriser le rôle de Quito dans les indépendances américaines, à «recordar los sacrificios hechos por Quito para conseguir su independencia y la de la América española»<sup>13</sup>. La commémoration place un centre, Quito, au cœur d'une dynamique présentée selon une double échelle, nationale et américaine.

Dans un premier temps, l'auteur réfute l'idée selon laquelle les indépendances latino-américaines seraient l'effet d'événements extérieurs, survenus en Europe, en l'occurrence l'invasion de l'Espagne par Napoléon et l'abdication de Ferdinand VII. Au contraire, les événements européens ne sont

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 362.

qu'une «condición accesoria» et fonctionnent comme les révélateurs de phénomènes proprement américains «de largo tiempo atrás preparado[s]»<sup>14</sup>. L'historien assoie sa thèse sur la démonstration de l'existence de la volonté américaine de se gouverner seule, bien avant que l'occasion de le faire ne se présente, volonté qui s'exprime en outre de façon très variée selon les régions, première manifestation d'une différenciation de ce qui deviendra les nations latino-américaines. Minimisant fortement l'influence des idéaux des Lumières, il insiste longuement sur les injustices dont sont victimes les «criollos» de la part des «peninsulares», en raison du fonctionnement corrompu et inepte de l'administration coloniale. Celle-ci ne servirait que les intérêts à court terme de la métropole, au détriment du développement des colonies, rapidement exsangues. Les abus seraient la principale et même l'unique origine d'un désir de «gobernarse por sí mismos», au-delà de tout phénomène ou événement extérieur.

A Quito, matrice nationale, ce désir s'exprimerait à plusieurs reprises et ce, très tôt. Le soulèvement populaire du 22 mai 1765 en serait une manifestation. Si le point de départ de la révolte est l'établissement d'un nouvel impôt, l'auteur rappelle l'hostilité envers les «chapetones» et y voit l'expression de ce désir d'émancipation<sup>15</sup>. Il s'agit là, selon lui, d'une période de «gestación inconsciente de la Independencia»<sup>16</sup>.

Notons que le renvoi à un désir collectif inconscient contribue à personnifier Quito en le dotant d'une psychologie. Ce désir est inconscient, car non encore verbalisé, mais Eugenio Espejo se charge de le mettre en mots et de le théoriser. La personnalité quiténienne s'incarne dans le visage de ses héros. Ainsi Espejo, alors étudiant métis, «perfeccionó y volvió viable la idea netamente popular y quiteña de la autonomía americana»<sup>17</sup>. Quito s'impose comme entité singulière et autonome en Amérique, à travers la voix d'Espejo. Ce Quito est en outre présenté dans la continuité historique ; il n'attend que les conditions nécessaires à la prise en main de son destin et, partant, à l'expression pleine de sa véritable personnalité.

Cette personnalité authentiquement américaine, qu'incarne le métis Espejo, est ici opposée à celle du *precursor* Miranda. La vision émancipatrice de Miranda serait le fruit de ses nombreux voyages à l'étranger, de sa connaissance d'une Amérique essentiellement anglophone, de son adhésion

---

14 *Ibid.*, p. 364.

15 *Ibid.*, p. 378.

16 *Id.*

17 *Id.*



aux théories des Encyclopédistes. Elle se formerait loin de la réalité latino-américaine : «se desarrolla lejos de la Patria y en su ejecución, juntamente con elementos europeos, intervienen procedimientos exóticos»<sup>18</sup>. Espejo lui serait supérieur en ce sens qu'il pense une indépendance «criolla», non seulement adaptée aux spécificités locales, mais issue de ces dernières, depuis Quito. Jijón y Caamaño pose alors Quito comme exemplaire dans la formation des idées indépendantistes.

Quito est en effet le centre dont l'influence s'étend aux régions voisines. Ainsi Espejo ne serait-il pas étranger au soulèvement de Túpac Amaru. Il l'approuve dans ses écrits et doit fuir Quito pour se réfugier à Bogotá. Il y retrouve d'autres «precursores», son parcours illustrant alors «una íntima conexión» entre «los patriotas de Quito y los de Santa Fe»<sup>19</sup>. Si un mouvement s'organise à Santa Fe, c'est notamment grâce aux Quiténiens qui y résident.

L'invasion napoléonienne et l'abdication de Ferdinand VII ne font que précipiter les événements. Les idées d'Espejo peuvent ainsi germer et guider le mouvement naissant vers l'autonomie. Jijón y Caamaño analyse les événements de Quito comme représentatifs de la pensée américaine, comme si l'évolution vers l'Indépendance vivait à un rythme quiténien.

Le «primer grito de Independencia» d'août 1809 s'avère ainsi exemplaire pour l'Amérique à double titre. Moralement, les acteurs agissent courageusement et toujours de façon désintéressée. Du point de vue théorique, ils apportent des arguments juridiques solides et incontestables, en faveur d'une autonomie vis-à-vis de la métropole. Exaltant cette exemplarité, l'auteur s'insurge contre le peu de cas qui est fait, dans les historiographies de l'époque, de ces Quiténiens vertueux :

Las razones no son obra de artificio, son la expresión bien meditada de una convicción firme, la enunciación leal y sincera de sus derechos, fruto de vigiliass en las que las condiciones del momento les habían indicado la manera legal de realizar sus patrióticas aspiraciones. Los grandes hombres del año nueve no eran unos farsantes, el erudito alegato de Quiroga no es obra de hipocresía; estudiando este precioso documento, dado a conocer por el doctor don N. Clemente Ponce, se descubre el verdadero pensamiento de los próceres<sup>20</sup>.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 384.

Le discours commémoratif entend bien rectifier des erreurs d'analyse et d'interprétation historiques pour rétablir la pensée « véritable » de ces héros visionnaires, non seulement à l'échelle nationale mais continentale. Nous ne saurons rien de leurs dissensions éventuelles ni des raisons qui conduisent les historiens à minorer leur influence. Dans le discours de Jijón y Caamaño, ils forment un tout uni, ce Quito courageux montrant la voie à ses voisins.

En effet, lors de cette « primera época de la Independencia »<sup>21</sup>, Quito définit pour l'ensemble du continent les revendications à défendre, en l'occurrence l'égalité des droits entre péninsulaires et Américains, qui n'implique pas encore de rupture politique avec la métropole. Son œuvre entend s'étendre au continent : « Apenas instalada la Junta Suprema tratose de realizar el atinado plan de Espejo: América, al unísono, debía reasumir el ejercicio de la Soberanía y poner términos a la opresión de los peninsulares »<sup>22</sup>.

Quito, centre américain, prend aussitôt contact avec les villes proches comme lointaines. L'initiative est accueillie différemment selon le niveau culturel de la population de ces villes, ce qui explique le refus de certaines d'adhérer au projet de la *Junta*. Dans ces dernières, « rencores lugareños, rivalidades de provincia ahogaron la voz de los patriotas »<sup>23</sup>. Il se dessine ainsi un jeu de contrastes et d'oppositions qui permet d'appréhender l'identité quiténienne : au centre, Quito, tout en noblesse et courage, agissant au nom du bien général ; à la marge, la petitesse, les rancœurs et les égoïsmes. Quito assume bien un « magisterio continental »<sup>24</sup>.

### 3 – Quito, guide de l'Indépendance

L'acte commémoratif s'appuie ici sur un discours historique. Il s'agit là, comme le rappelle l'auteur, d'une contribution de l'Académie nationale d'Histoire. La jeune institution se voit mise au service de la représentation d'un Quito au cœur des indépendances, qu'elle tend à légitimer par une démonstration minutieuse et rigoureuse. L'histoire alimente ici une mémoire collective en construction, qu'il s'agit justement d'orienter en vue de la création d'un sentiment de fierté, moteur de la cohésion nationale. Le discours exalte Quito pour mieux relier l'individu à ses prédécesseurs, dans un sentiment d'identité partagé grâce aux repères à la fois temporels (les

---

21 *Id.*

22 *Ibid.*, p. 386.

23 *Ibid.*, p. 387.

24 *Ibid.*, p. 391.

indépendances) et spatiaux (Quito). Nous sommes moins en présence d'un exercice d'histoire que de mémoire : si le discours se place du côté de l'histoire, c'est pour mieux élaborer une mémoire collective valorisante, avec tout ce que cela induit de distorsions entre les faits et les croyances. Ainsi le courage et la noblesse de cœur ne seraient-ils pas les seules caractéristiques de la nation qui se forme autour de Quito : clairvoyance et abnégation seraient aussi ses attributs.

En effet, les patriotes quiténiens prêcheraient dans un « désert »<sup>25</sup> américain. L'image biblique, qui sous-tend la représentation, fait de Quito le détenteur d'une vérité que lui seul connaît ; Quito est le meneur véritable, à qui l'Histoire finit par donner raison. Peu après, Bogotá ne suit pas seulement Quito, elle l'imité<sup>26</sup>. Et Quito finit par s'imposer comme l'initiateur de ce qui deviendra la Grande Colombie :

Los tres principales centros del Norte de América Meridional se conmovieron profundamente con las proclamas de la Junta Soberana instalada en Quito, que hicieron pensar a los criollos que había llegado el tiempo de realizar su aspiración: la de gobernarse por sí mismos; hablose en público y en privado de lo acontecido, regándose así fecunda semilla. Caracas, Cartagena y Bogotá tuvieron, sucesivamente, sus Juntas, en cuya instalación no pudo menos de influir el ejemplo de Quito, por todos conocido<sup>27</sup>.

Quito, personnalité autonome et originale, pense et agit seul. Si les Quiténiens apprennent le soulèvement de la Paz, également précurseur, c'est après la répression d'août 1809. Ils ne suivent aucun exemple. D'ailleurs, le rôle moteur de Quito est reconnu par ses voisins, à commencer par la *Junta* de Caracas :

En Caracas, al recibir la noticia del 2 de agosto, conmoviose el pueblo y pidió la expulsión de los españoles europeos y canarios, los cuales se alarmaron grandemente, no sólo los residentes en la Capital, sino los que vivían en la Guaira y otros puntos. La Junta venezolana ordenó se celebrasen honras por las víctimas de Quito<sup>28</sup>.

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 387.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>27</sup> *Id.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 390.

Force est de le constater, l'auteur prétend s'appuyer sur des documents de première main et rétablir une vérité historique tronquée pour démontrer le rôle précurseur puis moteur de Quito. C'est au nom de la vérité historique qu'il proclame :

Por Espejo, por la Junta Suprema, por el martirio de los próceres, ejerció Quito su misión iniciadora, verdadero magisterio continental; los hechos verificados en la ciudad andina alcanzaron con su influjo a toda la América española, fueron decisivos en el evolucionar de las naciones que formaron parte de la Gran Colombia<sup>29</sup>.

Evoquant les combats ultérieurs, Jijón y Caamaño insiste sur Quito comme rempart empêchant que ne se rejoignent les troupes légitimistes de Nouvelle Grenade et de Lima. En outre, loin de se limiter à une guerre défensive, Quito organise plusieurs expéditions militaires, au sud comme au nord. Pourtant, la ville est reprise par les légitimistes. L'auditeur et le lecteur n'apprendront rien à ce sujet, si ce n'est que Quito attend impatiemment sa libération.

Celle-ci est le fruit de la bataille de Pichincha, le 24 mai 1822, lors d'une campagne menée par Sucre. Nous voilà enfin au cœur de la commémoration. Or, nous arrivons également à la fin du discours. Ce dernier évacue l'analyse de l'événement, qui se déroule pourtant tout près de Quito. Aucune description, aucune envolée lyrique, aucun accent épique, pas même une allusion au sacrifice ultime d'un Abdón Calderón : il est juste fait mention à un héroïque triomphe de Sucre au Pichincha.

La bataille de Pichincha s'avère être un non événement. Elle n'est qu'un rebondissement secondaire face à une dynamique lancée bien en amont, à Quito et par Quito : l'émancipation de l'Amérique en général et de la Grande Colombie en particulier.

Il est vrai que Quito ne joue plus le premier rôle, désormais dévolu à Sucre, à Bolívar et, avec eux, à la Grande Colombie, fondée en 1819. L'auteur rappelle alors que les troupes de Sucre comptent de nombreux soldats du «Reino de Quito», notamment de Guayaquil et de Cuenca. Quito reste donc présent comme «la capital»<sup>30</sup> et centre de gravité. En effet, l'expression «Reino de Quito» renvoie au passé préhispanique. Elle contribue à faire de Quito non seulement un centre historique sans discontinuité, mais une capitale intemporelle qui remonte à des temps immémoriaux. Les villes voisines luttent

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 406. Souligné par nous.

pour libérer leur capitale éternelle, reconnaissant là son influence déterminante, même si Quito n'occupe plus le devant de la scène en 1822.

Soulignons que cette présentation orientée des faits permet, en outre, d'escamoter la réalité de 1922, marquée par un régionalisme prégnant. Elle occulte la rivalité entre Quito et Guayaquil, ville portuaire devenue le moteur économique du pays en tant que productrice et exportatrice de cacao, même si l'activité cacaoyère est en déclin en 1922<sup>31</sup>. Selon Jijón y Caamaño, Cuenca et surtout Guayaquil viennent libérer leur capitale, cœur de l'équatorianité à laquelle elles semblent par là même adhérer pleinement. La vision d'une nation en marche avant même la proclamation de l'Etat national équatorien est non seulement intacte mais renforcée.

Si bien peu est mentionné de la bataille de Pichincha, c'est aussi parce que celle-ci ne débouche pas sur la naissance de l'Etat-nation équatorien mais sur l'incorporation de Quito à la Grande Colombie. Cette incorporation n'est pas ici présentée comme une annexion mais, au contraire, comme une décision souveraine de Quito. De plus, elle illustre de nouveau la supériorité morale quiténienne. En effet, selon Jijón y Caamaño, Quito ferait preuve, là encore, de cette abnégation qui la caractérise, car, en rejoignant la Grande Colombie de Bolívar, elle renoncerait de son propre chef à son «rango de metrópoli»<sup>32</sup>. Comment expliquer ce renoncement ? Quito agirait dans le seul souci du bien commun :

Manifestó, una vez más, Quito, su abnegación por la causa de la libertad y el sentido práctico de sana política, que siempre le han distinguido; no pensó, ni por un momento, en que estaba; por su historia, llamada a ser la cabeza de una Nación independiente; usó de su prestigio, para, en bien de América, unificar la acción, haciendo desaparecer pequeñas nacionalidades, que, en el final de la lucha, eran un estorbo, cuando se necesitaban confiar a Bolívar la mayor suma posible de poder; para coronar la obra de agosto de 1809 preciso fue que el Libertador, investido de la Dictadura, gobernase gran parte de América<sup>33</sup>.

D'ailleurs, non seulement Quito reconnaît en 1822 la grandeur de Bolívar, mais il ne cessera jamais de lui témoigner son estime et sa

---

31 Emmanuelle SINARDET, «Los acontecimientos de noviembre de 1922 y la reacción de los dirigentes liberales : ¿Qué representación de las masas y del «pueblo»?», *Revista del Instituto de Historia Marítima*, Guayaquil, N°24, année XIII, décembre 1998, pp. 219-231.

32 Jacinto JIJON Y CAAMANO, «Quito y la independencia de América», *op. cit.*, p. 406.

33 *Id.*

reconnaissance et ce, «con tierno amor»<sup>34</sup>, alors même que les voisins, ingrats, auront oublié leur *Libertador*. Noblesse et courage, tels sont les attributs récurrents d'un Quito exemplaire, au-delà de toute érosion du temps.

L'entreprise commémorative tend à présenter la diversité des expériences dans l'unité d'une identité politique, au prix de la reconstruction historique<sup>35</sup>. Quito agit en entité souveraine, attestant de l'existence d'une nation avant même la création de la République de l'Équateur. Ainsi, en dépit de son intégration à la Grande Colombie, il continue d'agir de façon autonome, selon des valeurs actant son identité singulière.

Aussi reste-t-il un acteur clé du processus d'Indépendance après 1822. Loin d'être absorbé ou dilué dans la Grande Colombie, il se distingue encore par son abnégation : «No fue para gozar de los frutos de la paz, sino para someterse a nuevos sacrificios por la libertad que Quito se incorporó a Colombia. Muy pronto, después del triunfo, debió soportar otras campañas»<sup>36</sup>. Alors même que la campagne de libération de Quito par Sucre est à peine décrite, les apports de Quito aux troupes indépendantistes après la bataille de Pichincha sont détaillés, chiffres à l'appui. Quito demeure un centre, d'où les troupes partent vers le Nord comme vers le Sud pour achever le processus d'Indépendance<sup>37</sup>. L'auteur peut alors conclure, sans même tenter de revenir sur la bataille de Pichincha :

Por la iniciación de la Independencia en el motín del Estanco, por la propagación de las ideas de libertad con Espejo, por el ejemplo dado a América en 1809, por la sangre fecunda de los mártires del 2 de agosto, Quito ocupa lugar preeminente en la Magna Epopeya que hizo de sumisas colonias, pueblos soberanos. (...)

El entusiasta fervor en el triunfo, la abnegada incorporación a Colombia, el haber domado el realismo de Pasto, sin dejar de contribuir a la expedición libertadora del Perú, la amorosa fidelidad a Bolívar, demostraciones son del amor a la Independencia que los españoles afirmaban ser características del quiteño<sup>38</sup>.

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>35</sup> Philippe RAYNAUD, *op. cit.*, pp. 104-115.

<sup>36</sup> Jacinto JIJON Y CAAMANO, « Quito y la independencia de América », *op. cit.*, p. 407.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>38</sup> *Id.*

## Conclusion

Aucune société ne peut se dispenser de se forger une mémoire collective, sous peine de disparaître ou de perdre son unité et sa personnalité. En effet, la mémoire collective a pour fonction de transmettre des symboles, des exemples, des préceptes, et d'assurer ainsi la diffusion des normes qui régissent le groupe<sup>39</sup>. Le discours de Jijón y Caamaño témoigne des procédés contribuant à façonner une mémoire pour mieux donner au groupe une unité, encore questionnée en 1922, et une personnalité. Il pense une équatorianité autour d'une matrice géographique, historique et identitaire, Quito, facteur de cohésion par l'exaltation de l'honneur et du sacrifice. La relecture du passé à la lumière des enjeux du présent s'efforce de créer des repères identitaires rattachés à une geste émancipatrice où Quito joue un rôle de premier plan, assumant là son destin, celui d'une nation en marche.

Pierre Nora tend à opposer l'histoire et la mémoire comme deux approches opposées du passé : alors que l'historien reconstruit ce qui n'est plus, la mémoire est vivante et, partant, en constante évolution. La démarche d'un membre éminent de l'Académie nationale d'Histoire, et qui prend la parole comme tel, tendrait ici à montrer qu'il peut y avoir changement de registre, plutôt que stricte opposition. La mémoire s'y présente comme une reconstruction volontaire qui se nourrit du travail de l'historien. Elle est envisagée comme une construction rétroactive du passé pour transmettre le sens des événements<sup>40</sup>. Si le discours ne s'attarde pas sur la bataille qu'il entend pourtant célébrer, c'est que le sens à transmettre est celui d'une nation quito-centrée, dont l'identité se construirait sans rupture depuis le «Reino de Quito». Jijón y Caamaño contribue là à façonner le mythe d'un Equateur uni. La collectivité nationale peut alors assumer de faire un, malgré les tensions entre *Costa* et *Sierra* et en dépit de ce qu'il est convenu d'appeler le bicéphalisme Quito-Guayaquil, si marqués en 1922.

**Emmanuelle SINARDET,**  
**EA 369, Université Paris Ouest Nanterre - La Défense**  
**CRIIA - Centre d'études équatoriennes**

---

<sup>39</sup> « Mémoire collective », *Encyclopaedia Universalis*, Thesaurus - Index, 1990.

<sup>40</sup> Souligné par nous. Anita KASABOVA, « Memory, memorials, and commemoration », *History and Theory*, volume 47 - Issues 3, pp. 331-350.





## *Cent ans après les Indépendances, le syndrome du « bovarysme national »*

**E**N CETTE ANNÉE 2010, je proposerai un regard rétrospectif qui se situera dans un entre-deux : à mi-chemin, presque de façon équidistante, entre le moment des Indépendances hispano-américaines et celui de la célébration de leur bicentenaire. En effet, je m'intéresserai ici à l'émergence et à la circulation d'un concept dans les discours culturels latino-américains : celui de « bovarysme », plus exactement de « bovarysme mental », voire de « bovarysme national ». Je me placerai dans le contexte du début du vingtième siècle, dans divers pays d'Amérique latine, mais plus particulièrement ici au Mexique.

D'emblée, quelques précisions sont nécessaires. Le terme, progressivement banalisé par un usage pas toujours rigoureux, apparaît aujourd'hui encore de façon sporadique, dans des contextes fort différents. Le plus souvent marqué par une coloration négative, il est utilisé alternativement au niveau individuel ou collectif. A l'échelle individuelle, il stigmatise une sorte de pathologie de lecture – généralement placée sous le signe du féminin – qui consisterait à s'identifier abusivement à des personnages fictionnels. A l'échelle collective, il renvoie à une pathologie culturelle qui conduirait une nation à s'identifier excessivement à des cultures étrangères ; source de son altération, de son aliénation et de sa décadence. Les contextes d'affirmation nationaliste et de mouvements de décolonisation culturelle semblent avoir été propices à la résurgence du concept, ce qui le rend particulièrement prégnant en Amérique latine au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> On insistera ici sur sa fortune en Amérique latine, au cours de la première moitié du vingtième siècle. Cependant, le concept apparaît de façon récurrente dans d'autres contextes de mouvements post-coloniaux : remarquablement prégnant lors des débats politiques en Haïti dans les années 1970, il a été également présent, plus récemment, lors de la dernière campagne d'élection présidentielle à Madagascar ou en Guinée, où certains intellectuels

Plus que de concept, le philosophe norvégien Per Buvik, spécialiste de la question, préfère parler de notion ou de philosophème, en raison de ses contours relativement vagues et mouvants. Il invite alors à en faire une généalogie, afin d'en étudier les transformations et extensions sémantiques et d'en analyser les inflexions, ainsi que les intentions qui orientent ses usages<sup>2</sup>.

### **Pour une généalogie de la notion de bovarysme**

Mise en scène spectaculaire des passions suscitées par la lecture, scandale, provocation à l'ordre établi, procès, subtilités de la responsabilité énonciative, traductions polémiques... c'est sans aucun doute un lieu commun que de l'avancer : *Madame Bovary* est un des romans qui a posé de la façon la plus suggestive les problématiques de la lecture ; de ses dangers et de ses vertus. Les nombreuses polémiques qui ont accompagné la première réception de l'œuvre nourrissent encore aujourd'hui des débats au sein de la critique<sup>3</sup>.

Selon l'interprétation dominante de l'œuvre, Emma Bovary est victime de l'inadéquation entre la conception qu'elle s'est faite de la vie et les circonstances concrètes dont elle dépend. C'est ce décalage qui sera défini comme bovarysme.

Cette notion est tout d'abord apparue en 1857, lors du procès intenté à l'œuvre de Flaubert, dans la bouche de ces deux avocats et grands orateurs qu'étaient Ernest Pinard et Jules Sénard<sup>4</sup>. Son introduction au cours du procès réoriente le débat, dans la mesure où il déplace le problème de la sanction morale qui pèse sur Emma Bovary – dangereux modèle de femme adultère – vers une problématique liée à la lecture et à l'idéalisme ; source du « mal du siècle » qui, selon certains, caractérise cette fin du dix-neuvième siècle. En outre, les avocats introduisent une dimension sociologique à la

---

évoquent un certain « bovarysme tropical » comme séquelle d'une décolonisation menée de façon incomplète et aliénante. <http://fijery.wordpress.com/2010/08/23/depasser-le-complexe-post-colonial/>

2 Spécialiste du bovarysme, Per Buvik a édité les œuvres complètes de Jules de Gaultier, auxquelles il a joint une abondante étude critique, ainsi qu'une réflexion méthodologique pour aborder la question du bovarysme en philosophie. Per Buvik (éd.), *Le Bovarysme*, Paris, Presses Universitaires de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 171-173.

3 Afin de suggérer les enjeux de l'interprétation de ce roman, j'évoquerai les termes, très étudiés, du procès intenté à Flaubert. Mentionnons également une polémique plus récente concernant la traduction anglaise de *Madame Bovary* par Eleanor Marx, taxée de « lecture pathologique » par Paul de Man en raison de l'orientation marxiste qu'elle aurait donnée à l'œuvre. Emily Apter, « Biography of a translation *Madame Bovary* between Eleanor Marx and Paul de Man », *Translation Studies*, Vol. 1, n°1, janvier 2008, p. 73-89.

4 Les plaidoiries, le réquisitoire et le jugement sont disponibles sur le site consacré aux archives de Gustave Flaubert, sous la direction d'Yvon Leclerc. [http://flaubert.univ-rouen.fr/ressources/madame\\_bovary.php](http://flaubert.univ-rouen.fr/ressources/madame_bovary.php)

question en se demandant si le bovarysme d'Emma est congénital ou s'il est le fruit du milieu petit-bourgeois dans lequel elle évolue<sup>5</sup> On voit déjà poindre une constante dans l'usage de ce terme : son interprétation recouvre des préoccupations idéologiques qui dépassent largement la simple analyse psychologisante du personnage romanesque.

La notion de bovarysme sera exploitée et développée quelques années plus tard par l'essayiste Jules de Gaultier, qui en fixe une première définition dans un ouvrage datant de 1892 (*Le Bovarysme. La psychologie dans l'œuvre de Flaubert*). Elle sera ensuite reprise et élargie (*Le Bovarysme. Essai sur le pouvoir d'imaginer*, 1902), puis généralisée (*La fiction universelle. Deuxième essai sur le pouvoir d'imaginer*, 1903)<sup>6</sup>.

Comme les titres mêmes de ces essais le mettent en évidence, la notion subit, en peu d'années, des mutations considérables.

S'il s'agissait dans un premier temps de cerner la pathologie d'une héroïne romanesque qui s'identifie abusivement à des personnages de fiction, et de diagnostiquer « une évasion dans l'imaginaire par insatisfaction », il s'agit ensuite de penser le bovarysme comme « le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est », puis comme « une nécessité permanente »<sup>7</sup>. Ainsi, éloignée de l'œuvre de Flaubert, la notion devient progressivement une caractéristique humaine universelle.

En outre, si, dans un premier temps, le bovarysme est envisagé comme une pathologie propre aux jeunes femmes névrosées, il devient ensuite un véritable pouvoir, où se joue la force vitale de l'homme ; le « principe bovaryque », développé dans le second essai du théoricien français, étant conçu comme une faculté bénéfique, pourvoyeuse de connaissance, d'émancipation et de progrès.

Au cours des années qui suivent, les polémiques nourries entre Jules de Gaultier, Georges Palante et Rémy de Gourmont interviennent dans un climat imprégné des débats entre kantien et nietzschéens où sont en jeu tradition platonicienne et questionnements des limites de l'éthique et de la morale. Le terme se trouve alors parfois affublé des adjectifs « mental » et « national ». Il est utilisé pour faire une radiographie de la société française de l'époque et,

---

<sup>5</sup> Emma est paysanne par ses origines, aristocrate par son ambition et petite-bourgeoise par sa destinée ; elle est sujette à cette « révolte soumise » dont parlera Pierre Bourdieu, au sujet des personnages dans l'œuvre de Flaubert ; de Frédéric Moreau, en particulier. Pierre Bourdieu, « L'invention de la vie d'artiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 1, n°2, mars 1975. p. 67-93.

<sup>6</sup> Parmi ces trois essais, le second, auquel nous ferons référence, a été édité par les soins de Per Buvik. Per Buvik (éd.), *Le Bovarysme, op. cit.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 171-180.

plus généralement, pour débattre des raisons de la décadence ou du progrès de « l'esprit », de « l'âme » d'une nation. Ce débat s'inscrit alors dans celui, plus général, qui oppose vitalisme et idéalisme.

Par ailleurs, il implique une conception relativement ambiguë de l'identité, alternativement pensée en termes d'authenticité (en vertu de quoi toute identification à un autre serait condamnable) ou de capacité à se dépasser, à la faveur du principe bovaryque. Pour dépasser cette aporie qui est au cœur de sa théorie, et pour répondre aux incriminations de son adversaire George Palante<sup>8</sup>, Jules de Gaultier fait intervenir dans son propos la notion « d'indice bovaryque ». Cette formule fait office d'indicateur qui correspond à l'écart entre l'être réel (le lecteur) et l'être imaginé (le personnage auquel il s'identifie). Elle implique et préconise la nécessité de prendre en compte – et de définir – la juste mesure à observer dans cette tendance naturelle déparée à l'homme de s'identifier à autre qu'il n'est.

Bien qu'il recouvre des enjeux philosophiques et psychologiques qui vont au-delà de la problématique de la lecture, cet indice est conçu, sous la plume de Jules de Gaultier, comme une façon d'en évaluer les effets. Dans la mesure où il permettra de formuler des craintes face aux dérives possibles de la démocratisation de la lecture, il opérera, à mon sens, comme force de contention. Plus précisément – et c'est ce qui s'avèrera dans les discours de divers pédagogues et psychologues de l'époque –, cet indice permettra de légitimer une série de mesures destinées aux lecteurs émergents (femmes, adolescents), visant à préconiser une sélection du corpus, tout en sanctionnant certaines modalités de lecture, jugées dangereusement sentimentales et ingénues, car exemptes de la nécessaire « suspension de la crédulité » préconisée par Coleridge. La notion se trouve alors au croisement de tout un faisceau de disciplines liées à la philosophie de la connaissance. Elle est ainsi, de par son caractère ambivalent – et parce que, justement, l'indice bovaryque signifie un point d'inflexion et une mesure –, au cœur des débats de l'époque. En effet, dans cette notion de mesure, de juste mesure à respecter, semblent se jouer les limites entre passion et raison ; sentimentalisme et pragmatisme ; principe de jouissance et principe de connaissance ; sensibilité et sensualité ; décadence et progrès ; abandon passif aux illusions de la lecture et vigueur du dépassement garanti par une lecture active<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> George Palante, *La philosophie du bovarysme* (1909), Paris, Ed. du Sandre, 2005.

<sup>9</sup> Comme on peut le constater, cette série de dichotomies topiques révèle à quel point l'escamotage du féminin, un peu rapidement refoulé sous la plume de Gaultier pour poser un principe universel, fait rapidement retour. A ce sujet, voir : Stéphanie Decante, «Para una aproximación socio-sexuada de la noción de bovarismo», *Revista Mora*, Buenos Aires, à paraître en 2011.

Le roman de Flaubert a, selon Patricia Willson<sup>10</sup>, identifié un type préexistant, lui donnant un nom. C'est sans doute pour cela que le terme de bovarysme a perduré, mais aussi sans doute parce que, comme on l'a vu, la notion présente, déjà sous la plume de Jules de Gaultier, des ambivalences et des apories. Sa fortune laisse entrevoir une certaine versatilité, prenant des sens qui ont varié au fil du temps, et des nuances qui sont allées jusqu'à l'opposition, voire la contradiction. Ce sont ces variations que je propose d'étudier, dans le cadre précis de la première occurrence du terme en Amérique latine, sous la plume de l'intellectuel mexicain Antonio Caso. On verra ainsi comment son interprétation s'est prêtée à des réappropriations particulières, dans le cadre d'une réflexion sur la décolonisation culturelle des pays, la gestion des influences étrangères – du positivisme en particulier – et l'affirmation d'une identité nationale, voire continentale, face au Vieux monde.

Voici la définition que donne Antonio Caso, dans un essai intitulé «El bovarismo nacional», publié dans le journal *El Universal Ilustrado*, en 1917 :

«Bovaristas serían aquellas naciones que se han empeñado a través de la historia, en negar lo que son y han sido para afirmar lo que no son. Preocupados en ser algo distinto de sí mismos, terminan por ser nada en concreto. Se mantienen en una especie de utopía para ir de la imitación de un modelo a otro, sin que éstos coincidan con la propia realidad»<sup>11</sup>.

Mon hypothèse est que cette notion, qui pose le problème de la lecture, va se trouver au cœur des débats du centenaire des Indépendances. Elle intervient à point nommé à l'heure d'évoquer la gestion des influences étrangères, dans des prises de position qui – comme l'a montré l'historien Eduardo Devés –, confrontant le principe de modernisation et celui de l'affirmation d'une identité nationale « latine »<sup>12</sup>, opposèrent les courants positivistes et les courants idéalistes, largement influencés et enrichis par l'ariélisme de l'Uruguayen José Enrique Rodó<sup>13</sup>. Depuis sa date de publication en 1900, l'essai de Rodó a largement circulé, ayant une certaine influence au

---

<sup>10</sup> Traductrice de *Madame Bovary* en espagnol, Patricia Willson a assorti sa publication récente d'une préface critique où elle analyse la fortune de cette œuvre. Patricia Willson, « Préface », in Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Buenos Aires, Colihue, 2008, p. VII-XXXVII.

<sup>11</sup> Antonio Caso, « El bovarismo nacional », in « Discursos a la nación mexicana », *Obras Completas*, Vol. IX, México, UNAM, Dirección de Publicaciones, 1976, p. 1-62.

<sup>12</sup> A ce sujet, voir, Eduardo Devés, *El Pensamiento Latinoamericano en el Siglo XX. Entre la modernización y la identidad*, Tomo 1, Del Ariel de Rodó a la Cepal (1900-1950), Buenos Aires-Santiago, Biblos-DIBAM, 2000.

<sup>13</sup> José Enrique Rodó, *Ariel (1900), Motivos de Proteo (1909)*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1976.

Mexique, en particulier dans le cercle intellectuel éclairé de l'Ateneo de la Juventud, association civile créée le 28 octobre 1909 et dont Antonio Caso était une figure proéminente, aux côtés de José Vasconcelos, Pedro Henríquez Ureña, Alfonso Reyes, Salvador Novo.

Les discours et conférences prononcées au sein de l'Ateneo de la Juventud se fixaient pour but de promouvoir la culture et les débats publics. Conduits par une jeune génération d'intellectuels, à un moment où le Porfiriato entre en décadence, ils prétendaient être une réponse critique et une charge vigoureuse face au déterminisme mécanique du positivisme comtien et spencérien, modèle de développement utilisé par Porfirio Díaz et ses « científicos ». Mêlant réflexions philosophiques et pédagogiques, les membres de l'Ateneo ont posé les bases ambitieuses d'une récupération des références culturelles, éthiques et esthétiques latino-américaines, en vue de la (re)constitution d'une identité qui, pour citer Antonio Caso, « además de real, fuera viable en el futuro y se opusiera vigorosamente a la destrucción de lo nacional, de lo local, de lo latinoamericano como vía única para progresar »<sup>14</sup>.

Sous la plume d'un homme qui a largement contribué à l'élaboration de politiques éducatives et à l'impulsion d'une politique du Livre au Mexique, cette proposition ne manque pas de souligner l'urgence de repenser, en matière culturelle, l'adaptation des modèles étrangers. Bien souvent, sa référence à la politique préconisée par Porfirio Díaz est on ne peut plus claire, et sa critique revêt des enjeux culturels, sociaux et économiques d'une grande ampleur. C'est ce que soulignera Alfonso Reyes à l'occasion d'un bilan rétrospectif du rôle de l'Ateneo :

« Los miembros del Ateneo llamaron a dotar a la educación en México de una visión más amplia, que rechazaría el determinismo biológico del racismo y que encontraría una solución al problema de los costos de los ajustes sociales generados por grandes procesos de cambio como la industrialización o la urbanización »<sup>15</sup>.

### **De la revendication de l'accès à des textes étrangers à la frilosité face aux dangers de la lecture : un bref regard rétrospectif.**

Quelques mois à peine après l'installation de la première Junta de Gobierno, le 18 septembre 1810, Manuel de Salas (intellectuel patriote et

---

<sup>14</sup> Cité par Juan Hernández Luna (éd.), *Conferencias del Ateneo de la Juventud*, México, UNAM, 1962, p. 89.

<sup>15</sup> Cité par José Hernández Prado, « El liberalismo de Antonio Caso », *Sociología*, año 15, n°43, Mai-août 200, p. 155-171.

pédagogue chilien) dressait un bilan amer de l'héritage de la Colonie et formulait le reproche suivant :

«Nos han mantenido en la oscuridad y miseria. Los buenos pensamientos que leíamos en los pocos escritos útiles que dejaban, por descuido, pasar a nuestras manos, los tachaban de quimeras, cuentos, o les llamaban proyectos solo buenos para libros, como si los libros no enseñasen lo mismo que se hace en todo el mundo. Estoy cansado y podrido de oír decir, a boca llena y arqueando las cejas: 'esto no es adaptable; no lo permiten las circunstancias locales'»<sup>16</sup>

On pourrait ajouter à cette revendication de l'accès à des modèles étrangers, les harangues de Fray Camilo Henríquez<sup>17</sup>, et son apologie de l'imprimerie – authentique « machine à félicité » pour reprendre son heureuse formule –, instrument vital, indispensable au développement politique, intellectuel et culturel des jeunes nations latino-américaines.

Ainsi, aux lendemains des Indépendances, la tendance de nombreux intellectuels latino-américains semble avoir été de revendiquer l'accès, par la lecture, à des cultures, théories et modèles étrangers. Un siècle plus tard, alors qu'il s'agissait de dresser un premier bilan du centenaire, le discours a considérablement changé. L'introduction de la notion de bovarysme est symptomatique de ce changement. Elle opère tant pour justifier une nécessaire modification du corpus de références, que pour promouvoir de nouvelles modalités de lecture. Pour nombre de ces intellectuels latino-américains, les théories de Jules de Gaultier venaient à point nommé. Néanmoins, Antonio Caso en fera un usage qui peut sembler paradoxal.

### **Antonio Caso et le bovarysme : de l'attaque en règle contre le positivisme à la promotion d'une lecture créative**

Les discours et essais de Caso, publiés entre 1909 et 1944 et réunis dans une édition critique qui compte neuf volumes, montrent que l'auteur a recours à la notion de bovarysme avec une indiscutable récurrence, citant abondamment Jules de Gaultier. Mais la fidélité à ce terme se mêle à une certaine contradiction dans son usage.

---

<sup>16</sup> Manuel de Salas, *Escritos de Manuel de Salas* (1811), Santiago, Ed. Universidad de Chile, 1914

<sup>17</sup> Fray Camilo Henríquez, « De la influencia de los escritos luminosos en la suerte de la humanidad » (1817), in *Escritos políticos*, Santiago de Chile, Ed. Universidad de Chile, 1960.

Sous la plume de l'intellectuel mexicain, le bovarysme devient une arme pour stigmatiser le positivisme des Científicos, mais également pour poser les principes d'une construction identitaire qui gère de façon harmonieuse les lectures et influences étrangères, sans pour autant renoncer aux valeurs mexicaines. L'usage qu'il fait de la notion de bovarysme devient alors une sorte d'instrument de mesure censé garantir une interprétation rigoureuse, et surtout une réappropriation des modèles politiques, culturels, intellectuels et artistiques étrangers.

### ***Le bovarysme comme arme pour stigmatiser le positivisme dominant***

Dans un premier temps, Caso brandit la notion de bovarysme pour attaquer en règle l'influence du positivisme comtien sur certains intellectuels mexicains qui, selon lui, le citent avec peu de distance critique et sans conscience du caractère inapproprié de ces théories pour penser la réalité mexicaine. C'est ce que l'on peut lire dans un beau discours, publié dans la *Revista de Revistas*, le 19 mars 1911, intitulé «La universidad y la capilla o el fetichismo comtista en solfa»<sup>18</sup>. Il y épingle en outre, non sans ironie, la curieuse alliance entre une pensée catholique réactionnaire (dénoncée dès octobre 1909, dans de nombreux articles, notamment dans une charge intitulée « El pensamiento religioso ») et le positivisme des Científicos au sein d'une Université en refondation<sup>19</sup>. La polémique est d'autant plus acerbe qu'elle se livre à un moment, où l'Université Nationale du Mexique, en pleine restructuration, est le lieu de luttes de pouvoir entre les Científicos et les membres de l'Ateneo, notamment en ce qui concerne « la Prépa » (Ecole de Formation des Maîtres)<sup>20</sup>. A ces conflits institutionnels s'ajoute alors un

---

<sup>18</sup> Antonio Caso, «La universidad y la capilla o el fetichismo comtista en solfa» (1911), in *Obras Completas*, Vol. II, México, Porrúa, 1945, p. 5-14.

<sup>19</sup> Fondée le 18 juin 1910 par une cérémonie officielle, avec pour marraines les universités de Salamanque, Paris et Berkeley, l'Université nationale du Mexique a connu un passé complexe : université royale et pontificale au temps de la Nouvelle Espagne (1553) et université nationale et pontificale à l'indépendance, l'histoire de cette université au vingtième siècle est très intimement liée à l'histoire politique intérieure mexicaine.

<sup>20</sup> La polémique qui affronta Antonio Caso et les positivistes Agustín Aragón et Horacio Barraza au moment de la fondation de l'université a été relatée par les plumes les plus prestigieuses du Mexique, entre autres par les membres de l'Ateneo (Martín Luis Guzmán, José Vasconcelos, Alfonso Reyes, Pedro Henríquez Ureña. A ce sujet, voir : Juan Hernández Luna, *Conferencias del Ateneo de la Juventud*, UNAM, 1962.



intense débat méthodologique et épistémologique qu'Antonio Caso, en bon philosophe et pédagogue, a mené de main de maître<sup>21</sup>.

Néanmoins, l'entreprise critique de Caso ne se limite pas à l'enceinte universitaire : elle se généralise, s'applique à la politique nationale, tandis qu'elle se fait de plus en plus audacieuse, lançant de durs reproches à Porfirio Díaz lui-même. Il gagnera ainsi la réputation de pourfendeur du positivisme, comme il se plaisait à le rappeler : «Mi obra como derrocador de la hegemonía comtista pertenece a la historia de las ideas de México. Todavía hoy me complace el rumor de la lucha empeñada y lo indiscutible de la victoria que alcancé!»<sup>22</sup>.

Cependant, Caso n'a pas seulement recours à la notion de bovarysme pour dénoncer et disqualifier les ravages d'un comtisme aveugle, il en use également pour mener une réflexion sur les éléments constitutifs de l'identité nationale, et pour promouvoir un mode de lecture qu'il nommera « bovaryque », fondé sur l'identification, bien plus que sur la distance critique. C'est cet usage ambivalent que je souhaite maintenant mettre en évidence.

### ***Le bovarysme et la constitution mexicaine : pour un bilan des Indépendances***

L'essai intitulé «El bovarismo de la ley» est assorti d'un sous-titre qui en inscrit la dimension politique : «Cuestiones de política constitucional y El conflicto interno de nuestra democracia»<sup>23</sup>. Antonio Caso y propose une réflexion critique sur la nature et les origines de la Constitution mexicaine, selon lui en contradiction avec la réalité nationale. Il souligne alors cette inadéquation entre le pays imaginaire sur lequel se fonde le texte de loi et le pays réel ; entre la conception identitaire « européenne » qui a prévalu à sa rédaction et les conditions de vie concrètes des Mexicains ; entre idéalisme et pragmatisme. C'est cette discordance, qui d'après lui est la source des maux du Mexique actuel, qu'il nomme « bovarysme national ». Après avoir relevé les manifestations de ces discordances, Caso procède à un bilan rétrospectif des luttes indépendantistes et des origines de la nation. C'est là l'occasion d'analyser les composantes de l'identité mexicaine ; il y voit un mélange de pragmatisme et d'idéalisme don-quistesque, hérité des Espagnols. Cette analyse et cette thèse, chères à Caso, seront approfondies dans un essai

---

<sup>21</sup> Pour une analyse de ces débats, voir : Mónica Chávez González, « Antonio Caso y los paradigmas de la nación mexicana », *Cuicuilco*, Vol. 11, n°30, enero-abril 2004, Escuela Nacional de Antropología e Historia (ENHA), p. 34-45.

<sup>22</sup> Cité par José Hernández Prado, art. cit., p. 162.

<sup>23</sup> Antonio Caso, « El bovarismo de la ley », *Obras completas*, op. cit., p. 181-186.

postérieur, intitulé «Jacobinismo y positivismo»<sup>24</sup>. La notion de bovarysme y est alors étendue et déplacée : ne servant plus d'instrument pour disqualifier le positivisme, elle est utilisée pour dresser une sorte de diagnostic de l'identité mexicaine.

Par ailleurs, Antonio Caso, après avoir brandi la notion comme arme de combat contre les positivistes, a recours à la notion d'indice bovaryque, considérant, en bon disciple de Jules de Gaultier, les vertus possibles de l'identification. Son propos est alors dominé par le principe de la juste mesure, ménageant un équilibre entre idéalisme et pragmatisme. C'est en ces termes qu'il formule les prémisses de son raisonnement :

«La tragedia del bovarismo radica en que vamos por la vida creyendo ser lo que no somos y descuidando aquello que realmente somos. **No obstante**, los hombres que han logrado modificar las condiciones de la historia imponiendo a las masas sus sueños, eran bovaristas. Niños, mujeres, hombres, héroes, mártires, todos vamos imponiendo a la vida nuestro ideal»<sup>25</sup>.

Ce recours au principe de la juste mesure va permettre à l'intellectuel mexicain de nuancer son propos et de ne pas enfermer sa vision de l'identité nationale dans un essentialisme passéiste et régressif.

Ainsi, après avoir inscrit son article sous la tutelle symbolique de Jules de Gaultier – au moyen d'une épigraphe qui lui rend hommage –, Antonio Caso s'interroge sur les potentialités de progrès et d'accès à la modernité pour son pays : «¿Es México por ventura un pueblo inadaptable a las condiciones de la civilización contemporánea o las actuales circunstancias de nuestra vida política son, *mutatis mutandis*, las de todos los pueblos de la tierra?». Il propose ensuite la thèse suivante, où domine la nation d'indice bovaryque :

«El bovarismo que desconoce por completo las condiciones de la realidad es un mal y el que logra sintetizarlas con las formas imperativas del ideal es el mayor de los bienes jurídicos y políticos»<sup>26</sup>.

Enfin, le bilan proposé par Caso, à cent ans des Indépendances, fait de ses aînés et prédécesseurs des «jacobinos quijotescos», victimes de l'idéalisme espagnol et aveugles aux conditions concrètes, réelles, du Mexique. Cependant, la critique, bien qu'acerbe, ne présente pas le même caractère

---

<sup>24</sup> Antonio Caso, «Jacobinismo y positivismo», *Obras Completas, op. cit.*, p. 190-198.

<sup>25</sup> Antonio Caso, «El bovarismo de la ley», *art. cit.*, p. 181. Nous soulignons.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 188.

radical que l'attaque portée aux Científicos du début du XX<sup>e</sup> siècle. Caso retient et salue chez les premiers un élan et une foi dans le progrès qui étaient plus le fruit d'une ambition authentique que d'un arrivisme paresseux et servile. C'est ce qu'il ne se prive pas de souligner dans le diagnostic suivant, véritable camouflet à ses contemporains :

«El comtismo vino de perlas a la raza. Nuestro realismo ingénito, tropical, perezoso, halló en la filosofía positivista su sanción ya que ahorra el pensar, indiferente a la perfección del conocimiento sutil y matizado de nuestra realidad identitaria»<sup>27</sup>.

***Le bovarysme comme vertu et nouvelle modalité de lecture : pour un « humanisme rénové »***

Dans une étape postérieure à celle où il s'interroge sur l'identité nationale dans sa dimension politique et idéologique, Antonio Caso a recours aux théories de Jules de Gaultier pour mener une réflexion sur la pédagogie et les effets de la lecture. Il voit alors dans le bovarysme un principe vertueux et formateur. C'est cette idée qu'il s'attache à développer dans nombre des séminaires donnés à l'Ateneo de la Juventud<sup>28</sup> ce qui le conduit à faire une apologie de l'intuition esthétique, propice selon lui à la construction et la diffusion, para la fréquentation des Lettres, de valeurs universelles. Le bovarysme devient ainsi, sous sa plume, «un motor de la vida moral humana», tandis que de nombreuses assertions érigent l'intuition et la sensibilité artistiques en voies privilégiées pour le progrès de la connaissance et le développement de l'esprit : «la intuición, como la razón, es capaz de escalar lo absoluto» ; «el arte permite acceder a la universalidad sin concepto»<sup>29</sup>. Cette thèse toute kantienne des privilèges de la littérature, attribue à cette dernière une certaine prééminence sur d'autres disciplines des sciences humaines pour transmettre le savoir. La lecture littéraire devient alors le terrain d'une expérience non seulement esthétique, mais aussi intellectuelle, où le

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>28</sup> Ces séminaires, ainsi que de nombreux articles parus dans la presse à partir des années 1920 ont été réunis et publiés pour la première fois en 1944, aux Editions Porrúa sous le titre *Principios de estética. Damma per Música*, avant d'être inclus dans les œuvres complètes de Antonio Caso, auxquelles nous nous référons dans cet article.

<sup>29</sup> Antonio Caso, «Principios de estética» (1925) ; «Damma per música» (1920), in *Obras completas, op. cit.*, p. 354, 359, 368.

bovarysme vertueux est souvent comparé au don-quichottisme et aux théories de José Ortega y Gasset<sup>30</sup>.

Par ailleurs, cette apologie des vertus de la lecture vise à une réconciliation entre idéalisme et pragmatisme, dans une démarche qui marque, depuis ses origines, la trajectoire intellectuelle d'Antonio Caso. C'est ce que l'on peut constater dans des articles publiés dès 1909, comme : «La metafísica fundada en la experiencia», «La filosofía y la intuición», «El problema filosófico del método» ou «El nuevo humanismo»<sup>31</sup>. Ce dernier article, publié en 1914, comporte en germe ce que l'auteur définira non pas comme une simple critique du positivisme, mais comme un dépassement de celui-ci et la défense d'une philosophie de l'intuition, qu'il nomme «humanismo renovado».

Pleinement conscient du difficile équilibre entre deux tâches apparemment antagoniques et cependant propres à tout intellectuel – entre ce qu'il nomme *pars destruens* et *pars aedificans* – Antonio Caso préconise un savant dosage entre destruction (du positivisme dans ce cas) et reconstruction d'un nouvel idéalisme, d'un humanisme rénové et modernisé, qui permette la juste adéquation entre identité et modernité. A une époque où les positivistes, obsédés par la modernisation, privilégiaient l'imitation servile du modèle européen au détriment d'une réflexion approfondie sur l'identité nationale, Caso affirmait : «hay que remover para dejar libre el camino y la construcción del propio sistema». Il faisait en cela écho à l'un de ses mentors, José Vasconcelos qui, dans un très bel élan lyrique affirmait :

«Reformarse es vivir... Mientras vivimos está sobre el yunque nuestra personalidad... Todo es revelación, todo es enseñanza, todo es tesoro oculto en las cosas, y el sol de cada día arranca de ellas nuevo destello de originalidad»<sup>32</sup>.

**Stéphanie DECANTE,**  
**Université Paris Ouest Nanterre-La Défense**

---

30 Ces comparaisons entre bovarysme et don-quichottisme feront l'objet d'une de mes recherches à venir, notamment dans leur dimension socio-sexuée.

31 Ces articles ont été réunis dans les œuvres complètes d'Antonio Caso, dans la section intitulée « Problemas filosóficos ».

32 José Vasconcelos, *Úlises criollo* (1935), México, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 266.

## *Les auteurs*

Françoise Aubès, professeur de littérature latino-américaine à l'université de Paris Ouest Nanterre-La Défense, travaille sur le roman péruvien, CRIIA (EA 369), responsable du GRELPP.

Harry Belevan-McBride, diplomate, écrivain, professeur universitaire. Actuellement ambassadeur du Pérou en France et représentant permanent à l'Unesco.

Zunilda Carvajal, ATER à l'Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense ; prépare une thèse sur « la réforme de la procédure pénale au Chili », travaille sur l'histoire du droit chilien, et est membre du Centre de Droit Pénal et de Criminologie de l'Université de Nanterre.

Stéphanie Decante, maître de conférences à Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense, spécialiste de littérature latino-américaine (Chili), EA 369.

Alvar De La Llosa, maître de conférences à l'Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense, membre du groupe de recherches GRECUN (Ecole, Culture et Nation), a orienté principalement ses recherches sur les relations économiques, politiques et culturelles entre l'Amérique latine et l'Europe.

Marie-Madeleine Gladieu, professeur à l'université Champagne-Ardennes, Reims, spécialiste de littérature péruvienne (Mario Vargas Llosa), membre du CIRLEP.

Jesús Martínez Mogrovejo, travaille sur « le roman de la violence » au Pérou. Membre du GRECUN de Paris X. Professeur de la UPC - Lima, Pérou.

Béatrice Ménard, maître de conférences à l'université de Paris Ouest Nanterre-La Défense, spécialiste de la littérature mexicaine du début du XX<sup>e</sup> siècle, membre du GRELPP.

Emmanuelle Sinardet, professeur à Paris Ouest Nanterre-La Défense, travaille sur la civilisation et la littérature équatoriennes. Présidente du centre d'études équatoriennes, membre du CRIIA.



# *Crisol*

**NOM :** .....

**Prénom :** .....

**Qualité :** .....

**Adresse :** .....

.....

**Souhaite s'abonner** à la revue pour le tarif de  
20 € pour la France

(chèque à l'ordre de  
M. l'Agent Comptable de l'Université Paris Ouest Nanterre La  
Défense).

**Souhaite commander**

Commande de . . . . . exemplaire(s)  
du numéro . . . . . de CRISOL  
Pour les frais de port se renseigner

✂

.....  
**Les bulletins doivent être renvoyés à l'adresse ci-dessous :**

**CRISOL**  
**Université Paris Ouest Nanterre La Défense**  
Bât. des Langues (V), 1<sup>er</sup> étage, bureau 137  
200 avenue de la République – 92001 Nanterre Cedex - France  
☎ 01.40.97.56.68  
Fax : 01.47.97.71.51  
E.Mail:gomez@u-paris10.fr

\*\*\*\*\*





Mis en page  
et achevé d'imprimer  
A l'Atelier Intégré de Reprographie  
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense  
en septembre 2011

Dépôt légal : 3<sup>ème</sup> trimestre 2011

N° d'ISSN : 0764-7611  
N° d'ISBN : 978-2-85901-039-3